

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

NOUVELLE TRADUCTION
DE
L'HISTORIEN JOSEPH.

TOME PREMIER.



THE UNITED STATES OF AMERICA

1911

THE UNITED STATES OF AMERICA

THE UNITED STATES OF AMERICA

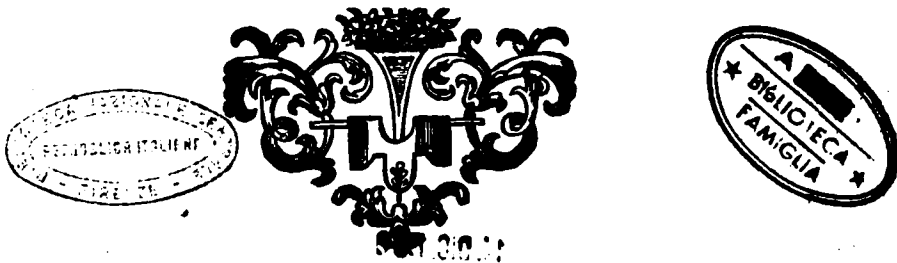


NOUVELLE TRADUCTION
DE
L'HISTORIEN JOSEPH,
FAITE SUR LE GREC;

Avec des Notes critiques & historiques pour en corriger le Texte dans les endroits où il paroît altéré; l'expliquer dans ceux où il est obscur; fixer les temps & les circonstances de quelques événemens qui ne sont pas assez développés; éclaircir les sentimens de l'Auteur & en donner une juste idée :

PAR le R. P. GILLET, Chanoine Régulier de
*S. Augustin, Congrégation de France, Bibliothécaire
de l'Abbaye de Sainte Genevieve.*

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez JACQUES-FRANÇOIS FROULÉ, Libraire, Pont Notre-Dame,
à Saint Jacques.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

22. 6. 1772

SECRET

TO THE DIRECTOR, CENTRAL INTELLIGENCE AGENCY
FROM THE DIRECTOR, NATIONAL AERONAUTICS AND SPACE ADMINISTRATION
SUBJECT: [Illegible]

RE: [Illegible]

SECRET



14 DEC 1970

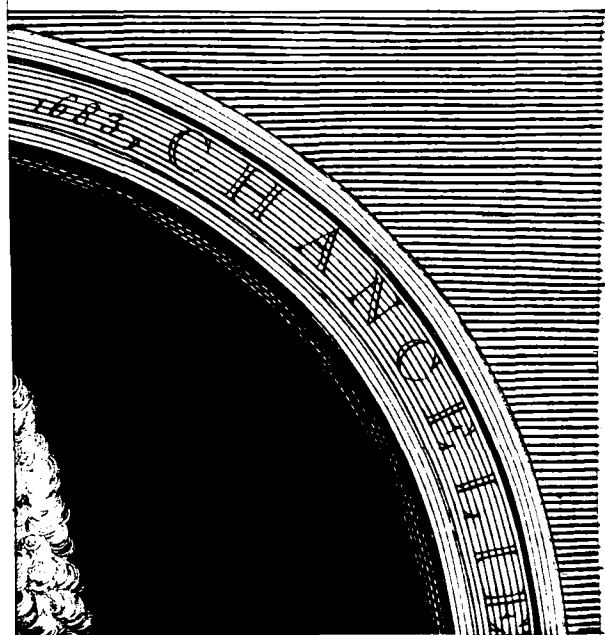
SECRET

TO THE DIRECTOR, CENTRAL INTELLIGENCE AGENCY
FROM THE DIRECTOR, NATIONAL AERONAUTICS AND SPACE ADMINISTRATION
SUBJECT: [Illegible]

B-17.3.95



suivant leurs illustres exemples, que Vous avez



B° 17.3.95

A
MONSEIGNEUR
LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

LES Grands Magistrats , qui Vous ont transmis leur Nom & leurs Vertus , ont été les Protecteurs des Lettres , en même temps qu'ils étoient les Dépositaires des Loix. C'est en suivant leurs illustres exemples , que Vous avez

ÉPIÎRE

bien voulu nous permettre de faire paroître sous Vos Auspices, la nouvelle Traduction de Joseph. C'étoit là, MONSEIGNEUR, l'objet de tous les desirs de l'Auteur. Comme Citoyen, il croyoit devoir cet hommage au Premier Magistrat du Royaume, au Ministre fidèle du plus juste des Rois, au Génie puissant qui dirige ses sages Conseils, à l'Organe par lequel il dicte les Loix qui le rendent l'amour de ses Sujets & l'admiration de l'Univers. Comme Membre de la Congrégation de Sainte Geneviève, il vouloit faire éclater la reconnoissance d'un Corps honoré dans tous les temps de Votre protection & de celle de Vos illustres Ancêtres. Nous partageons, MONSEIGNEUR, tous les sentimens de respect & de reconnoissance dont il étoit pénétré; & l'Ouvrage que nous consacrons à VOTRE GRANDEUR, en sera le Monument durable aux yeux de la Postérité.

DE DICATOIRE.

L'Histoire des Juifs par Joseph est bien digne, MONSIEUR, de Vous être offerte. Elle contient des faits liés essentiellement avec celle de la Religion pour laquelle Vous avez un amour si tendre & si respectueux. Elle nous présente sur-tout un événement, qui met, pour ainsi dire, le sceau aux preuves éclatantes que nous avons de la Divinité de J. C.; la destruction de Jerusalem; la punition terrible du Déicide des Juifs. Un Prince que le Ciel sembloit n'avoir fait naître que pour le bonheur des hommes, fut alors le Ministre du Très-Haut : & il ne connut pas la Main qui le conduisoit. Joseph lui-même tout éclairé qu'il étoit, ne découvrit pas la véritable cause des malheurs qui accabloient sa Nation : il feignit de voir dans un Prince étranger, destructeur de la Ville Sainte, le Libérateur promis à ses Pères ; & cette basse flatterie est une tache ineffaçable sur la vie de cet

E P I T R E.

*Homme d'ailleurs si estimable. C'est l'amour seul
de la Vérité & de la Justice, qui rend les hommes
véritablement grands. Heureux sur-tout ceux
à qui il a été donné de la faire connoître aux
Rois, & de la faire regner avec eux ! C'est là,
MONSIEUR, ce qui Vous a mérité la
confiance du TITUS de nos jours, & la Dignité
suprême à laquelle il Vous a élevé. Puissiez-
Vous être long-temps sous son heureux Empire
l'Appui de la Religion & des Loix ! Ce sont
les vœux ardents que forment,*

MONSIEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Les très-humbles & très-obéissans serviteurs,
CHAUBERT.
HERISSANT Fils.



P R É F A C E.



U'UN Traducteur mette d'un style pompeux son Auteur au dessus des meilleurs écrivains ; qu'il le compare à la statuë miraculeuse du Pygmalion , & les autres écrivains à celles des autres (a) statuaires ; qu'il donne de la vie à ses Ouvrages , qu'il n'en accorde que l'apparence aux autres : c'est un privilège que se sont attribué plusieurs des Modernes qui ont traduit ou commenté quelques Anciens ; mais c'est un privilège qui n'a pour moi rien de séduisant , & je me fais un devoir indispensable de me renfermer dans les bornes précises du vrai.

Monsieur d'Andilly (b) a vû dans Joseph des descriptions admirables de Provinces , de Lacs , de Fleuves , de Fontaines , de Montagnes , de diverses raretés . . . soit qu'il parle de la discipline des Romains dans la guerre , ou qu'il représente des combats , des tempêtes , des naufrages , une famine ou un triomphe , tout y est tellement animé , qu'il s'y rend maître de l'attention de ceux qui le lisent , &c. L'éloge est flatteur , les traits en sont gracieux ; la lecture de Joseph en justifie assurément la plupart : mais il en est quelques-uns qu'on y chercheroit en vain. On doit cependant convenir , qu'assez généralement la manière , dont cet Historien narre les événemens qu'il rapporte ,

(a) M. Dacier , préface de la traduction des Vies de Plutarque.

Tome I.

(b) Préface de l'Histoire de la guerre des Juifs , 4^{me} édition.

intéresse & attache agréablement le lecteur. La conspiration dans laquelle périt l'Empereur Caligula, est bien touchée; l'excès de la passion d'Hérode pour Mariamne, les malheurs de la maison de ce Prince, sa cruelle jalousie, ses soupçons injurieux & téméraires contre les Princes Alexandre & Aristobule ses fils, ses perplexités, ses variations entre les sentimens d'un Père pour ses enfans, & les frayeurs d'un Tyran qui craint à chaque instant de perdre la vie avec la couronne; les intrigues de Salomé, les mouvemens, l'agitation, les craintes, l'étonnement de toute sa Cour, les manœuvres criminelles & détestables d'Antipater; tout cela est marqué au bon coin.

Plusieurs des harangues que l'Historien Juif met dans la bouche des principaux personnages qu'il introduit sur la scène, peuvent être placées à côté, quelques-unes même au dessus des meilleures qui se lisent dans les plus grands Historiens; les expressions en sont fortes, les raisonnemens pressans, les sentimens justes, les images nobles & élevées. Le discours qu'il prête à Isaac lorsqu'Abraham lui déclare l'ordre que Dieu lui avoit donné de le lui offrir en Sacrifice; celui que Ruben adresse à Joseph pour obtenir la liberté de Benjamin; celui par lequel Alexandre se justifie des crimes dont l'accuse le Roi son père, sont d'une grande beauté. Hérode parle en Roi à Auguste, & Chereas en Romain dans ce qu'il dit avant & après la conjuration qui fit périr l'Empereur Caligula. Quelque mauvais que soit le parti que prend Eléazar dans le septième livre de l'Histoire de la guerre des Juifs, peut-on rien dire de plus plausible, de plus séduisant & de plus animé, que ce que ce furieux dit pour justifier son désespoir, & inspirer la fureur dont il étoit transporté à ceux qui étoient comme lui assiégés à Mazada?

Mais on ne peut qu'être surpris de trouver cet Historien si différent de lui-même dans quelques autres discours de même nature. D'un Thucydide, d'un Xenophon, d'un Tite-Live qu'il est dans les uns, on ne le voit qu'avec peine n'être dans les autres qu'un misérable déclamateur, qui, sans jugement, s'évapore en vains raisonnemens, &, sans respect pour la vérité, avance les

Faussetés les plus grossières. La bassesse de l'expression & le peu d'apparence que ceux par lesquels il les fait prononcer aient jamais dû rien dire d'aussi peu convenable à leur état, sont même si sensibles dans quelques-uns, qu'on n'a pas fait difficulté de conjecturer qu'ils sont l'ouvrage de quelque téméraire écrivain qui a eu l'audace de se persuader qu'il viendrait à bout de faire perdre à Joseph quelque chose de l'estime qu'il mérite à tant d'égards, en jettant ainsi des taches sur la pourpre la plus précieuse, & prêtant à l'Historien Juif son goût dépravé pour un faux & rebutant merveilleux.

Un des plus précieux morceaux de l'Histoire de Joseph est la description du Temple de Jerusalem. Il nous y apprend bien des choses que nous aurions ignorées sans lui ; & cette connoissance si chère à la piété & à la Religion exige de nous des sentimens de la plus parfaite reconnoissance. Mais après avoir rempli ce devoir si juste, il est difficile de ne pas se plaindre, lorsque, par une lecture réfléchie on s'apperçoit que ce qu'il en dit n'est pas de cette exactitude & de cette précision, qui étoient si nécessaires pour se faire entendre ; qu'il n'est point entré dans un assez grand détail des différentes pièces de ce saint & superbe édifice & de leurs proportions ; qu'il se contredit en quelques endroits, & qu'il s'exprime en d'autres d'une manière si obscure & si embarrassée, que les Sçavans qui ont le plus médité ces endroits sont obligés d'avouer qu'il est impossible, à l'égard de quelques-uns, de pénétrer les épaisses ténèbres qui les couvrent, pour se former une idée nette & précise de ce qu'ils décrivent.

Ce langage, je l'avoue, n'est point celui d'un Traducteur passionné pour l'Auteur qu'il donne en notre langue ; mais il est celui d'un écrivain ami du vrai, & qui se feroit scrupule de présenter à ses Lecteurs les idées d'une imagination brillante, pour des réalités. Au reste le métal le plus précieux n'est pas sans mélange de quelque impureté ; & , je le répète avec complaisance, malgré quelques morceaux moins bien frappés que la sincérité oblige de reconnoître dans plusieurs endroits des Œu-

vres de Joseph , elles ont toujours été une des lectures les plus utiles & les plus consolantes que puisse faire un Chrétien ; & il n'est pas permis à un honnête homme de n'en pas connoître le mérite. C'est l'histoire de la Religion depuis la naissance du Monde , des grandes merveilles que Dieu a opérées dans tous les siècles pour la conserver pure & sans tache ; c'est le monument le plus exprès & le moins suspect du terrible accomplissement de la prédiction que J. C. avoit faite quarante ans auparavant de la ruine des Juifs , & de la destruction d'un Temple que Dieu par une prédilection particulière avoit choisi dans l'univers , pour y recevoir les vœux & les hommages de toutes ses créatures , mais sur-tout ceux de son peuple. Un saint Abbé (a) avouoit que c'étoit cette lecture qui l'avoit premièrement porté à considérer la Majesté de Dieu , & à croire aux saintes Ecritures. Blondel au contraire vouloit qu'on lût Joseph avec précaution : *moneo Josephum cum judicio legendum esse*. L'abeille ne tire que du miel des fleurs sur lesquelles elle se repose ; l'araignée , que du venin de tout ce qu'elle touche.

Joseph a écrit dans une langue qui lui étoit étrangère. Ainsi , quand on trouveroit quelque inexactitude dans son style , ce seroit un défaut que des Ecrivains dont les ouvrages sont d'ailleurs estimés partageroient avec lui. Il a pû ne pas observer toujours la propriété des termes dont il se servoit , & avoir donné à quelques-uns un sens ou une place que de bons Auteurs Grecs ne lui ont pas donnés. Mais pour en bien juger , il faudroit sçavoir cette langue d'une manière dont on ne l'a peut-être pas sçue depuis qu'elle est devenue une langue morte (b) : ce qui en fait douter , c'est que quand ceux des Sçavans qui ont passé pour la mieux sçavoir , ont voulu décider qu'un mot n'étoit pas du bon Grec ou qu'il étoit déplacé ; ils ont eu souvent le déplaisir , de voir opposer à leur décision la preuve que d'anciens Auteurs

(a) Vie de Palemon Abbé de la Trappe ,
220. Paris, 1695.

(b) Voyez M. Crevier , Histoire des
Empereurs , tom. 6. pag. 47 6.

qui ont le mieux écrit en cette langue , l'avoient employé & mis dans la place qui faisoit l'objet de leur censure.

Il est cependant peu vrai-semblable que le style de Joseph se soutienne par-tout , soit pour la propriété des termes qu'il emploie , soit pour la place dans laquelle il les met. On ne peut disconvenir que la construction de ses phrases n'est pas toujours régulière , & qu'il présente quelquefois au commencement , à la fin , ou au milieu d'une phrase , ce qui devrait être dans une position opposée. Ce pouvoit être une beauté dans sa langue , mais c'est un défaut en Grec & en François ; le caractère & le mérite de ces deux langues étant de ne s'écarter jamais de la nature , & de n'exprimer les choses que dans l'ordre que leur assigne cette même nature. On n'en donne point d'exemples : ils ne pouroient être qu'ennuyeux pour ceux qui ne savent pas le Grec , & ceux qui le savent n'en ont pas besoin , & peuvent s'en instruire par eux-mêmes.

Mais quelles que soient les fautes qu'on reconnoît que Joseph a pu faire contre la pureté de la langue dans laquelle il a écrit , elles doivent être peu considérables , puisque Photius qui étoit très en état d'en juger , n'en relève aucune ; qu'il parle même avantageusement de sa manière d'écrire : » Le style en est pur , dit » ce sçavant & le plus ancien des Journalistes , dans ses sept » livres des malheurs des Juifs , & il a l'art de s'exprimer avec » douceur & netteté , selon que le sujet le demande. Il est » agréablement persuasif dans ses harangues , lors même que » l'occasion demande qu'il prenne un parti opposé : habile & » fécond à apporter des raisons pour & contre : sententieux » autant qu'aucun autre écrivain , & admirable à passionner son » discours , à émouvoir & à calmer les passions.

Le sçavant Anglois qui avoit commencé une nouvelle édition de Joseph , & dont il en parut quelques feuilles en mil sept cent (a) , étoit bien éloigné de reconnoître que Joseph eût pu faire

(a) Voyez l'histoire de cette entreprise & de ce qui la fit manquer , dans le

supplément au Dictionnaire de Bayle , tom. 1er, art. Bernard.

quelques fautes contre la pureté de la langue dans laquelle il a écrit : car il prétend qu'il parle le pur Atticisme , aussi correctement que Xenophon , Démosthène , Isocrate , Lisiàs & les autres anciens qui ont écrit dans le dialecte Attique. Mais c'est un éditeur , qui passionné pour l'Auteur dont il donne une édition , se fait une illusion des plus grossières , ou sacrifie son honneur pour la gloire prétendue de son Auteur.

Si M. le Clerc n'a pas critiqué le style de Joseph , il a du moins prétendu qu'il n'avoit qu'une connoissance très-imparfaite du Grec. Ce Sçavant le conclut de ce l'Historien Juif dit qu'il s'est servi de quelques Juifs qui sçavoient cette langue , pour l'aider à composer son ouvrage. Mais quand on veut porter ce qu'on donne au public à un degré de perfection qui mérite son approbation , on se fait un devoir de consulter ceux qui peuvent nous y aider , & ce n'est point une preuve qu'on ignore la langue dans laquelle on veut écrire.

Comme je pense que ce ne seroit pas rendre justice à cet Auteur , que de traiter son style de barbare ; j'estime aussi qu'on lui donneroit un mérite qu'il n'a assurément pas , en prétendant que son style est de la pureté de celui de Xenophon , d'Isocrate & des autres Ecrivains qu'on vient de citer ; & je crois que pour entendre bien cet Auteur , ce sont moins les bons Auteurs Grecs qu'on doit étudier , que Philon & les fragmens de quelques Juifs Ellénistes qu'Eusebe nous a conservés : c'est le style du nouveau Testament & des livres deutérocanoniques qu'on doit méditer & se rendre familier.

Avancer qu'il se trouve des barbarismes dans les ouvrages des Ecrivains sacrés , qui ont écrit en Grec , ce seroit sans doute manquer au respect qu'on leur doit ; mais ce seroit aussi blesser la vérité , que de soutenir qu'ils ont parlé cette langue aussi purement que les bons Auteurs Grecs : & c'est un paradoxe insoutenable qu'a avancé un Auteur , estimé d'ailleurs dans la république des lettres , que la langue Grecque , ayant été florissante pendant plusieurs siècles , on la trouve en sa maturité dans le nouveau Testament ; & que comme on a appelé

Autrefois la ville d'Athènes, la Grece de la Grece, le nouveau Testament mérite d'être appelé *inter Græca Gracissimum*. (a)

A un grand usage du style des Juifs qui ont écrit en Grec, & des idiotismes de ce style, qu'une lecture réitérée & réfléchie peut procurer, on doit joindre la connoissance de l'Hébreu (b) : sans cette connoissance on se flatteroit mal-à-propos de réussir dans une traduction de Joseph. Si M. d'Andilly eût sçu cette langue, il n'eût pas fait dire à Joseph, que l'Arche, étoit d'un bois, incorruptible que les Hébreux nomment *Heoron*. " Il eût vû que ce n'est pas du bois de l'Arche que son Auteur parle, mais de l'Arche même : il eût sçu qu'*Aron* en Hébreu signifie arche, & que c'est ce qu'avoit dit Joseph, mais que ses copistes ont changé en *épave*. La moindre connoissance de l'Hébreu l'auroit empêché de dire : " On offre à Dieu le cinquantième " jour que les Hébreux appellent *Asartha*, c'est-à-dire *plénitude de graces* (c) & les Grecs Pentecôte, *un pain de farine de froment*. " Il n'eût pas dit enfin, que les Rois de la race des *Asmonéens* " avoient donné à une telle tour le nom de *Baris* (d) " à cause que l'on y conservoit l'habit dont le Grand-Prêtre est " revêtu, lors seulement qu'il offre des Sacrifices à Dieu. " M. d'Andilly ne se souvenoit pas d'avoir dit dans son passage de *Nicolas de Damas* que Joseph cite : " (e) Il y a en *Armenie* dans " la province de *Myniade* une haute montagne nommée *Baris* ; " ni qu'il appelle *Baris* (f) le superbe palais que *Daniel* fit construire à *Ecbatane*.

(a) Light Foot *Erubhim*, five Mistell. Christiana, chap. 13.

(b) M. le Clerc * en jugeoit pour cela la connoissance si nécessaire, qu'il croyoit que sans elle on ne pouvoit rien faire de bon.

(c) Joseph ne dit point ce que signifie *Asartha*.

(d) *Antiq. Juiv.* liv. 15. chap. 11. num°. 4.

(e) *Antiq. Juiv.* liv. 1er, chap. 3. num°. 6.

(f) *Ibid.* liv. 10. chap. 11. num°, 7.

Toutes les langues ont des idiotismes ou des manières de s'exprimer, qui leur sont particulières : l'Hébreu en a autant qu'aucune de celles que nous connoissons. Quelque étude qu'on ait faite d'une langue qui nous est étrangère, il est bien difficile qu'il ne nous échappe quelques idiotismes de la nôtre, lorsque nous écrivons dans cette langue ou que nous la parlons. Ces idiotismes jettent sur nos discours & sur nos écrits une obscurité qui ne peut être dissipée que par une lecture assidue & réitérée, d'Auteurs de la même nation qui ont écrit dans cette langue étrangère, dont nous avons fait choix.

Quelques Sçavans (a) ont cru voir dans les étymologies que Joseph donne de quelques mots Hébreux, des preuves qu'il ne sçavoit pas cette langue. Si le reproche qu'ils lui en font étoit fondé, ce seroit une preuve, entre plusieurs autres, qu'un fait pour être véritable, n'est pas toujours vrai-semblable. Car il ne l'est assurément pas qu'un Prêtre Juif, qui avoit passé trois ans dans le désert sous la conduite d'un fameux Solitaire pour s'instruire de sa Religion; qu'on consultoit sur les endroits obscurs & difficiles de la loi; qui prend ses compatriotes à témoin, qu'il étoit instruit plus que personne des sciences de sa nation; il est, dit-je, contre toute vrai-semblance, que ce Prêtre eût ignoré l'Hébreu.

Il étoit d'usage chez les Juifs de lire tous les jours de Sabbat l'Ecriture dans leurs Synagogues : & si une personne de distinction, soit par sa naissance, soit par son mérite ou par ses emplois, s'y trouvoit; le chef de la Synagogue se faisoit un devoir de la lui présenter, & de le prier de la lire & de l'expliquer au peuple. Joseph étoit Prêtre, & de la première classe : il fut Gouverneur d'une des principales provinces de la Judée : il n'est

(a) M. le Clerc, préface du Dictionnaire de Martinius.

Histoire universelle du Monde par une Société de Sçavans Anglois, tom. 2. pag. 154.

Vossius, de 70 Interpretibus.

P. Hardouin, de supremo Christi Patris, pag. 383.

P. Pezron, Antiquité rétablie, pag. 94.

P. Martianay, tom. 2. *Operum S. Hieronymi*, pag. 170. 175.

Basnage, *exercitatio de rebus sacris*. Ultrajecti, 1692.

J. Christóphor. Wolf. *Bibliotheca Hebraica*, tom. 1^{er}, pag. 347.

P R E F A C E.

pas croyable ; que lorsqu'il étoit revêtu de cette dignité , il ne se soit trouvé plusieurs fois un jour de sabbat dans quelque Synagogue. Un Prêtre si instruit de la Loi, qu'on le consultoit sur ce qu'elle avoit d'obscur ; qui l'avoit étudiée avec application pendant trois ans sous un fameux Solitaire ; qui , de l'aveu de ses compatriotes , étoit très-instruit des Sciences de sa nation , avoit-il la confusion de ne pouvoir répondre à la civilité du chef de la Synagogue , & d'être obligé de faire l'aveu humiliant , que n'entendant pas la langue dans laquelle la Loi étoit écrite , il ne pouvoit ni la lire ni l'expliquer au peuple ? (a)

Joseph ne sçavoit pas assurément l'Hébreu aussi-bien que le Prophète Isaïe : mais quand il se seroit trompé dans quelques-unes des étymologies qu'il donne , ce ne seroit pas une preuve qu'il ignorât cette langue. Les Sçavans de Rome du temps de Varron prétendoient que plusieurs de celles qu'il avoit données de la langue Latine étoient fausses , mais aucun n'en concluoit que le plus Sçavant des Romains ignorât cette langue. Toutes celles qu'on a données de la nôtre ne sont pas justes , sans qu'on accuse pour cela ceux qui les ont données de n'avoir pas entendu notre langue. Il arrive , dit un Sçavant aussi judicieux que profond , aux plus habiles de se tromper quelquefois ; & quand cela seroit arrivé à S. Epiphane en parlant d'Hébreu , ce ne seroit pas une preuve que ce Saint ignorât cette langue. *Multa enim, vel eruditissimis , per imprudentiam excidunt , neque propter ea Hebraismi fuit imperitus.* (b)

On a reproché à Joseph de n'avoir pas cru les miracles que l'Ecriture rapporte , de n'avoir eu d'attention que pour en obscurcir la vérité ou pour en affoiblir l'éclat , d'avoir parlé d'une manière profane du passage de la Mer Rouge ; & , pour en rendre le prodige incertain & douteux , d'avoir , de dessein prémédité , ou par ignorance , déguisé le fait du passage des

(a) Usserius avoue que Philon ignoroit l'Hébreu , mais il soutient que Joseph le sçavoit. *Vie d'Usserius.* Londres , 1686.

Extrait de cette vie , Biblioth. universelle , pag. 26.

(b) Petavius in Epiphan. pag. 8.

Macédoniens au travers de la mer de Pamphlie (a) si d'avoir en-
lin de son mérite d'ajouter à l'écriture, notre la promesse
qu'il fait au commencement de ses Antiquités Juives, d'observer
religieusement les contraires, de n'avoir pas cru Moïse inspiré,
et de l'avoir comparé aux anciens Législateurs des Grecs; de
laisser souvent à ses lecteurs la liberté de penser ce qu'ils juge-
ront à propos, du récit qu'il fait des grandes merveilles que Dieu
a opérées en faveur de son peuple. (b) On ne peut sans doute
s'élèver avec trop de zèle & de force contre de pareils excès:
mais plus ils sont grands & criminels, plus doivent-ils être con-
statés avant que de les imputer à un Auteur & de l'en déclarer
coupable. Je ne puis me dispenser d'examiner les reproches de
cette espèce qu'on fait à Joseph, de n' discuter la solidité ou le
peu de fondement; mais il est naturel de renvoyer cet examen
aux endroits qui y ont donné occasion. (c) On ne peut nier que
Joseph n'ait été un des pays de la littérature où le terrain
est le plus glissant; & quand le pied de Joseph lui auroit bronché
quelquefois, la disgrâce lui seroit commune avec des Auteurs
du premier mérite. Dans le cours de tant de siècles, dans de
grand nombre d'années dont il fait l'histoire, ce seroit une espèce
de prodige, s'il ne se fût jamais trompé dans la date d'aucun
des événements qu'il raconte. Mais quoique quelques-unes des
méprises qu'on lui reproche, soient assez vrai-semblablement
réelles & de lui, il ne seroit cependant pas facile de l'en con-
vaincre; & si l'on demandoit aux Sçavans qui les lui repro-
chent, (c) des preuves de ce qu'ils avancent, peut-être seroient-

(a) Histoire générale des Auteurs Sa-
crés & Ecclésiastiques.

(b) Bayle, Dictionnaire Critique.
Abimelech note C.

(c) Quoique le P. Salien ait extrê-
mement exagéré les fautes que Joseph a
faites, ce n'est rien en comparaison de
celles dont le P. Cesar Calino de la mê-
me Compagnie de charge dans son Tra-
tamento storico e Chronologico sulla serie

delle antiche Testamento. M. François Ma-
rie Biacco a pris la défense de l'Historien
Juif; mais ces Sçavans se sont jetés
dans des extrémités également éloignées
de la vérité & de l'équité. S'il est contre l'é-
quité d'attribuer des fautes à un Ecrivain
dont il est innocent, c'est manquer à ce
qu'on doit à la vérité, que de ne pas recon-
noître celles qui lui sont échappées.

Les Sçavans qui reprochent à Joseph des fautes, ne le font que pour le rendre plus suspect.

ils réduits à dire : *Mihi non defuit jus, sed probatio*. Car comme ses ouvrages ont infiniment souffert de l'injure des temps & de la négligence de ses copistes, si les fautes qu'on lui attribue, peuvent être l'effet de son inattention, elles peuvent l'être également de la précipitation & de l'ignorance de ses copistes.

M. Hyaz, dit un judicieux Critique (a), une grande confusion dans la chronologie de Joseph, & il se commet quelquefois avec lui-même..... mais les manuscrits étant si corrompus, qui peut se flatter de trouver une méthode sûre de fixer l'époque des différens événemens qu'il raconte? *Mira confusio in chronologicis, ut sibi ipsi constat. &c. cum adeo corrupti sint ejus codices, qui sperare se certant rationem in constituendis temporibus affecturus*

M. des Vignoles croyoit sans doute avoir été plus heureux, puisqu'à la faveur de quelques conjectures arbitraires & d'autant de corrections de commande, il prétend avoir trouvé une méthode sûre pour découvrir & corriger toutes les fautes de Chronologie que l'Historien Juif a faites, selon lui. Une feroit pas difficile de renverser le système de ce Savant, & de faire voir que le sentiment de M. Reland est celui d'un Critique judicieux, qui sent ce qu'on peut & ce qu'on ne peut pas faire.

Ce que nous voyons arriver de nos jours devoit bien nous convaincre, qu'il n'est pas possible d'avoir une connoissance exacte & précise d'événemens, qui se perdent en quelque façon dans des temps aussi éloignés de nous que le sont ceux dont Joseph fait l'histoire. Car si nous connoissons en général ceux qui, pour ainsi dire, se passent sous nos yeux, nous en ignorons presque toujours les circonstances particulières, les causes qui les ont produits & le temps précis dans lequel ils sont arrivés. C'est en vain qu'une flatteuse espérance de ne rencontrer aucun obstacle à nos recherches, & de découvrir ce qui a échappé à celles des plus habiles Critiques depuis tant de siècles, nous séduit : aucun mortel ne levera jamais le voile épais dont la longueur

(a) M. Reland, *Josephi nova Editio*, pag. 118.

» des temps , le peu de recherches des anciens Ecrivains , leur
 » peu d'exactitude , le peu de monumens & les bornes étroites
 » de nos lumières , ont couvert les événemens des premiers siècles. « (a) » Nous ignorons le nombre précis des années qui
 » se sont écoulées depuis la naissance du Monde , parce que les
 » saintes Ecritures , qui auroient pû nous en instruire , n'ont
 » point marqué les mois & les jours qui pouvoient excéder (b)
 » le nombre d'années dont elle parle.

J'ai donc cru ne devoir entrer dans aucunes discussions chronologiques : elles n'auroient pû qu'ennuyer le plus grand nombre de ceux qui lisent Joseph ; & après bien des conjectures hasardées , des suppositions avancées , des corrections tentées , je ne sçai si ceux des Sçavans qui se plaisent à ce genre de littérature n'auroient point dit : *Fecisti probè : incertiores sumus multò quàm dudum.* (c) Ainsi je me suis contenté de suivre la chronologie d'Usserius. C'est celle qu'on connoît généralement parlant davantage en France , par l'usage qu'en ont fait quelques-uns de nos Ecrivains. Cependant pour mettre ceux qui souhaiteroient faire une étude particulière de la Chronologie , en état de se pouvoir satisfaire , je leur indique à la marge quelques-uns des ouvrages les plus estimés en cette matière. (d) Ce n'en est pas

(a) Plutarq. de Iside.

(d) Theophile ad Autolicum , liv. 3. pag. 399. c.

(c) Terent. scena 3. act. 2. Phormio.
 *Fecisti probè : incertiores sum multò quàm dudum.*

(d) Seth. Calvisius , J. Scaliger , le P. Petau , le P. Riccioli , *Chronologia reformata.*

La Chronologie du P. de Tournemine , Campeg. Vitringa Hypothesis Historiz & Chronologicæ.

Remarques chronologiques de l'ancien Testament , proposées à l'examen des Sçavans. Paris, 1737.

Henr. Dodwel , de veterum cyclis ; ce Sçavant avoue pag. 683. qu'on n'a rien de certain sur quoi l'on puisse fixer solidement la chronologie des premiers temps. Les plus habiles , dans quelque profession que

ce soit , sont ordinairement les plus modestes.

Entretien Historique & Chronologique de M. François-Marie Biacco de Parme , opposé à l'Entretien historique & chronologique du Père Calino Jésuite.

Horologium historicum , quo in Ecclesia non minus ac politia summa rerum momenta ab ortu mundi ad nostrum sæculum 18. &c. auct. Zachariæ Hagelio , 1704. » Ce n'est ni par années , ni par jours » même que M. Hogelius divise sa Géographie. *Memoires pour l'histoire des Sciences &c.* 1733. pag. 816.

Gottfridi Kohlrciffy &c. Chronologia Sacra , à mundo condito usque ad ejus interitum , novâ , facili & jucundâ methodo ex interioribus fontium recessibus eruta & majori ex parte apodicta , nullo hiatu ex scriptis humanis redintegrando

la cinquantième partie : mais je n'ai pas dessein de donner une Bibliothèque de Chronologie. Je compte un peu sur l'indulgence de mes Lecteurs pour avoir fait entrer les deux derniers dans cette courte liste : mais un faux ton ramene souvent au juste ; & fait qu'on s'y attache davantage. Il est bon de ne pas ignorer les écarts dans lesquels ont donné quelques Sçavans , & les étranges illusions que peut causer la passion de dire quelque chose de neuf , & de meilleur que ce que les plus habiles ont dit avant nous.

Comme ce n'est pas une Edition de Joseph que je donne , que ce n'en est qu'une traduction , je ne dirai rien des différentes Editions que nous en avons , ni de celles que divers Sçavans avoient promises , mais qui n'ont jamais vû le jour. On peut consulter sur l'un & sur l'autre M. Fabricius ; mais je ne puis m'empêcher de dire quelque chose de celle de M. Havercamp. Ce Sçavant s'est fait une grande réputation. Loin de chercher à la diminuer , je voudrois l'augmenter , s'il dépendoit de moi. Je reconnois tout le mérite de son Edition de l'Historien Joseph : mais en rendant la justice que je dois à la capacité & à l'érudition de ce docte Editeur , je dois convenir qu'on peut faire quelque chose de meilleur que ce qu'il a fait.

1. Son travail n'est pas toujours celui d'un Critique judicieux , qui ait assez étudié & médité l'ouvrage qu'il donne au public. Il propose peu de corrections ; ses conjectures ne sont guères plus fréquentes , & sa version fait douter en quelques endroits qu'il entendît bien son original. Quelque abondante que soit la récolte qu'il a faite , ce qui lui a échappé peut fournir une ample moisson à quelque patient & laborieux Sçavant qui voudra glaner après lui.

laborans , præcipuorum tamen Antiquitatis monumentorum stipata , integritatis atque eminentiæ divinæ qua S. S. ubique sibi constat ac sufficit , testis ac vindex plurimorum locorum biblicorum pro difficillimis adhuc habiturum Interpres.

Hamburgi , 8. 1724. » Il prétend monter dans le sixième chapitre , que la Chronologie tire de grands secours des » accens hébraïques. « *Journal littéraire* , 1733. pag. 442.

Les notes qu'on lit au bas de pages, y sont placées peu judicieusement. La 21^e, la 3^e, la 4^e, ne sont quelquefois qu'une inutile répétition de la première; les renvois de M. Spanheim sont peu nécessaires; & s'ils l'étoient, ils devroient indiquer les endroits auxquels ils renvoient, selon la nouvelle Edition; & c'est ce qui n'est pas toujours. Les longues notes de M. Bernard ne sont en général qu'un fatras d'Hebreu, de Syriaque, d'Arabe, de Chaldéen & de Grec, souvent inutiles pour l'intelligence du texte qu'on attend qu'elles expliqueront, toujours propres à ennuyer par leur longueur le Lecteur le plus patient. Le nouvel Editeur auroit dû faire un choix judicieux du peu qu'elles peuvent avoir de bon, & supprimer le reste. Les Tables de la nouvelle Edition sont très-défectueuses; & on trouve quelquefois dans celles de Genève (n. 611.) ce qu'on chercheroit inutilement dans celles de M. Havercamp. On ne voit pas d'ailleurs pourquoi il a partagé ses Tables en tables de Géographie & en tables de choses mémorables. Car comme on est peu accoutumé à ce partage, on perd quelquefois du temps à chercher dans une de ces tables ce qui est dans l'autre. Et quel inconvénient y a-t-il qu'une seule Table d'un livre contienne un *index* général des matières qu'il contient, de quelque nature qu'elles soient? Il semble qu'on ait plutôt songé à faire deux gros volumes, qu'à recueillir avec choix & goût ce qui pouvoit perfectionner la nouvelle Edition. Le Traité de Joseph d'Aubuz pour assurer l'authenticité de l'Eloge que Joseph fait de J. C. dans le dix-huitième livre de ses Antiquités Juives; les lettres de plusieurs Savans sur le même sujet, l'histoire de l'Idumée par Christ. Noldius, la dissertation pour prouver contre le P. Hardouin que ce que Joseph dit des Hérodes n'est pas supposé, & quelques autres morceaux qu'on trouve à la fin du second volume, sont de véritables hors-d'œuvres qui décèlent une complaisance trop aveugle pour un Libraire qui ne pense qu'à multiplier les volumes.

6. Il arrive quelquefois qu'un Editeur reçoit des variantes après

à quel son Edition est imprimée; ou au moins l'endroit où elles
devoient être placées. C'est alors une nécessité de les faire imprimer à la fin du volume. Mais M. Havercamp devoit-il faire im-
primer celles qui ne servoient de rien pour l'intelligence de son
Auteur, & renvoyer au second volume celles qui regardent les
Antiquités Juives. (a) Par T. n. ob mltico xō tūc slyt el emmo O
; se gōls aburg ob mlt ne no , obmiste mlt elle , obuz ad mltiq mor
ais la traduction de Joseph que Mar d'Andilly donna en mil six
cent soixante-sept, (b) effaçâ toutes celles qui l'avoient précédé;
et il n'y eut guères que quelques Sçavans qui sçachent que
la Bataille Judaïque Traduite en François, parut en 1480. Que
le Sieur des Effarts, François Bourguin & Jean frere de la Val
avoient travaillé à de faire connoître à ceux de leurs compatriotes
qui n'entendent pas la langue dans laquelle il a écrit. On se sou-
venoit davantage de la Traduction de Gesebrand, mais ce n'est
guères que pour mépriser le mauvais style & les expressions grossi-
ères du Traducteur.

Le mérite personnel de M. Arnaud d'Andilly, l'avantage d'être né d'une famille connue & considérée, la grande réputation, ses liaisons avec une société de Sçavans, qui écrivoient le mieux en notre langue, & qui par les ouvrages qu'ils avoient donnés au public, avoient acquis en quelque façon le droit d'apprécier ceux qui paroissent, nous disette entière d'une traduction de Joseph, dont un homme de quelque goût pût supporter la lecture; l'heur de se trouver de tant de favorables circonstances, fit qu'on reçut celle de ce Sçavant avec les plus grands applaudissemens, qu'on lui prodigua les louanges les plus flatteuses. Elle en mérite assurément, mais l'éloge comme la critique se portent presque toujours au-delà d'une juste & équitable précision.

(a.) L'Editeur croit devoir avertir ici que c'est toujours à l'Édition de M. Haverkamp, que le R. P. Gilles renvoie lorsqu'il a occasion de citer quelque endroit de l'Historien Joseph, & que c'est à cette même Édition qu'il faut avoir recours pour vérifier la critique ou l'adoption qu'il fait de certaines notes, tirées si près : Voyez

nore a. b. * &c. ou bien: M. Spanheim,
M. Bernard, M. Reland, &c. nore a. b,
* &c.

(4.) Les Antiquités Judaïques parurent en 1667. fol. Paris. Pier. Petit. L'Histoire de la Guerre des Juifs parut deux ans après en 1669. chez le même Libraire.

On lit beaucoup Joseph , mais le plus grand nombre de ses lecteurs ne le lit que pour s'occuper agréablement & innocemment , ou pour s'instruire de l'histoire de notre sainte Religion , & s'édifier des grandes miséricordes de Dieu , dans tous les siècles , sur ceux qui le cherchent avec foi & lui obéissent avec amour. Comme le style aisé & coulant de la Traduction de M. d'Andilly remplissoit ces vuës , elle fut estimée , on en fit de grands éloges ; & c'est ordinairement le grand nombre qui donne le ton , mais c'est rarement le plus éclairé.

Il est en effet un autre ordre de lecteurs , qui estimant , comme ils doivent , le style aisé & coulant d'une Traduction , lui préfèrent la fidélité & l'exactitude. Rien n'est instructif , ni édifiant qu'autant qu'il est conforme à la vérité ; & la traduction la plus élégante , si elle ne représente pas fidèlement son original , ne peut-être estimée que par des lecteurs qui ne sont pas en état de s'en appercevoir , ou qui préfèrent un amusement frivole , mais flatteur & agréable , à une exactitude grave & sérieuse , mais instructive & solide.

Si l'élégance de la Traduction de M. d'Andilly fit une espèce d'illusion lorsqu'elle parut , ce ne fut pas sur l'ordre de lecteurs qu'on vient d'indiquer. Car ceux qui eurent occasion de l'examiner , (a) souhaiterent qu'on fit quelque chose de meilleur , & qu'on donnât dans notre langue une Traduction de Joseph , dont l'exactitude & la fidélité assurassent ceux qui ne peuvent pas recourir aux sources , qu'ils lisoient en François ce que Joseph a dit en Grec.

La Traduction de M. d'Andilly n'est donc point un chef-d'œuvre ni un ouvrage immortel. (b) L'éloge est outré & il ne

(a) Voyez M. le Clerc , Biblioth. choisie , tom. 6. pag. 248. Tom. 15. pag. 236. Bofius de *Periocha Josephi*. Jordan , dissertation.

Le P. Lami , Traité de la Pâque. *Templum Hierosolyimit.*

Le P. Cellier , Histoire Générale des Auteurs sacrés &c. tom. 1.

(b) » M. d'Andilly dans sa traduction de Joseph , toute estimée » qu'elle est par plusieurs personnes , suit » volontiers la traduction Latine de Sig. » Gelenius , * dont il rend & augmente » même les fautes. « *Mercur de France* , Avril 1723. pag. 711.

* Monsieur l'Abbé Gallois disoit de cette version dans son Journal de 1667. „ que quoique la version de Joseph par Sigismond Gelenius fût meilleure que celles qui l'avoient précédée , on seroit

peut partir que de personnes qu'un vil intérêt fait parler, ou qui, passionnés pour l'élégant Traducteur, voient dans sa Traduction, plutôt ce qu'ils souhaitent y être, que ce qui y est véritablement. Elle n'est assurément point non plus si défectueuse que l'a osé avancer le docteur Edward Bernard, qui prétend que loin de mériter d'être imprimée plusieurs fois, comme elle l'a été, elle ne méritoit pas même de l'être une seule (a): jugement aussi injurieux que contraire à la vérité, & qui ne peut-être que l'effet de quelque moment de délire. Mais les Anglois ont bien vengé de l'insulte du professeur d'Oxford l'élégante Traduction de M. d'Andilly, en la faisant traduire & imprimer en leur langue. (b)

Cette Traduction méritoit à bien des égards de voir le jour. Elle a, à la vérité, donné occasion à quelques Auteurs qui n'ont lu Joseph que dans M. d'Andilly, de tomber dans plusieurs méprises; soit parce qu'ils n'ont pas voulu se donner la peine de recourir à l'Original; soit que ne sachant pas le Grec, ils n'ont pu y avoir recours. Mais ces méprises n'ont été préjudiciables qu'à ceux qui ont bien voulu en quelque sorte s'y livrer; & les fruits qu'a dû produire la lecture d'ouvrages aussi intéressants & aussi instructifs que ceux de Joseph, ont été abondamment recueillis par le public. Qu'on applique si l'on veut à cette Traduction, ce que Menage disoit de celle de Lucien par d'Ablancourt, qu'elle étoit une belle infidelle, il faut toujours convenir que si son infidélité a causé plusieurs erreurs, sa beauté a également produit de bons effets.

(a) *Adhuc autem vanior est interpretatio Gallica Arnoldi & typis nullis digna, non iteratis.* Antiquit. Juiv. pag. 139. note q. Les compatriotes de l'outré Critique ont fait à l'édition de Joseph qu'il vouloit donner, & dont il avoit déjà paru quelques feuilles, ce qu'il souhaitoit qu'on eût fait à la Traduction de M.

d'Andilly. Car aucun Libraire n'ayant voulu se charger de la suite, elle n'a jamais vu le jour. Voyez la préface de la nouv. Edition de Joseph. Supplément au Dictionnaire de Bayle, article *Bernard*.

(b) Nouvel. Républiq. lettres, Décembre 1710.

„ tort à l'original si l'on vouloit en juger par cette copie. “ On ne peut cependant disconvenir qu'il ne sût le Grec, & même assez exactement, mais cette connoissance ne l'a pas empêché de broncher en plusieurs endroits: & on doit également reconnoître que ses chutes ont toujours été funestes à Monsieur d'Andilly; car le pied n'a pas manqué une fois à Gelenius, que l'élégant Traducteur ne fait tombé: on en grouvera plusieurs exemples dans le corps de l'Ouvrage.

Ce n'a pas toujours été la présomption , ce n'a pas même été quelquefois l'espérance de réussir , qui ont produit des ouvrages que le public a reçus avec plaisir & lus avec estime : une noble envie d'éprouver ses forces & d'aller plus loin que n'ont été ceux dans la carrière desquels on se propose de courir , a souvent produit le même effet. On peut souvent plus qu'on ne croît ; & on peut en quelque sorte tout entreprendre , quand on ne se propose que la gloire de la Religion & l'avantage de la Patrie. La présomption , si c'en est une , ne mérite que des louanges , si le succès répond aux efforts , & qu'indulgence , si les forces ne soutiennent pas le courage (a). Pénétré de ces sentimens , l'on a cru pouvoir entreprendre une nouvelle Traduction de l'Historien Juif.

Un Auteur , maître de sa matière , peut répandre à pleines mains des fleurs sur son ouvrage. Mais un Traducteur doit rendre avec exactitude & fidélité son Auteur , & cette nécessité le contraint infiniment. S'il veut s'élever , son Auteur souvent le rabaisse : s'il veut marcher d'un pas vif & animé , la lenteur & la pesanteur de son original l'arrêtent : s'il veut porter la lumière dans tout ce qu'il dit , l'obscurité de l'ouvrage qu'il traduit lui réfléchit quelques ombres. Tacite s'exprime avec délicatesse & élégance dans d'Ablancourt : mais ce n'est pas ce Tacite grave & sententieux , dont le style serré & concis est souvent obscur & quelquefois dur. Si les connoisseurs croient le reconnoître dans M. Amelot , le commun des lecteurs se plaint qu'il parle d'une manière sèche , sans délicatesse & sans agrément. Un judicieux Journaliste , en annonçant une nouvelle Edition de cette Traduction , dit qu'elle est aussi élégante qu'une Traduction exacte & fidelle le peut-être. C'est en faire un judicieux éloge.

Joseph parle assez bien , mais son style est simple : rien ne brille , rien ne frappe dans sa diction. En le faisant parler notre langue , j'ai cru devoir lui conserver ce caractère de simplicité ; plus de feu , plus de brillant auroit fait honneur à son Traducteur & plu

(a) *Spe incerta , certum mihi laborem sustuli.* Terent. prolog. Hecyra.

davantage à un grand nombre de ses lecteurs , mais ç'auroit été leur faire illusion, & donner lieu à ceux qui ne veulent pas ou qui ne sont pas en état de consulter l'original , de croire qu'il avoit écrit en Grec d'un style aussi animé & aussi fleuri, qu'on l'auroit fait parler en François.

M. du Bois est-il bien exempt de ce reproche ? En lisant dans sa Traduction les Confessions de S. Augustin & les Offices de Cicéron , n'est-on pas tenté de croire que l'Evêque d'Hippone parloit aussi-bien Latin que l'Orateur Romain ? Je conviens néanmoins qu'une Traduction qui feroit parler aussi mal François un Auteur du onzième & du douzième siècle , qu'il parle mal Latin , ne trouveroit ni Libraire qui voulût se charger de la faire imprimer , ni lecteur assez patient pour la lire ; & que quelque mal qu'un Auteur, qu'on traduit, parle sa langue , on est obligé de le faire parler purement François : mais je pense que pour s'éloigner le moins que cela se peut de son original , on doit lui prêter le style le plus simple & le plus négligé , que notre langue puisse supporter.

J'ai donc tâché de faire parler Joseph purement & correctement François , & de donner à son style tous les ornemens que son caractère simple , la fidélité & l'exactitude d'une Traduction m'ont pû permettre. L'Histoire s'occupe moins à arranger des mots qu'à former les mœurs. (a) C'est moins aux oreilles qu'elle parle, qu'à l'esprit. Cela ne la dispense pas de parler purement la langue, dans laquelle elle s'exprime. Ni la vérité des faits qu'elle raconte , ni la régularité des mœurs qu'elle forme , ne sont point incompatibles avec les agrémens d'une diction pure , mais modeste & sobre. Je ne sçai si le délicat , le brillant & le fleuri , qu'on veut aujourd'hui trouver par-tout , ne nous ont point privés quelquefois de faits dont la connoissance auroit fait plaisir , & de circonstances qui auroient intéressé , par la difficulté

(a) Ἔργα ὑπεργεγραμμένα οὐ τοῦ λόγου. Clement Alexand. Strom. Liv. 1. pag. 364.

... Agendum ut non verbis serviamus,

sed sensibus. Sénèque, Epîtr. 9.

.... Mores, non verba componit: animis scribit, non auribus. Idem, Epîtr. 100.

de les y pouvoir enchasser ; & si d'un autre côté, pour soutenir un style animé & brillant, on n'a point prêté à ceux qu'on a fait paroître sur la scène les vuës les plus grandes, les motifs les plus profonds & les plus nobles, mais auxquels ils n'avoient pas même peut-être pensé.

On a fort estimé le style élégant & délicat de M. Rollin, & avec raison : mais la vérité des faits qu'il raconte en a un peu souffert ; car il les accompagne souvent de circonstances qui ne sont point dans les Anciens dont il les tire, & il donne à ses acteurs un ton de hauteur qu'on n'y trouve point. (a)

Je n'ai point cherché à décorer la Traduction que je donne au public, de ces traits saillants, de ces tours de phrases, qui surprennent par leur nouveauté ; ni de ce style énigmatique, qui ne marche qu'en cadence. Heureux, si elle s'exprime purement, mais sans mystère ni énigme ; si elle est simple, mais propre ; gracieuse, mais sans fard, sans afféterie ni frisure ; aimable, mais sans d'autres ornemens que ceux d'une belle nature (b). Application, travail, temps, recherches, patience, je n'ai rien négligé pour réussir ; mais je n'ose l'espérer : & quand mon ouvrage pourroit trouver quelque faveur auprès du public indulgent, je serai toujours pénétré de regret de ne l'avoir pas porté au point de perfection où, malgré tous mes efforts, je sens que je n'ai pu atteindre. J'ose cependant croire que je ne serai point exposé au reproche que font quelques Sçavans étrangers (c) aux plus habiles de nos Traducteurs François, de sçavoir mieux tourner une phrase, qu'ils n'entendent la langue de l'Auteur qu'ils traduisent.

Une bonne Traduction n'est point un ouvrage où il soit aussi aisé de réussir, qu'on pourroit le croire. Il n'est aucune langue

(a) Voyez ce qu'il dit de Philippe de Macédoine, *Memoir. Trévoux*, 1740. pag. 1275. de la peine qu'eut Onias à faire consentir les Juifs qu'il bâtir un Temple en Egypte. *Tom. 9. pag. 443. Ibid. pag. 407. Tom. 1. pag. 206. Voyez Supplément aux essais de Critique.*

(b) Οὐ γὰρ κατὰ τέχνην μοι λόγου μέλει, ἀλλὰ τῆς τῶν ἱντυρχανόνων ἐφίλειας, Saint

Epiphane, *contr. hæres.* pag. 206.

.... Atque etiam commentarios quosdam scripsit rerum suarum valde quidem, inquam, probandos ; nudi enim sunt, recti & venusti, omni ornatu orationis, tanquam veste, detracto. C'est des commentaires de César que Cicéron parle dans son Brutus, chapitre 65.

(c) *Act. Lipsiac.* 1733. pag. 102.

qui réponde parfaitement à une autre. C'est cependant d'en réunir deux , & de les mettre à l'unisson , que se charge un Traducteur.

Les idées générales des choses sont assez les mêmes chez toutes les nations. Ainsi les termes dont elles les expriment , se répondent à peu près de même dans les sons dont elles se servent pour les faire connoître. Mais ces idées générales se modifient en quelque sorte à l'infini , par ce qu'on appelle Epithète , adverbe & particule : & l'usage emploie quelquefois ces sons pour présenter des idées qui n'ont aucune affinité entre elles , ou qui en ont une si éloignée qu'on ne l'apperçoit pas. Il n'y a que la grande connoissance d'une langue qui puisse lever les difficultés que cela fait naître , & mettre en état d'apprécier avec quelque exactitude les différents degrés de sens qu'ont les termes qui la composent : mais on n'a d'usage d'une langue morte , que par la lecture des Auteurs qui ont écrit en cette langue. Cela ne suffit pas , & c'est ce que ne prouvent que trop les disputes que ceux des Sçavans qui se piquent de sçavoir mieux le Grec , ont si souvent sur la signification précise de plusieurs mots de cette langue , & les fréquentes méprises dans lesquelles plusieurs sont tombés , lorsqu'ils ont voulu la fixer. (a)

Il y a dans toutes les choses dont nous parlons divers degrés de propriété & de qualité , de proximité ou d'éloignement par rapport aux lieux ou aux temps. Nous nous servons pour les exprimer de particules , de prépositions , d'adverbes & d'adjectifs : mais qui peut se flatter de connoître parfaitement les différents degrés de ces propriétés , de ces qualités & de ces rapports , dans les termes dont la langue Grecque se sert pour les exprimer.

(a) Casaubon dans ses notes sur Athénée liv. 4. chap. 23. prétend que γεμω ne se dit que d'une charge intérieure , celle qu'est celle des marchandises qu'on met dans un vaisseau , mais non d'une charge qu'on met sur un cheval , sur un chameau. » Voilà que des marchands Israélites venoient de Galaad , & leurs

» chameaux étoient chargés d'aromates : καὶ οἱ κάμηλοι αὐτῶν ἰγεμον θυμιαμάτων. Genes. chap. 37. v. 25.

Bouhereau dans les notes sur l'ouvrage d'Origène contre Celse , pag. 414. veut qu'ἰκμάγων signifie une éponge ; dans un endroit du Timée de Platon il signifie empreinte. Voyez Polyan. liv. pag. 113.

On ne les ignore pas absolument. On les sçait assez pour soi : mais cette connoissance ne suffit pas en plusieurs endroits. Il faut de l'exaët & du précis , lorsqu'on veut traduire un Auteur ; & on éprouve alors ce que Scaliger disoit, qu'il y avoit bien des choses qu'il sçavoit pour lui , mais qu'il ignoroit lorsqu'il vouloit les apprendre aux autres.

Les particules qu'on appelle explétives ou superflues , parce que notre langue n'en a point qui leur répondent , n'étoient ni inutiles ni superflues dans la Grecque. Elles servoient à signifier dans les choses dont il s'agissoit , un détail en quelque façon recherché , un rapport intime & précis de leurs qualités & de leurs propriétés , que nous ne pouvons rendre en François , parce que nous ne les considérons point dans ce point de vuë de détail & de précision. Nous nous contentons assez ordinairement d'un regard général , qui suffit pour les différencier & empêcher de les confondre. Comme nous ne pénétrons pas plus avant , nous n'avons point de termes pour signifier un détail dans lequel nous ne nous soucions pas d'entrer.

Un autre usage de ces différentes particules étoit de rendre la phrase plus pleine , plus nombreuse & plus harmonieuse par les différens points de vuë dans lesquels elles présentoient les objets. Il ne faut pas croire que ce ne fût que par leur nombre qu'elles produisoient cet effet. Ce n'eût été que des chevilles qui , loin de plaire , auroient choqué comme celles qu'on trouve dans quelques mauvais vers de nos Poëtes François. C'étoit cette agréable variété de points de vuë qu'elles présentoient, cette réunion , cette heureuse combinaison des divers objets qu'elles mettoient sous les yeux, qui produisoient la douceur, l'agrément & les charmes de la langue Grecque. Platon , Xenophon & Isocrate connoissoient & sentoient cette espèce d'enchantement de leur langue , & ce qui pouvoit produire cette harmonie si vantée. Mais sçait-on aujourd'hui assez parfaitement le Grec pour se flatter de la connoître ? Et comment la porter & la faire sentir dans une langue , qui d'ailleurs n'a rien de semblable ?

C'est en vain qu'une agréable imagination se joue à nous dire (a) qu'on doit se dépouiller de son propre génie , pour se revêtir de celui de son Auteur , prendre son style , imiter ses tours , rendre ses pensées , en conserver la forme , pendant qu'on en exprime les graces. En un mot mettre à tout moment le Lecteur en doute si ce qu'il lit n'est point original , tant les traits de la copie paroissent animés , naturels , hardis ; & en même temps le mettre en état de porter un jugement aussi sûr de l'original , que s'il entendoit la langue dans laquelle il a été composé. C'est un art ignoré de la plupart des Traducteurs. Cela est bien naturel , & ne doit pas surprendre. Il n'y a que la pratique qui puisse apprendre un art , & celui du sçavant Académicien n'est pas praticable.

Il est dans la langue Grecque & dans la langue Latine , des expressions d'une simplicité qui choqueroit dans la nôtre. Saint-Paul commence le discours qu'il fit dans l'Aréopage par *Ἀνδρες Ἀθηναῖοι*. L'expression est très-Grecque , on la trouve & plusieurs autres semblables dans des Auteurs qui ont le mieux écrit en cette langue : mais outre que ce ne seroit pas rendre la pensée de l'Apôtre que de lui faire dire *hommes Athéniens* , l'orgueil de notre langue , si je puis m'exprimer ainsi , se révolteroit contre une expression si basse. Un Traducteur est donc obligé de faire parler saint Paul dans des termes qui sans s'écarter de sa pensée , en rendent le sens par une expression qui n'ait rien de bas & d'indécent dans notre langue.

Joseph appelle *ἐπαφροδίτης* l'Epaphrodite (b) auquel il a dédié ses deux livres contre Apion. M. d'Andilly traduit *vertueux* , *très-vertueux*. Ce mot peut avoir ce sens en d'autres endroits , mais il paroît par le nouveau Testament que c'étoit plutôt un terme de respect & de considération dont on se servoit , lorsqu'on parloit à une personne de distinction , qu'une expression qu'on

(a) Discours de M. de Sacy à la réception de M. l'Abbé Mongaut. *Mémoires pour l'Histoire des Sciences & beaux Arts*, 1719. pag. 513.

(b) Le même dont il parle dans la préface de ses Antiquités , & à la fin de sa Vie.

employât pour signifier quelque vertu morale. Saint Paul s'en sert en répondant à Festus (a) qui lui avoit dit que son grand sçavoir lui faisoit perdre l'esprit, & le saint Apôtre ne vouloit assurément pas complimenter Festus sur sa vertu. Le Tribun Lyfias & l'Avocat des Juifs contre saint Paul qualifient Felix de *κράτιστος*, le premier dans la lettre qu'il lui écrivit en lui envoyant l'Apôtre, & le second au commencement de son plaidoyer. Il paroît peu naturel qu'un officier subalterne qualifiât son supérieur de vertueux, lorsqu'il lui écrivoit; & après tous les maux que Felix avoit faits aux Juifs, il n'est pas vrai-semblable qu'ils l'eussent voulu traiter de vertueux par l'organe de leur Avocat. Aussi tous nos Interprètes rendent-ils *κράτιστος* (b) en cet endroit, par très-excellent, très-illustre.

L'Historien Juif ne désigne quelquefois Judas Machabée & son frere Jonathas que par le terme *ἀνὴρ*. Notre langue ne souffriroit pas qu'on se servît d'une expression si foible & si populaire, en parlant des libérateurs d'Israël. On s'est donc cru obligé de la relever par l'épithète de *Grand* ou de *Courageux*. (c) Mais on est persuadé que ce seroit prendre le ton de Panégyriste plutôt que celui d'Historien, que d'ajouter cet homme merveilleux, cet homme admirable, cet homme inimitable, lorsque Joseph dit simplement Judas, Jonathas, &c. On peut par une épithète placée à propos, faire connoître la naissance, le mérite de ceux dont on parle.

Notre divin Législateur, cet admirable commandant, ce chef inimitable, sont des termes que je n'ai pû me dispenser de rendre, lorsque Joseph les emploie, mais que je n'ai cru devoir lui prêter que très-rarement, lorsqu'il ne s'en sert pas.

(a) Οὐ μάλιστ' ἀνὴρ κράτιστος ᾤσιν. Act. Ap. chap. 26. v. 25.

(b) Actes Ap. ch. 26. v. 7. 13. 27.

(c) Plutarque dit en parlant de Cicéron, μάλιστ' ἄνθρωπος οὗτος ὁ ἀνὴρ ἐπιδείξας Ῥωμαίοις ὅσον ἰσχυρὸς λόγος τῷ καλῷ προσήκει.

Une Traduction littérale du commen-

cement de cette phrase : » Ce fut sur-tout » cet homme « &c. ne pourroit pas se souffrir ; ainsi il faut traduire : » Ce fut » sur-tout ce grand homme qui fit voir » aux Romains, quel charme l'éloquence » ajoute à ce qui est beau, & que ce qui » est juste triomphe toujours lorsqu'il est » bien exposé. Plutarque, Cicéron.

Il finit assez souvent le récit d'un événement par ces expressions. « Tel étoit l'état des affaires ; « Telle fut la fin de ce Prince , « & par quelques autres semblables. M. d'Andilly a cru se pouvoir dispenser de traduire ces endroits. Il est vrai que nos bons Auteurs emploient assez rarement ces sortes d'expressions ; elles ont quelque chose de simple , & cette simplicité qui n'a rien de vicieux dans notre langue , marque celle des écrivains Grecs & leur caractère. C'est ce qui m'a engagé à les traduire , dans l'espérance que ceux de mes Lecteurs qui ne sont pas en état de connoître par eux-mêmes ce caractère de simplicité des Grecs dans leur façon de penser & de s'exprimer (a) , seroient bien-aisés que je leur en donnasse quelque idée , autant que le génie de notre langue le permettroit & que l'occasion s'en présenteroit.

Nos idées , nos manières de concevoir les choses , nos usages , les charges , les emplois de notre Gouvernement ne répondent jamais sans quelque modification à la manière de penser des Grecs & à leurs différents usages. Nous n'avons guères qu'une connoissance générale de leurs coutumes , de leurs magistratures , de leurs charges & de leurs différents emplois. Nous y appercevons bien plusieurs rapports avec les nôtres , mais nous ignorons presque toujours jusqu'où ces rapports s'étendent. Nous sommes donc réduits à chercher dans notre langue quelques termes qui expriment le plus qu'il est possible ce que nous en connoissons ; encore ne nous en fournit-elle souvent aucun qui puisse s'appliquer précisément aux charges , à la dignité & à l'usage dont il s'agit.

Je n'ai pas toujours traduit Joseph , comme l'ont traduit ses interprètes : je me suis cru quelquefois bien fondé à penser qu'on lui prête des sentimens qu'il n'a pas eus. J'ai proposé de corriger quelques endroits de son texte d'une manière opposée à celle que Messieurs Spanheim , Lowtius , Coccéius , Lemoyne ,

(a) Voyez le Journal de France 1755. Juiller , pag. 369. col. 2.

Havercamp & quelques autres Critiques ont proposée ; je l'ai soupçonné corrompu en quelques endroits où ils n'ont remarqué aucune altération. J'ai dû rendre raison de tout cela, & je ne l'ai pu faire sans marquer ce que je pensois des Sçavans qui ont travaillé avant moi sur Joseph & sur d'autres sujets qui y ont quelque rapport, ni sans remarquer les fautes que je crois leur être échappées.

Une Traduction est un rapport qu'on fait au public dans une langue qui lui est connue, de ce qu'un Ecrivain a dit & des sentimens dans lesquels il paroît avoir été dans la langue en laquelle il a écrit. Ce n'est pas assez que ce rapport soit exact & fidèle, il faut que cette vérité & cette fidélité soient constatées : en lisant une Traduction on a droit de présumer que tous les faits & les événemens qu'on y lit, sont exactement les mêmes que ceux qui sont rapportés dans l'original. Si plusieurs de ces faits, plusieurs de ces événemens, ne sont pas tels dans les Traductions qu'on en a, ou dans les ouvrages des Sçavans qui ont eu occasion d'en parler ; quelqu'un, qui en présente une nouvelle, ne peut se dispenser de justifier que les faits & les événemens sont, dans son original, tels qu'il les rapporte, & qu'il n'a point d'autres sentimens que ceux qu'il lui prête. Je n'ai pu remplir ce double devoir sans réfuter ceux qui les ont rapportés d'une manière différente. Heureux si, dans une si triste nécessité, j'avois pu en adoucir les désagremens, par le plaisir de pouvoir marquer tous les endroits où les lumières de ceux dont j'ai été obligé de faire remarquer les fautes, m'ont éclairé, ont assuré mes pas & m'ont rappelé des écarts dans lesquels je n'aurois pas manqué de donner, si je m'étois abandonné à moi-même.

Les fautes dans lesquelles j'ai cru que ces Sçavans sont tombés, m'ont été avantageuses. Elles m'ont mis dans une heureuse nécessité d'examiner de nouveau & avec plus d'application la manière dont ils avoient rendu les endroits où je croyois qu'ils avoient bronché : & ce nouvel examen m'a fait souvent saisir mieux la pensée de Joseph, la développer davantage, & en rendre la Traduction plus exacte & plus correcte. • Un Exa-

• men exact , qui épure le vrai par des épreuves plus rigoureu-
 • ses , fait souvent voir , que ce qu'on avoit cru bon & vérita-
 • ble , n'est rien moins que cela. « (a)

J'ai cru devoir consulter tous les ouvrages dont j'espérois tirer quelque lumière , pour réussir dans celui que j'entreprendois. Dans la multitude de livres que j'ai été obligé de lire , j'en ai trouvé plusieurs où Joseph est extrêmement défiguré , soit dans les événemens qu'on lui fait raconter , soit dans les sentimens qu'on lui prête. Dans ce grand nombre il en est quelques-uns qui sont peu lus ou point du tout ; je n'ai pas cru devoir insister sur les fautes que j'y ai remarquées ; elles ne peuvent faire aucune impression , étant ignorées comme les ouvrages dans lesquels elles se trouvent. Il n'en est pas ainsi de celles que j'ai cru appercevoir dans des ouvrages lus & estimés du public. Le mérite & la réputation des Sçavans à qui elles sont échappées , font en quelque sorte leur crime ; comme elles peuvent être contagieuses & donner cours & crédit au faux sous l'autorité de ceux à qui elles doivent naissance , il est de l'intérêt du public d'en être prévenu. « C'est un avantage que procure l'erreur connue : il empêche qu'on n'y tombe pour ne la pas connoître. » (b)

Plus un Auteur ancien a été lu , plus ses ouvrages ont été altérés & corrompus : leur bonté & leur mérite leur ont été en quelque sorte funestes ; ceux de Joseph n'ont point été exempts de cette fatale disgrâce : comme ils intéressent infiniment la Religion , qu'ils sont un monument précieux d'une des plus importantes prédictions que J. C. ait faites , ils ont été toujours très-chers aux Chrétiens ; ainsi ils les ont beaucoup lus , & en ont par une suite nécessaire fait transcrire beaucoup d'exemplaires. Les premiers Copistes ont fait un grand nombre de fautes : ceux qui les ont suivis y ont ajouté les leurs ; & de cette façon , plus on a

(a) Ἡ γὰρ τῶν πραγμάτων ἀκριβὴς ἔκθεσις, ἣ δεξιὰ καλῶς ἔχει πομπῆς ἀμυδρὰ δεικνύει ἀκριβέστερα περὶ τ' ἀληθείας. S. Justin. Cohort. ad Græcos, pag. 6.

(b) Τὸ γὰρ ψεῦδος γινώσκων ἰσχυρῶς ἀγνοίας ἀπὸ τῆς μὴ περιτομῆς αὐτοῦ. Pseudo Clemens. hom. 18. num. 11.

multiplié les exemplaires de Joseph , plus les derniers se sont trouvés corrompus. J'ai tâché de rendre à son texte sa première pureté. Il m'a fallu pour cela hasarder quelques conjectures. Le remède est nécessaire en bien des endroits des Anciens , mais c'est à une sage critique à le dispenser , de peur qu'en voulant guérir , on ne détruise. Je ne m'en suis permis aucune qui ne m'ait paru vrai-semblable ; & si je n'ai pas pu m'élever en toutes au-dessus du vrai-semblable , j'oserois presque me flatter que j'ai conduit mon Lecteur dans quelques-unes jusqu'à la vue du vrai.

L'esprit le plus exact & le plus appliqué manque quelquefois d'attention , & une légère distraction peut le faire se commettre avec lui-même. Mais une contradiction dans un calcul de nombres , ou dans le rapport de faits embarrassés par diverses circonstances , est bien différente de celle dans laquelle un Ecrivain tomberoit dans le récit d'un événement ordinaire & commun , ou en pressant un raisonnement dont on ne peut refuser de sentir l'inconséquence sans manquer de jugement.

Je n'ai pas cru que pour sauver à Joseph une contradiction de la première espèce , il me fût permis de la supposer , lorsque je ne pouvois l'appuyer de l'autorité d'aucun manuscrit. Mais à l'égard de celles de la seconde espèce , quoique j'aie peine à croire qu'un Historien du mérite de Joseph y soit tombé , & que je n'aie rien remarqué dans ses ouvrages qui m'autorisât à l'en juger capable , je n'ai pu me dispenser d'y en supposer quelques-unes ; mais je me suis toujours en cela conduit avec crainte , & lorsque l'état où est son texte m'a fait soupçonner qu'il pouvoit y en avoir , si elles n'avoient été remarquées par aucun de ceux qui ont travaillé sur Joseph , je me suis fait un devoir de relire plusieurs fois l'endroit qui me faisoit peine , de prier mes amis de le lire , sans leur marquer ce qui m'y arrêtoit , de revenir ensuite moi-même sur cet endroit , lorsque j'avois lieu de présumer que je ne me souviendrois plus de ce qui avoit été pour moi un objet de difficulté : alors si les amis que j'avois consultés ont trouvé la contradiction réelle , si elle continuoit de me paroître telle , je me suis cru

permis d'hazarder une conjecture, de tenter une correction, sans pour cela me flatter d'avoir réussi; mais persuadé que si je me trompois, j'avois quelque droit de me consoler dans le sentiment d'avoir fait tout ce qui dépendoit de moi pour ne l'être pas.

On n'a pû se dispenser de faire graver quelques estampes, pour aider le Lecteur à se former une idée au moins générale d'après l'Ecriture & Joseph de tout ce qui avoit rapport au ministère sacré : mais on n'a fait graver que celles qu'on a cru nécessaires. Encore s'est-on renfermé dans la généralité, sans entrer dans un détail dont on n'a aucune connoissance. Ce détail n'auroit été qu'une vaine production du Graveur ou du Traducteur : objet du mépris des personnes instruites, qui ne l'auroient vû appuyé ni de l'Ecriture ni de Joseph : occasion enfin d'erreur & d'illusion pour un grand nombre de Lecteurs, en leur donnant lieu de croire que tout ce qu'on mettroit sous leurs yeux étoit tel, dans le détail, que l'estampe le leur présenteroit.

Il auroit fallu avoir vû le Tabernacle & le Temple pour en pouvoir graver une estampe qui satisfît la curiosité d'une personne judicieuse ; encore cela ne suffiroit-il pas, si on ne l'avoit vû le crayon à la main & si l'on n'en avoit fait une esquisse. C'est ce qu'un habile Architecte doit mieux sentir que personne. Si le Temple ne mérite d'être préféré aux autres merveilles du monde, & si l'on n'établit cette préférence que sur la beauté de l'ordre Corinthien dont il étoit décoré (a) l'appui est bien fragile. La naissance de cet ordre est fort postérieure au temps que Salomon fit bâtir le Temple ; & ce que l'Ecriture & Joseph disent de ses différens ornemens, est si indéterminé, qu'il ne convient pas plus à l'ordre Corinthien qu'à tout autre. Il y avoit un ordre d'Architecture dans l'Orient qui n'étoit semblable à aucun de ceux des Grecs & des Romains. Cela paroît par ce qu'Athénée (b) dit de la pompe de Ptolémée Philadelphé,

(a) Architecture Françoisé &c. fol. Paris, 1751.

(b) Athénée, livre 5. Voyez Diodore

de Sicile, livre 2. chap. 1. Lucien, *Dea Syra*.

& par quelques colonnes qu'on a découvertes depuis un siècle. Ce pouvoit être de cet ordre ou de quelque autre semblable qu'étoient pris les ornemens dont le Temple de Salomon étoit décoré.

Si le temps avoit respecté quelques ornemens , quelques colonnes des temples des Tyriens , nous pourrions nous former quelque idée de l'Architecture de celui de Salomon. Car ce fut bien vrai-semblablement sur les desseins d'Hiram habile ouvrier de Tyr que le Roi envoya à Salomon , qu'il fut bâti. Le P. Calmet (a) dit que , selon Joseph , le Roi Hiram « consacra quelques » colonnes précieuses dans l'ancien Temple de Tyr. « Cet Historien ne parle que d'une colonne d'Or que ce Prince consacra dans le Temple de Jupiter. Mais qu'il en ait consacré plusieurs , qu'il n'en ait consacré qu'une , Joseph ne marquant point comme elle étoit faite , cela ne nous donne aucune lumière par rapport à celles des Portiques du Temple de Salomon.

On croit , & c'est le sentiment de plusieurs Sçavans , que celui qu'Hérode fit bâtir étoit d'ordre Corinthien ; mais ce n'auroit été tout au plus que dans les colonnes de ses Portiques : car il ne paroît pas par Joseph que cet ordre soit entré dans aucun des ornemens du Temple proprement dit ; encore ne dit-il pas bien précisément que le chapiteau des colonnes de ces Portiques en fussent : elles pouvoient être sculptées comme ceux de l'ordre Corinthien , sans que la sculpture fût la même. *Κατωτέρων αὐλῶν κατὰ τὸν Κορίνθιον τρόπον ἐπισκευασμένων γὰρ αὐτῶν.*

(a) Le P. Calmet , dissertation sur les Temples des anciens , Tom. 5. pag. 616.

(b) Antiquités Juives , livre 15. chap. 125 n. 5.



AVIS. DE L'ÉDITEUR.

LA nouvelle Traduction de l'Historien Joseph dont on vient de lire la Préface, fut annoncée en 1747. par un Prospectus qui mérita l'attention & l'estime des gens de Lettres. MM. les Journalistes des Sçavans & les RR. PP. Auteurs des Mémoires pour servir à l'Histoire des Sciences & beaux Arts (a) lui donnerent des éloges. Un célèbre Académicien le jugea digne de ses observations ; il les fit passer au nouveau Traducteur, qui les reçut avec reconnaissance. Je les ai retrouvées parmi ses papiers. Pour mettre de Public à portée de juger de l'usage qu'il en a fait, j'ai cru devoir les transcrire ici. C'est le moindre hommage que je croie devoir rendre au zèle officieux du Sçavant, qui vouloit bien s'intéresser à la perfection de l'Ouvrage annoncé. Je renvoie sur chacune de ces observations aux endroits auxquels elles ont trait. Excepté ces renvois, les autres notes sont de l'Auteur des Observations.

OBSERVATIONS

Communiquées à l'Auteur de la nouvelle Traduction de l'Historien Joseph sur le Prospectus qu'il en publia en 1747.

I. (b)

SUIVANT l'Auteur du Prospectus, un des endroits de Joseph qui pourroit faire croire davantage qu'effectivement cet Historien ne sçavoit pas l'Hébreu, est celui qui suit : « La septième semaine • étant passée, ou 49 jours après cette fête, nous célébrons la • solennité de la Pentecôte que nous appelons *Asarta*. (c) « Sur cela il entreprend de justifier Joseph, & montre avec beaucoup d'érudition que l'Historien Juif n'a pas voulu dire qu'*Asartha* signifioit la même chose en Hébreu que Πεντηκοστή en Grec ; mais seulement, que les Hébreux désignoient par le nom d'*Asartha* la même fête que les Grecs désignoient par celui de Πεντηκοστή. Je suis assurément bien de son avis : mais si Joseph n'avoit dit autre chose sinon que les Juifs appelloient *Asartha* la

(a) Journal de Trévoux.

(b) V. Antiquités Juives, livre 3. chapitre 10. n. 7. & la Remarque XV. à la

fin de ce livre. Voyez aussi la Préface pag. 7.

(c) L'Orthographe Grecque d'*ασαρτα* semble demander qu'on écrive *Asartha*.

fête de la Pentecôte, je ne vois pas comment on en auroit pu conclure avec quelque apparence de raison ou d'équité qu'il a cru qu'*Asartha* signifioit en Hébreu le 50^e jour, comme le signifie le mot Grec d'où est pris celui de Pentecôte, étant constant & trivial que les noms que différentes langues donnent à une même chose, n'ont souvent pas la même signification intrinsèque & dans leur étymologie. Il me semble donc qu'il est à propos d'observer que ce n'est pas tout-à-fait de la phrase qui est ici citée qu'est né le reproche qui a pu être fait à Joseph, mais des mots qui suivent celui d'*Asartha* dans le texte original de cet Ecrivain. Les voici : *Ομαίβει δὲ τούτῳ πενήκοντον*. Ces mots en effet sont absolument parlant susceptibles de deux interprétations, dont la première est : « Ce nom signifie cinquantième » jour « ; & la seconde : « Ce nom désigne la Pentecôte. » Si on suivoit la première, il est clair qu'il y auroit assez lieu d'en conclure que Joseph ne sçavoit pas bien l'Hébreu, parce que le mot *Asartha* n'a point du tout cette signification ni aucune signification analogue dans cette langue : mais en suivant la seconde qui est certainement la véritable, comme il seroit aisé de le montrer par tout le contexte de la phrase, il n'en est pas moins clair que Joseph ne dit réellement autre chose sinon qu'*Asartha* est le nom Hébreu de la fête que les Grecs ont appelée Pentecôte, sans qu'il suive de là ou que le nom Hébreu & le nom Grec doivent avoir la même étymologie, ou que Joseph a cru qu'ils l'avoient.

Il ne faut point au reste chercher d'autre mot qu'*Asartha* pour le nom que les Juifs donnoient à la Pentecôte ; & la correction qu'on propose, est d'autant moins admissible, qu'elle est plus inutile, & qu'elle substitue à un nom connu un autre qui l'est beaucoup moins, & dont on ne donne aucune preuve précise qu'on se soit jamais servi. *Asartha* est véritablement un nom affecté chez les Juifs à la Pentecôte : à la vérité, il est employé plusieurs fois dans les Livres saints à signifier d'autres fêtes : mais l'usage l'avoit restraint à celle-ci au temps de Joseph, & cet usage a depuis continué. On en peut voir les preuves dans les sçavantes Notes de Bernard (a) sur le passage dont il s'agit.

(a) Edit. d'Haverc, T. I. p. 179.

I I. (a)

„ Joseph, dit l'Auteur du *Prospectus*, ne donne pas le même nom que l'Ecriture aux deux femmes Chananéennes qu'épousa Esau : la mémoire peut lui avoir manqué, ou bien ses copistes avoir mal transcrit leurs noms. « L'auteur du *Prospectus* n'a pas sans doute fait attention que l'Ecriture varie dans les noms qu'elle a donnés à ces femmes ; qu'à la vérité, au chap. 26. de la Genèse, elle les a nommées Judith & Bathsemath, mais qu'au chapitre 36. elles sont appelées comme dans Joseph Ada & Oolibama.

Il ajoute : « Ce n'est pas un simple défaut de mémoire ; c'est une contradiction des plus marquées dans laquelle il tombe en finissant le chap. 18. du 1. livre de ses Antiquités Judaïques. *Esau avoit déjà épousé Bathsemath fille d'Ismaël malgré son pere ; MAIS (b) s'étant apperçu qu'Isaac étoit indisposé contre les Chananéens, & qu'il étoit fâché qu'il y eut pris UN ÉTABLISSEMENT (c), il épousa, pour lui complaire, Bathsemath.* Il est sans doute difficile de comprendre comment Joseph a pu dire qu'Esau épousa Bathsemath malgré son pere, & cependant pour lui complaire ; & il y a certainement en cet endroit quelque faute qui en obscurcit le sens. Voici donc la correction proposée dans le *Prospectus* : *Esau avoit déjà épousé LA FILLE DE HETTEUS malgré son pere..... pour lui complaire, il épousa une FILLE D'ISMAEL nommé Bathsemath.* Qu'il soit permis d'observer d'abord qu'il falloit dire *la fille d'un Hetteen*, & non pas, *la fille de Hetteus*. * Au fond cette correction fait, si l'on peut ainsi parler, violence au texte dans le quel elle change, retranche & ajoute plusieurs mots, sans que la ressemblance des caracteres, la facilité des permutations ou l'autorité d'aucun manuscrit y guident ou y soutiennent la main du Critique : encore a-t-il fallu, pour faire quadrer les endroits corrigés avec tout le contexte du discours, substituer dans le reste du passage un *mais* à un *car*, & un singulier à un pluriel. A cela près la contradiction est levée.

(a) V. la Remarque XV. à la suite du 1. livre des Antiquités Juives.

(b) Il y a dans le Grec *car*, γὰρ.

(c) Le Grec porte au pluriel *des éta-*

blissemens, si pourtant on peut traduire par ce mot celui de γαμοί.

* C'étoit une faute d'impression dans le *Prospectus* ; elle a disparu dans l'Ouvrage.

Il y a une autre manière de restituer le texte de Joseph tout-à-fait simple : elle ne change que deux mots de toute cette phrase, ou plutôt que deux ou trois lettres fort faciles à se confondre dans l'Ecriture, & elle est d'ailleurs appuyée de l'autorité des manuscrits & de celle de l'ancienne version : enfin elle résulte même de la narration. Je rapporterai d'abord tout le passage dans le sens que lui donne cette correction : j'expliquerai ensuite sur quels mots elle tombe, en quoi elle consiste, & sur quoi elle est fondée. L'Historien Juif venoit de dire que Rebecca persuada à son mari de faire épouser à Jacob une fille de Mésopotamie *qui fût de leur famille* : Esaü, ajoute-t-il, venoit aussi d'épouser *Bathsemath fille d'Ismaël qui étoit son oncle ; car Isaac ayant de l'aversion pour les Chananéens & étant fâché des premiers mariages qu'il avoit contractés chez eux, pour faire plaisir à son père, il épousa cette Bathsemath & s'attacha entièrement à elle.* Il est facile de sentir que le sens de cette phrase est clair, net & sans contradiction.

Le changement que je fais dans le texte ne consiste que dans ces mots *qui étoit son oncle*, que je substitue à ceux-ci, *malgré son père*. Ceux-ci sont dans le Grec *τοῦ πατρὸς ἀνδρός*, les premiers feront *τοῦ πατρὸς ὄντος* ; en sorte que la correction ne tombe que sur les deux dernières lettres de *πατρὸς* & les deux premières d'*ἀνδρός* ; ces quatre lettres sont *ος αν* pour lesquelles j'en substitue trois *ων*. Il n'y a personne qui à l'inspection ne s'aperçoive combien cette correction est simple, & combien il a été facile de confondre les lettres dont il s'agit, dans l'Ecriture ou dans la lecture : mais il y a quelque chose de plus, c'est qu'il y a eu des Mss. où on lisoit en effet *πατρὸς*, & où *ἀνδρός* ne se trouvoit pas : ce qui feroit toujours le même sens que s'il y avoit *τοῦ πατρὸς ὄντος*. C'est ce qui résulte de l'ancienne version (a), qui ne traduit pas autrement que s'il y avoit *τοῦ πατρὸς* ; *cum jam Ismaëlis patrum filiam duxisset* : on voit même des vestiges de cette leçon dans les Editions de Bâle & de Genève, où *ἀνδρός* n'est pas non plus, mais seulement *πατρὸς*. Enfin l'observation de la parenté qui pouvoit être entre Esaü & Ismaël dont il épousoit la fille, semble suivre naturellement de ce qu'il venoit de dire que Rebecca persuada à son mari de faire épouser à Jacob une *fille qui fût de leur famille* ; en sorte qu'il semble que tout

(a) Personne n'ignore de quel poids peut être en pareil cas cette version, qu'on

croit avoir été faite au plus tard au commencement du sixième siècle.

concourt à soutenir la manière dont je crois qu'il faut restituer ce passage.

• I I I. (a)

Voici une autre contradiction que le nouveau Traducteur a cru trouver dans Joseph. Dans un passage de Manethon rapporté par l'Historien Juif, on lit qu'Amenophis Roi d'Egypte voulant se sauver en Ethiopie confia son fils Ramefsès alors âgé de 5 ans à un ami. » Joseph, dit le nouveau Traducteur, reprend » ce passage page 466. pour mettre Manethon en opposition avec » Cheremon, & il lui fait dire : *Le jeune Ramefsès fils d'Amenophis combat avec son pere ; PERD LA BATAILLE AVEC LUI & s'enfuit en Ethiopie.* Dans un endroit, Amenophis se retire » sans combattre, & laisse son fils âgé de 5 ans à la garde d'un » ami ; dans l'autre, ce fils combat avec lui, ils perdent tous deux » la bataille & se retirent en Ethiopie. « Telle est la contradiction qui est ici reprochée à Joseph. Je ne rapporte point la correction qu'on propose de faire au texte pour lever cette contradiction ; parce que comme la contradiction n'est que dans l'imagination de l'Ecrivain moderne, je crois qu'il suffira ici d'en montrer le peu de réalité.

On lit dans Joseph un fragment de Manethon, dans lequel celui-ci raconte fort au long l'invasion de l'Egypte par les Pasteurs ; la retraite d'Amenophis en Ethiopie *sans leur faire la guerre ni la moindre résistance*, & la manière dont il confia son fils à un ami : il ajoute qu'au bout de 13 ans *Amenophis revint d'Ethiopie avec une grande armée ET AVEC SON FILS QUI EN COMMANDOIT LUI-MESME UNE AUTRE ; QU'AYANT MARCHÉ ENSEMBLE contre les Pasteurs, ils les défirent* ; les chasserent d'Egypte & les poursuivirent jusqu'aux montagnes de Syrie. Joseph ayant donc rapporté d'abord le passage de l'Historien Egyptien, le discute ensuite dans ses parties, & en réfute *sigillatim* la plupart des circonstances sans s'astreindre à l'ordre des faits & à la suite de la narration qu'il attaque. C'est ainsi qu'à la page 466. comparant quelques faits débités par Manethon avec ceux qu'on trouve dans un autre Ecrivain appelé Cheremon, il en montre la contradiction grossière : observez qu'il ne reprend point les termes

(a) V. la Remarque VIII. à la suite du 1. livre de ce que le Pere Gilllet intitule, *Résutation de ce que les Grecs ont*

dit de l'Antiquité des Juifs, & qui jusqu'à présent a été connu sous le titre de 1. livre contre Apion.

de Manethon, comme le suppose l'Auteur du *Prospectus*. Voici comme il s'exprime : *Il y a plus ; Ramessès fils d'Amenophis , à la vérité jeune encore , a part , suivant Manethon , à la guerre que son pere fait aux Pasteurs , & il est compagnon de son exil & de sa fuite en Ethiopie : suivant Cheremon au contraire , Ramessès naît dans une caverne après la fuite (a) de son pere ; & dans la suite c'est lui seul qui attaque & défait les Juifs & qui les chasse en Syrie : la contradiction que Joseph reproche à ses adversaires est bien manifeste : dans l'un , c'est Amenophis lui-même qui chasse les Pasteurs , & son fils Ramessès est déjà né lors de leur invasion ; dans l'autre , Ramessès n'est pas né lors de leur invasion , & Amenophis est encore caché en Ethiopie lors de leur expulsion. Mais celle que l'on reproche à Joseph est chimérique. Joseph , il est vrai , parle ici d'une guerre que Ramessès & son pere avoient faite ensemble aux Pasteurs , mais c'est de celle qu'ils leur firent en revenant d'Ethiopie. Jamais Amenophis ne leur en fit d'autre , & lors de leur invasion , il se retira sans leur faire la guerre ni la moindre résistance. Le *συγκριστος* qui vient ensuite , ne signifie pas la perte d'une bataille où Ramessès ait été vaincu avec son pere dans cette guerre : mais Joseph plaçant les faits qu'il combat *ordine retrogrado* , remonte de la guerre dont il vient d'être parlé à l'exil & à la retraite d'Amenophis , dont , comme il le dit , son fils partagea le malheur suivant Manethon , étant déjà vivant. Il ne suit pas le fil d'une narration historique , mais il raisonne sur des faits dont l'ordre & la disposition n'importe en rien aux argumens qu'il leur oppose ; & la plus légère attention suffit pour sentir qu'il n'y a pas ici l'ombre même d'une contradiction.*

I V. (b)

Monfieur d'Andilly a trouvé des beautés en grand nombre , soit dans l'ordre que l'Historien Juif donne aux événemens , soit dans les descriptions admirables des provinces , des lacs , des fleuves des fontaines &c. soit dans les harangues où il a surpassé Tacite , soit enfin dans le récit des combats , des tempêtes , des naufrages : l'Auteur du *Prospectus* avoue qu'une

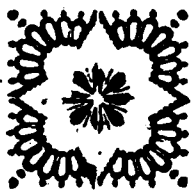
(a) Je lis *ταπεινω*, au lieu de *περύλω*, en cet endroit : l'Auteur du *Prospectus* a mieux aimé changer une phrase entière

dans le fragment de Cheremon.

(b) Voyez la Préface de la nouvelle Traduction, pag. j. & suivantes.

grande partie de ces beautés lui a échappé : s'il accorde que le style de Joseph est pur , s'il lui accorde *de la dignité dans ses sentimens avec de la clarté* , enfin l'art de narrer agréablement , il trouve d'un autre côté ses descriptions obscures , ses phrases embarrassées , ses harangues ennuyeuses par leur longueur & peu convenables aux personnes à qui il les prête. Voilà sans doute deux idées bien différentes du même Ouvrage : malheureusement pour celle que présente l'Auteur du *Prospectus* , le sçavoir reconnu de M. d'Andilly & sa grande réputation , dans les lettres , forment une espèce de préjugé pour le jugement qu'il a porté de Joseph ; & ce préjugé est encore soutenu du suffrage des meilleurs connoisseurs. De ce nombre est celui de Photius : c'est un grand maître , de l'aveu même de l'Auteur du *Prospectus* qui veut s'appuyer de son autorité , mais qui la cite à faux , où il l'a mal entendu. Voici donc comme parle ce grand maître : *Sa didion est pure ; il sçait parfaitement joindre la noblesse du discours (a) avec la netteté & les graces. Il a le ton persuasif & intéressant dans ses harangues , même lorsque l'occasion demande qu'il soutienne des partis opposés. Il est subtil , & fécond dans les preuves qu'il apporte pour chacun , & très-habile à exprimer les mœurs comme à exciter ou à calmer les passions.*

(a) C'est ce que signifie *ἀξιώμα λόγου* , & non pas comme l'a traduit l'Auteur du *Prospectus* , *La dignité des sentimens.*



E L O G E H I S T O R I Q U E

Du R. P. GILLET.

Louis-Joachim Gillet, naquit à Fremorel dans le Diocèse de Saint-Malo le 28. Juillet 1680. Il fit ses premières Etudes à Rennes en Bretagne chez les RR. PP. Jésuites. Immédiatement après sa Rhétorique, il entra chez les Chanoines Réguliers de la Congrégation de France : il en prit l'Habit à Paris, dans le Prieuré de Sainte-Catherine du Val des Ecoliers, & prononça ses vœux solennels entre les mains du R. P. Jean-Baptiste Chaubert pour-lors Abbé de Saint-Geneviève, & Général de cette Congrégation, le 14. Août 1701. Il passa en différentes Maisons les quatre premières années qui suivirent sa Profession. Appelé après ses études de Philosophie pour faire celles de Théologie dans l'Abbaye de Sainte-Geneviève, il s'y distingua, malgré la foiblesse de sa complexion, par des Thèses publiques qu'il soutint avec un applaudissement général. Dès-lors il s'appliquoit à l'étude des langues sçavantes, & ce genre d'Erudition l'avoit fait connoître & considérer de plusieurs Sçavans. Promu à l'Ordre de Prêtrise en 1708. ses Supérieurs l'envoyèrent professer la Philosophie dans l'Abbaye de Notre-Dame de Ham en Picardie, d'où ils le firent revenir à Sainte-Geneviève pour y remplir une place de Bibliothécaire, dont il exerça les fonctions jusqu'en 1717. Ce fut alors qu'il se livra tout entier au genre d'étude pour lequel il s'étoit senti un goût si décidé, qu'il le conserva toute sa vie, & ne put même en être détourné par les soins pénibles d'une Paroisse nombreuse, au régime de laquelle la Providence l'appella. Ce fut le Prieuré-Cure de Mahon dans le Diocèse de Saint-Malo ; il y remplit les fonctions de Pasteur avec beaucoup de distinction pendant environ vingt-trois ans. Estimé de son Evêque, regretté de ses Paroissiens ; mais forcé

par ses infirmités , peut-être ennuyé de la privation où il étoit des secours après lesquels un amateur des Lettres ne cesse de soupirer , il quitta ce Bénéfice , & vint reprendre dans l'Abbaye de Sainte-Geneviève le titre de Bibliothécaire , & ne s'occupa plus que du soin de faire le plus qu'il pourroit de progrès dans l'étude des langues Gréque , Hébraïque , Caldaïque , Syriaque. Des Sçavans distingués lui ont rendu la justice de juger , qu'il étoit parvenu à en connoître toute l'énergie & les délicatesses. Feu^r Monseigneur le Duc d'Orleans , que l'amour de la Religion avoit engagé à faire une étude profonde des Langues Sçavantes , étoit tellement persuadé de la supériorité des lumières du Pere Gillet dans ce genre d'Erudition , qu'il lui faisoit souvent l'honneur de le consulter. Pour ne se pas priver de la satisfaction qu'il avoit à l'entendre résoudre les difficultés qu'il lui proposoit , lorsque les infirmités du sçavant Bibliothécaire ne lui permettoient pas d'aller faire sa cour au Prince , le Prince avoit la bonté de venir lui-même le visiter.

Une longue suite de travaux & de souffrances habituelles conduisirent insensiblement le Pere Gillet à un épuisement total , & à une mort dont toute la vie n'avoit été qu'un pieux desir & une préparation continuelle. Il finit chrétiennement ses jours dans l'Abbaye de Sainte-Geneviève le 28. Août 1753. dans la 74^{me} année de son âge , & la 53^{me} de sa Profession Religieuse. On remarquoit particulièrement en lui un fonds de douceur & de politesse , qu'un tempérament d'ailleurs assez vif n'a jamais paru altérer. Sa vie toujours modeste & son état d'infirmité habituelle avoient mêlé dans son caractère une sorte de timidité & de mélancholie, qui quelquefois rendoient moins sensibles les heureuses qualités de son esprit , & de son cœur. La règle de ses sentimens sur tous les genres de sciences auxquels il s'est appliqué , a toujours été une grande modération. Quoique sa principale occupation ait été l'étude des Langues , il avoit beaucoup d'autres connoissances , sur-tout de celles qui ont plus de rapport à la science Ecclésiastique.

Outre son important Ouvrage sur l'Historien Joseph il a laissé,

1. Un Opuscule sur la nature, le génie & l'excellence de la Langue Hébraïque.

2. Un Traité sur la méthode qu'on doit suivre pour apprendre la Langue Latine.

3. Quelques Commentaires abrégés sur plusieurs livres de l'ancien Testament, & principalement sur les Pseaumes.

4. Des notes sur les Ouvrages de saint Clement d'Alexandrie.

5. Le plus considérable des Manuscrits de ce sçavant Chanoine Régulier est une Critique des Historiens anciens & modernes qui ont écrit sur les premiers temps de la Monarchie Française : il y répand des doutes sur plusieurs événemens rapportés par Gregoire de Tours, Frédegair & quelques autres. Il y remarque leurs fautes de Chronologie & de Topographie, & découvre les méprises des Auteurs modernes qui ont travaillé sur la même matière. Le ton de sa Critique est ordinairement assez décidé, mais sans amertume : on y voit du discernement & de l'érudition. Le style en est négligé, mais il comptoit y revenir après la publication de sa Traduction de Joseph, & mettre cet Ouvrage en état de voir le jour avec quelque succès.





de P. Flauger, fils

Joseph prèdit à Vespasien et à Titus qu'ils seront Empereurs.

Gravé par B. Audran

LA VIE DE JOSEPH ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

L A famille n'est point obscure. Elle descend par une longue suite d'aïeux des premiers Prêtres que nous avons eus. Toutes les Nations n'attachent pas aux mêmes choses l'idée de noblesse & de grande naissance. Tenir au sacerdoce, c'en est chez nous la preuve la plus décidée. Nos familles sacerdotales sont partagées en vingt-quatre classes, & il y a de la différence entr'elles. Celle dont je suis, est la première, & ma famille y est des plus distinguées. J'appartiens du côté de mon aïeule (a) à la royale : car les Asmonéens dont elle descendoit, ont été pendant long-temps Grands-Prêtres & Rois de notre Nation.

Un de mes aïeux qui s'appelloit Simon, & qu'on surnommoit

(a) Voyez à la fin de cette vie la remarque première.

Psellus, étoit contemporain du fils du Grand-Prêtre Simon ; le premier des souverains Pontifes qui se soit appelé Hircan.

Psellus eut neuf enfans : Matias surnommé Ephlaius, qui en fut un, épousa une fille de Jonatas le premier Grand-Prêtre de la famille des Asmonéens, & frere de Simon qui fut aussi revêtu de cette dignité. Il en eut un fils appelé comme lui Matias, surnommé Cirtus, la première année du gouvernement d'Hircan. La neuvième année du règne d'Alexandra, Matias eut un fils nommé Joseph, qui fut pere de Matias second, la dixième du règne d'Archelaus. C'est à ce Matias que je dois la naissance, & je l'ai reçue la première année de l'empire de Caius César (a).

J'ai trois enfans. L'ainé s'appelle Hircan, & il est venu au monde la quatrième année de l'empire de Vespasien : le second, qui s'appelle Juste, est né la septième année ; & le dernier, qui a nom Agrippa, la neuvième. Telle est la suite de mes ancêtres. Je la donne comme je l'ai tirée des archives publiques : ainsi je ne crains point qu'on la conteste.

II. Ce n'étoit point de son illustre naissance seulement, que mon pere tiroit la grande considération où il étoit dans la capitale de notre Nation : l'amour qu'il avoit pour la justice, l'y distinguoit bien davantage. J'ai été élevé avec un frere de pere & de mere, qui portoit le même nom que notre pere. Une heureuse mémoire jointe à une grande facilité de concevoir ce qu'on m'enseignoit, me faisoit faire de grands progrès dans les sciences. Je n'avois que quatorze ans, que tout le monde louoit beaucoup l'ardeur que j'avois pour l'étude. (b) Les Grands-

(a) Caius Caligula fut proclamé Empereur l'an trente-sept de Jesus-Christ, au mois de Mars. Joseph avoit cinquante-six ans la treizième année du règne de Domitien. Cette treizième année commençoit au mois de Septembre quatre-vingt-treize. L'Historien Juif est donc né entre le mois de Mars de l'année trente-sept, & le mois de Septembre de trente-huit. *M. de Tillemont, Ruine des Juifs, note 39.*

(b) Ce n'est point ce que Joseph dit dans les traductions que nous avons de cet auteur. Comme son expression presente naturellement ce sens, je ne m'en écarte que pour lui épargner le reproche

d'un excès de vanité incroyable. Il eût bien compté sur la crédulité de ses lecteurs, s'il se fût flaté qu'ils eussent cru sur sa parole » que les Sacrificateurs & les » Principaux de Jerusalem daignoient bien » lui faire l'honneur de lui demander les » sentimens sur ce qui regardoit l'intelligence de nos Loix. * » C'est beaucoup qu'on veuille bien croire qu'ils l'interrogeoient quelquefois sur différents points de leurs Loix, & qu'ils vouloient bien avoir la complaisance d'entendre ses réponses. On voit par l'Evangile, que c'étoit assez la coutume des Docteurs Juifs d'interroger les enfans dans lesquels

D E J O S E P H .

Prêtres & les Principaux de notre Ville s'assembloient souvent pour m'entendre parler de ce qu'il y a de plus recherché dans nos Loix. Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, je voulus connoître les différentes sectes qui sont parmi nous. Il y en a trois, comme je l'ai dit plusieurs fois; celle des Pharisiens, des Esséniens, & celle des Saducéens. Comme je crus ne pouvoir choisir la meilleure, qu'après les avoir toutes connues, je les étudiai toutes les unes après les autres. Je menai une vie fort dure, & je me donnai beaucoup de peine. Mais voyant que je ne trouvois dans aucune les connoissances que je cherchois, & ayant entendu dire qu'un nommé Banus (a) vivoit retiré dans le désert, que les arbres lui donnoient de quoi s'habiller; que ce que la terre produisoit d'elle-même lui fournissoit sa nourriture, & qu'il se lavoit le jour & la nuit dans de l'eau froide pour se purifier; je voulus l'imiter, & je demurai trois ans auprès de lui. Quand je me fus satisfait dans mes recherches, je retournai à Jerusalem à l'âge de dix-neuf ans (b), & je m'attachai à la secte des Pharisiens, qui a beaucoup de rapport avec celle que les Grecs appellent du Portique.

Joseph examine les trois sectes qui re-
gnoient parmi
les Juifs; s'at-
tache à celle
des Pharisiens,

III. Je fus obligé d'aller à Rome à l'âge de vingt-six ans; & voici quelle fut l'occasion de ce voyage (c). Felix qui étoit

Il va à Rome
à l'âge de
vingt-six ans.

ils remarquoient quelque chose de grand pour l'esprit, & d'écouter leurs réponses.

» Joseph, avoit étudié tous les livres
» Hébreux de la bibliothèque du Temple,
» & il en faisoit leçons aux Grands Pon-
» tifes dès l'âge de quatorze ans. « Dis-
sertation sur Jeroboam Jésoz, *Mem. Aca-*
dem. Belles-Lettres, tom. 4. pag. 347. &
on s'étonnera, qu'on soupçonne les An-
ciens d'avoir quelquefois fait dire aux
Auteurs qu'ils citoient ce qu'ils ne disoient
pas!

(a) Si le Sçavant dont nous avons une dissertation dans le *Mercur* de France, année 1739. pag. 1731, a cru que Joseph disoit que Banus étoit Essénien, c'est un défaut de mémoire. Si c'est par conjecture qu'il le fait de cette secte, la conjecture n'est pas vrai-semblable. Les Esséniens étoient cénobites, & ils avoient d'autre nourriture que ce que la terre produit d'elle-même, puisqu'ils avoient des cuisiniers & des boulangers. D'ail-

leurs succès dans les trois sectes les connoissances qu'il vouloit se procurer, il lui eût été assez inutile de se mettre sous la conduite de Banus, s'il avoit été de celle des Esséniens.

(b) Pour lever une petite difficulté que forme l'expression peu développée de Joseph, je suppose qu'il ne faisoit qu'entrer dans sa seizième année, lorsqu'il voulut connoître les trois sectes qui regnoient dans sa Nation, & qu'il retourna à Jerusalem ayant dix-neuf ans accomplis. Ainsi il passa une partie de sa seizième année à s'instruire des sentimens des Pharisiens, des Esséniens & des Saducéens. N'y trouvant pas ce qu'il cherchoit, il fut sur la fin de cette année trouver Banus, auprès duquel il resta jusqu'à la dix-neuvième année finie. Ce ne fut point sous un nommé Bane qu'il s'occupa à examiner les trois sectes qui parloient alors les Juifs, comme le dit M. de Tillemont, *Ruine des Juifs*, pag. 579.

(c) Voyez la remarque II.

alors intendant de Judée, avoit fait enchaîner pour un sujet assez leger quelques Prêtres, & les avoit envoyés à Rome rendre raison de leur conduite. C'étoient des gens de bien, & avec lesquels j'étois lié d'amitié. Je fouhaitois infiniment procurer leur liberté, d'autant plus que j'avois appris que quoi-qu'ils fussent dans l'adversité, ils n'oublioient pas ce qu'ils devoient à Dieu, & qu'ils ne se nourrissoient que de figues & de noix. Je ne me rendis à Rome qu'après avoir couru de grands dangers. Le vaisseau que je montois, coula à fond dans la mer Adriatique. Après avoir lutté toute la nuit contre les flots, nous apperçumes avec le jour, par un effet de la Providence, un vaisseau de Cirene. Nous le gagnâmes quatre-vingt personnes & moi, de six cents que nous étions dans notre vaisseau, avant qu'il fit naufrage. Nous fûmes reçus dans celui de Cirene, & nous abordâmes à Dicearchée que les Italiens appellent Pouzoles. J'y trouvai Aliture, dont je me fis un ami. Il étoit, quoique Juif, mime (a) de l'Empereur, & ce prince avoit de l'amitié pour lui. Il me donna la connoissance de l'impératrice Poppée, dont je me servis avantageusement pour solliciter par son crédit la liberté de ces Prêtres. Je fus assez heureux pour l'obtenir; & cette princesse m'honora même de quelques présens, lorsque je pris congé d'elle pour retourner en Judée.

IV. J'y trouvai les semences de la guerre qui éclata dans la suite, & tout le monde dans de grandes espérances de secouer le joug des Romains. Je tâchai de modérer l'impétuosité de ceux qui fouhaitoient la guerre, & de leur inspirer d'autres sentimens. Je m'efforçai de leur faire connoître ceux avec qui

(a) Les Anciens donnoient le nom de *Attores*, à une espece de Comédiens, ou, pour parler plus juste, de Farceurs qui représentoient sur le théâtre des actions risibles, en peignant, par exemple, les caractères d'une courtisane, d'un marchand d'esclaves, d'un avaré, d'un yvrogne, d'un filou, d'un charlatan, &c. Leur imitation étoit différente de celle des Pantomimes, en ce que leurs gestes étoient accompagnés d'une véritable déclamation; au lieu que les Pantomimes ne s'expriment qu'en dansant & en gesticulant.

» Les Pantomimes étoient une espece

» de danseurs qui faisoient profession
» d'exprimer par le mouvement de leurs
» pieds, par leurs gestes, leurs attitudes,
» l'air de leur visage, sans prononcer
» une seule parole, & en s'accommodant
» à la cadence de la musique, tout ce que
» les meilleurs Comédiens pouvoient re-
» présenter par le secours de la déclama-
» tion; & c'est de cette représentation
» parfaite & universelle que leur venoit
» le nom de Pantomimes. « *Journal des*
Sçavans, 1716. pag. 85. & 97. Extrait
de l'ouvrage d'Oct. Ferrarius de *Panto-*
mimis & Mimis. 8°. Wolfenbutel, 1714.
Voyez l'ouvrage de M. Calliachi Can-
dros. 4°. Padouë, 1714.

D E J O S E P H.

Ils alloient entrer en guerre; je leur représentai que c'étoient les Romains, qu'ils étoient plus aguerris qu'eux, & que la fortune les favorisoit dans toutes leurs entreprises; qu'ils devoient prendre garde d'attirer par leur imprudence les derniers malheurs sur eux, sur leurs familles & sur toute la Nation. Je tâchois ainsi de les détourner d'une guerre que je prévoyois ne pouvoir nous être que funeste, mais inutilement : l'avis des personnes emportées prévalut.

V. Comme je continuois à leur faire ces remontrances, je craignis qu'on ne me soupçonnât d'intelligence avec les Romains, & que je ne courusse danger de perdre la vie, si ceux qui vouloient la guerre se faisoient de moi. Ils occupoient déjà la forteresse Antonia; je fus donc obligé de me retirer dans les sacrés Portiques (a); mais après que Manahem & les principaux brigands eurent été tués, j'en sortis & je m'attachai aux Prêtres du premier ordre & aux plus considérables des Pharisiens. Nous étions dans de grandes craintes, voyant que le peuple avoit pris les armes, & nous ne savions quel parti prendre. Nous ne pouvions inspirer des sentimens de modération aux séditieux; & la grandeur du danger où nous étions exposés, nous obligeoit de feindre que nous pensions comme eux. Nous leur conseillâmes cependant de ne point attaquer les Romains, & de leur permettre de se retirer, dans l'espérance que Gessius (b) viendrait avec de grandes forces, & qu'il appaiseroit la sédition.

VI. Il vint en effet, & donna bataille aux Juifs; mais il la perdit, & cet échec fut la source de tous nos malheurs. Car il haussa le courage de ceux qui vouloient la guerre; & cet avantage qu'ils avoient remporté sur les Romains, leur persuada qu'ils en remporteroient toujours de semblables. Un autre événement qui arriva alors, fut pour eux une nouvelle raison qui les déterminait encore davantage à faire la guerre. Les habitans des villes de Syrie voisines de la Judée se saisirent des Juifs qui y demeuroient, & les égorgerent avec leurs femmes & leurs enfans sans aucune raison. Car ils ne pensoient nullement à se révolter contre les Romains; ils ne haïssoient point les habitans de ces villes, & ne leur vouloient aucun mal. Ceux de Scitopolis les traitèrent avec la dernière cruauté. Car ils forcerent ceux qui demeuroient dans leur ville de prendre les

Les Juifs défont Cestius Gallus.

Les villes voisines de la Judée massacrèrent les Juifs qui y demeuroient.

(a) Voyez remarque III.

(b) Voyez remarque IV.

armes contre d'autres Juifs qui venoient les attaquer, & de se joindre à eux pour faire à leurs freres ce que nos Loix nous défendent; & sans reconnoissance de l'attachement qu'ils leur avoient marqué, & du secours qu'ils leur avoient donné, ils les massacrerent tous après qu'ils eurent défait leurs ennemis, & le nombre de ceux qu'ils massacrerent se montoit à plusieurs milliers. Mais j'ai raconté avec exactitude tous ces tristes événemens dans l'histoire de la guerre que nous avons eue avec les Romains; & si j'en touche ici quelque chose, c'est pour faire voir que notre Nation n'avoit pas dessein de se révolter, mais qu'elle y a été forcée.

Joseph est
fait Gouver-
neur de la Ga-
lilée.

VII. Après la défaite de Cestius, comme les principaux de Jerusalem voyoient que les séditieux & les bandits s'étoient fournis d'armes, dans la crainte que s'ils demeuroient désarmés, ils ne fussent à la discrétion de leurs ennemis; apprenant d'ailleurs que toute la Galilée ne s'étoit pas encore soulevée contre les Romains, & qu'une partie demeuroit en paix, ils m'y envoyèrent avec deux personnes de bien & de probité, Joazar & Judas. Le motif étoit d'engager les séditieux à mettre les armes bas, & de leur remontrer qu'il convenoit que ce fussent les chefs de la Nation qui les eussent en garde; qu'on avoit réglé d'en avoir à tout événement; mais cependant de demeurer en repos, jusqu'à ce qu'on vît ce que feroient les Romains.

VIII. Après avoir reçu ces ordres je me rendis en Galilée. J'y trouvai ceux de Séphoris dans un grand danger. Les autres Galiléens avoient résolu de les détruire, parce qu'ils étoient fidèles aux Romains, & qu'ils avoient fait assurer Cestius Gallus gouverneur de Syrie de leur attachement. (a) Je dissipai leur crainte, en persuadant aux autres Galiléens de ne rien entreprendre contre eux, & je leur permis d'envoyer, lorsqu'ils le voudroient, vers ceux des leurs que Cestius avoit en ôtage à Dore, qui est une ville de Phénicie. Je trouvai que les habitants de Tibériade avoient pris les armes pour les raisons que je vais rapporter.

Tibériade
partagée de
sentimens.

IX. Tibériade étoit divisée en trois factions. La première étoit des gens de condition, & Julius Capellus étoit à la tête. Son sentiment & celui de ceux qui s'étoient attachés à lui, d'Hérode fils de Miarus, d'Hérode fils de Gamalus, de Compfus fils de Compfus, étoit de demeurer fidèles aux Romains,

(a) Liv. 2. Guer. Juifs, chap. 20. n° 6.

& de conserver au Roi la foi qu'ils lui avoient promise. Comme Crispus frere de Compfus, qui avoit été gouverneur auparavant sous le grand Agrippa, demouroit sur ses terres par-delà le Jourdain, *il n'avoit aucune part dans cette faction.*

Pistus ne goûtoit pas ce sentiment; & Juste son fils, qui étoit naturellement remuant, l'en détournoit. Le peuple qui composoit la seconde faction, vouloit la guerre. Juste fils de Pistus, qui étoit chef de la troisième faction, feignoit de ne se point décider pour ce parti; mais il ne cherchoit dans la vérité qu'à brouiller, dans le dessein de se rendre puissant dans une révolution. S'étant présenté à l'assemblée du peuple, il lui fit ce discours: » Hérode le Tétrarque, en fondant Tibériade, » l'a établie capitale de la Galilée, & lui a soumis Séphoris. » Elle n'a point perdu cette supériorité sous le grand Agrippa, » & elle l'a conservée jusqu'au temps que Felix étoit intendant » de Judée, (a) mais elle en a été dépouillée depuis que Néron » nous a donnés au jeune Agrippa. Car comme Séphoris conti- » nuoit alors d'obéir aux Romains, elle est devenue la métro- » pole, & on nous a ôté le Siège Royal & les Archives. « Après que Juste eut beaucoup invectivé contre le Roi Agrippa pour porter le peuple à la révolte, il ajouta: » que les circon- » stances étoient favorables pour recourir aux armes; qu'il » falloit faire alliance avec les Galiléens; que comme ils haïs- » soient les habitans de Séphoris, parce qu'ils demouroient soumis » aux Romains, ils se mettroient volontiers à leur tête avec de » bonnes troupes pour aller les en punir. « Juste avoit le talent de sçavoir gagner la multitude, & de l'emporter par une espee de charme sur ceux qui n'entroient pas dans son sentiment, quoique leur avis fût le meilleur. Comme il n'ignoroit pas les sciences que cultivent les Grecs, il eut la hardiesse d'écrire l'histoire de ces événemens, s'imaginant qu'il étoufferoit la vérité par son éloquence. Je ferai voir dans la suite le dérangement de sa conduite, & comme il fut avec son frere une des causes de la ruine de notre Nation. Lorsqu'il eut persuadé une partie des habitans de Tibériade, forcé l'autre de prendre les armes, il alla à leur tête brûler les villages de ceux de Gadare & d'Ippos, qui sont entre Tibériade & Scitopolis (b).

Discours de
Juste.

Caractere de
Juste de Ti-
bériade.

(a) *Guerre Juifs*, liv. 2. chap. 13.
n° 2. *Antiq. Juiv.* liv. 20. chap. 8. n° 4.

(b) Sur la situation & l'étymologie

de Scitopolis, voyez Reland. *Palæst.*
illust. tom. 2. pag. 992. note margin.
Antiq. Juiv. liv. 5. n° 22.

X. Les choses étoient en cet état à Tibériade : je vais faire connoître celui où elles étoient à Giscala. Jan fils de Lévi, voyant que quelques habitans de cette ville fondoient de grandes espérances sur la révolte contre les Romains, tâcha de les retenir (a) & de les porter à demeurer dans l'obéissance, mais inutilement, quoiqu'il s'y employât avec zèle. Car ceux de Gadare, de Gabare, de Sogane & de Tyr (b) leverent des troupes, marcherent contre Giscala, la prirent & la rasèrent. Jan qui en fut outré, arma de son côté; & ayant donné bataille aux peuples dont je viens de parler, *il les battit*, releva Giscala, l'entoura de murs, & la rendit plus considérable qu'elle n'étoit auparavant.

Histoire de
Philippe un des
premiers offi-
ciers du roi
Agrippa.

XI. Gamala perséveroit dans l'obéissance des Romains. Philippe (c) fils de Jachim s'étoit sauvé du Palais où il étoit assiégé dans Jerusalem; mais en évitant ce danger, il pensa être tué par Manahem & par la troupe de bandits dont il se faisoit suivre : & il ne dut son salut qu'à quelques Juifs Babylo- niens ses parens qui étoient alors à Jerusalem. Il demeura quatre jours caché; mais s'étant mis des cheveux postiches pour n'être point reconnu, il s'enfuit le cinquième. Aussi-tôt qu'il se fut rendu dans une de ses terres qui étoit proche de la forteresse de Gamala, il envoya ordre à quelques-uns de ses sujets de le venir trouver. Mais tandis qu'il étoit occupé de ce dessein, (d)

(a) Comment Jan qui enleva le grain que l'Empereur avoit dans la province, pouvoit-il tâcher de retenir les habitans de Giscala dans l'obéissance qu'ils lui devoient ? Comment exhorte-t'il ici ses concitoyens à demeurer fidèles aux Romains, lui qui les exhorte à la révolte dans l'histoire de la guerre des Juifs ? *
» Quelques mouvemens qu'il se donnât,
» il ne put réussir. Car les Nations voisi-
» nes, ceux de Gadare, de Gabare & de
» Sogane, & les Tyriens leverent des
» troupes & tombèrent sur Giscala, &c. «
Ce fut l'irruption de ces peuples qui empêcha Jan de réussir. La particule γάρ, car, le fait entendre, & quel trait peut avoir cette irruption au dessein qu'il avoit de maintenir sa patrie en paix.

(b) Les Tyriens de Césaire. C'étoit une ville entre les Etats de Tyr & la

Galilée. *Guer. Juifs*, liv. 2. chap. 18. n. 1. *Antiq. Juiv.* liv. 13. chap. 5. n. 6.

(c) Philippe étoit petit-fils de Zamaris Juif de religion, mais né ou domicilié en Babylonie. Il étoit venu avec ses parens & cinq cents archers à cheval pour s'établir à Antioche, & Saturninus gouverneur de Syrie lui avoit donné une terre pour cela. Mais Hérode l'ayant appris, lui fit offrir un établissement dans la Batanée. Zamaris l'accepta, & c'est de lui, de ses parens & des Cavaliers qu'il avoit amenés avec lui qu'étoient descendus ces Juifs Babylo niens dont Joseph parle ici & en quelques autres endroits. *Antiq. Juiv.* liv. 17. chap. 1. n. 1.

(d) Il manque ici quelque chose. Après avoir dit : » Philippe envoie ordre à quel-
» ques-uns de ses sujets de le venir trou-

la Providence l'en empêcha pour son bien. Car la fièvre l'ayant pris, il ne put faire autre chose que d'écrire à Agrippa & à Bérénice, & de donner sa lettre à un de ses affranchis pour la porter à Varus. Le Roi & la Reine l'avoient fait Régent de leurs Etats, tandis qu'ils alloient à Bérith au devant de Cestius. Varus reçut ces lettres, mais elles lui firent beaucoup de peine. Car en lui apprenant que Philippe s'étoit sauvé, il crut qu'elles lui annonçoient qu'on le regarderoit comme une personne inutile, lorsque Philippe seroit auprès du Roi. Il fit paroître devant le peuple celui qui lui avoit apporté ces lettres, & il l'accusa de les avoir faites, & de blesser la vérité en assurant que Philippe faisoit la guerre à Jerusalem contre les Romains. (a)

Philippe voyant que son affranchi ne revenoit point, & n'en pouvant pénétrer la cause, en envoya un autre avec de nouvelles lettres, après lui avoir ordonné de revenir l'informer de ce qui étoit arrivé à celui qu'il avoit envoyé, & de ce qui l'avoit retenu. Varus forma encore contre celui-ci une fausse accusation, & il le fit mourir. Les Syriens de Césarée lui donnoient de grandes espérances : ils l'assuroient que les Romains feroient mourir Agrippa à cause de la révolte des Juifs, & que comme il étoit de Sang Royal, ils lui donneroient ses Etats. Il descendoit en effet de Soëme qui avoit été Tétrarque dans le mont Liban. Ce discours flatoit agréablement la vanité de Varus. Ce fut ce qui lui fit retenir les lettres de Philippe, & mettre tout en œuvre pour empêcher que le Roi n'en eût connoissance, & fermer toutes les avenues par lesquelles il eût pû en être informé. Pour obliger & s'attacher les Syriens qui demeuroient à Césarée, il fit mourir plusieurs Juifs, & il résolut avec les Trachonites de la Batanée de prendre les armes, & de courir sur ceux qu'on appelloit Babyloniens (b), & qui demeuroient à Ecbatane. Il fit appeler douze des Juifs de Césarée dont il étoit plus sûr, & leur ordonna d'aller à Ecbatane dire à leurs freres qui y demeuroient, qu'on avoit rapporté à Varus qu'ils étoient prêts de se révolter contre le Roi ; qu'il ne le croyoit

» ver, mais roulant cela dans son esprit, la Providence l'arrêta pour son bien, » ne point marquer ce qu'il vouloit dans son esprit, ç'auroit été plutôt estropier le fait & en faire une énigme que le raconter. Comme je ne crois pas qu'on puisse remplacer cette lacune

d'une manière qui satisfasse, tandis que nous n'aurons point de manuscrits plus complets que ceux que nous avons, je me borne à remarquer qu'il y en a une ici.

— (a) Voyez remarque V.

— (b) Voyez remarque VI.

» pas ; que cependant il les avoit envoyés leur ordonner de
 » mettre les armes bas , que ce seroit la preuve qu'il avoit rai-
 » son de ne le pas croire , & qu'ils lui députassent soixante-dix
 » des principaux d'entr'eux pour se justifier de ce dont on les
 » accusoit.

Varus fait
 égorger 70 des
 principaux Juifs
 Babyloniens.

Ces députés s'étant rendus à Ecbatane , ils y trouverent ceux de leur Nation , qui ne pensoient à rien moins qu'à se révolter ; & sur la proposition que leur firent ceux qu'envoyoit Varus , ils y consentirent facilement , ne prévoyant pas ce qui leur en arriveroit. Aussi-tôt qu'ils furent proche de Césarée , Varus prit avec lui les troupes du Roi , fut à leur rencontre & les fit tuer avec les douze personnes qu'il leur avoit envoyées. Il marcha ensuite contre Ecbatane ; mais un de ces Babyloniens qui avoit trouvé le moyen de se sauver , avoit appris à ses concitoyens ce qui étoit arrivé à ses collègues. Tout le monde , hommes , femmes & enfans prit alors les armes , & se retira dans la forteresse de Gamala , laissant dans leurs villages tous leurs biens & une considérable quantité de bétail. Philippe ayant appris cette cruauté , se rendit à Gamala , où tout le monde le conjura de prendre les armes & de les mener contre Varus & les Syriens de Césarée , qui faisoient courir le bruit que le Roi étoit mort. Mais Philippe s'appliqua à retenir leur emportement : il les fit ressouvenir des bienfaits qu'ils avoient reçus d'Agrippa ; il leur représenta quelle étoit la puissance des Romains ; de quelle importance il leur étoit de ne point entrer en guerre avec eux , & il fut assez heureux pour les persuader. Le Roi ayant appris que Varus avoit résolu de faire égorger dans un jour tous les Juifs de Césarée , hommes , femmes & enfans , dont le nombre étoit très-grand , il manda à Æquiculus Modius de se rendre auprès de lui ; & Modius s'y étant rendu , il l'envoya à Césarée succéder à Varus , comme nous le rapportons ailleurs (a). Philippe retint Gamala dans le devoir , & le pays des environs dans l'obéissance des Romains.

XII. Lorsque je fus arrivé en Galilée , & que je me fus mis au fait de l'état des affaires , j'écrivis au Senat de Jerusalem

(a) On ne trouve rien de ce que Joseph dit ici dans son histoire de la guerre des Juifs , & à cet égard la remarque II. de M. Spanheim est exacte. Mais elle suppose que cet auteur y ren-

voie , & elle ne l'est pas en cela. Il renvoie au n°. 36. de cette vie , & il y parle en effet de ce dont il s'agit ici. C'est un défaut de mémoire dans ce Savant.

pour sçavoir ce que je devois faire. Il me répondit que je demeurasse dans mon gouvernement; que je retinsse mes collègues s'ils y consentoient, & que je prisse soin de cette province. Comme mes collègues avoient fait de grandes sommes des dîmes qui leur étoient dues en qualité de Prêtres, ils souhaitoient s'en retourner: mais je leur fis tant d'instances de rester jusqu'à ce que nous eussions donné quelque ordre aux affaires, qu'ils me l'accorderent. Nous partîmes de Séphoris pour nous rendre à une bourgade qu'on appelle Betmaïs, & qui est à quatre stades de Tibériade. J'envoyai inviter le Conseil de cette ville & les Principaux de me venir trouver, & Juste y vint avec eux. Je leur dis que le Senat de Jerusalem m'avoit député avec mes collègues pour les engager à détruire (a) le Palais qu'Hérode le Tétrarque avoit fait bâtir, & dans lequel il avoit fait mettre des représentations d'animaux; ce que nos loix défendent de faire. Je les priai que cela se fit au plutôt.

Capellus & les principaux de Tibériade refuserent pendant quelque temps de le permettre; mais nous les en pressâmes tant, qu'ils l'accorderent enfin. Jesus fils de Sapphia, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit fait chef des bateliers & de la populace, soutenu des Galiléens, mit le feu à ce Palais. Les plat-fonds de quelques-unes de ses pièces qu'il voyoit dorés, lui faisoient espérer d'y trouver de grandes richesses. Ainsi il fut pillé, & on y fit plusieurs choses contre notre sentiment. Après que nous eûmes conféré avec Capellus & les Principaux de Tibériade, nous quittâmes Betmaïs pour nous rendre dans la Galilée supérieure. Cependant la faction de Jesus égorgea tous les Grecs de Tibériade, qui avoient été ses ennemis avant la guerre.

Jesus fils de Sapphia met le feu au palais d'Hérode.

XIII. J'en fus très-fâché lorsque je l'appris. Je revins à Tibériade, prendre soin des meubles du Roi qu'on put retirer des mains de ceux qui les avoient enlevés. Il y avoit des lampes de cuivre de Corinthe, des tables magnifiques & une grande quantité d'argent non monnoyé. Je conservai avec soin tout ce que je pus recouvrer, & je le remis à dix des Principaux de la ville & à Capellus, avec ordre de ne le donner qu'à moi. J'allai ensuite avec mes collègues à Giscala. Je voulois tâcher de pénétrer les sentimens de Jan. Je ne fus pas long-temps sans m'appercevoir qu'il songeoit à brouiller, & qu'il vouloit

Jan de Giscala commence à brouiller.

(a) Voyez remarque VII.

se procurer du commandement : car il me pria de lui donner commission de faire enlever les grains que l'Empereur avoit dans la province. Le prétexte étoit de faire travailler aux murs de sa patrie (a). Comme je pressentis son dessein & que je vis ce qu'il en vouloit faire, je la lui refusai. Je voulois les conserver pour les Romains, ou pour moi-même. Car le Senat de Jerusalem m'avoit chargé de toutes les affaires de la Galilée. Quand Jan vit qu'il ne pouvoit rien obtenir de moi, il s'adressa à mes collègues. Avec des vuës assez bornées, ils étoient très-disposés à recevoir des présens. Il leur en fit, & il les engagea à ordonner que tout le grain qui étoit en dépôt dans la province lui fût livré. Deux l'emportent sur un, ainsi je n'eus d'autre parti à prendre que celui de ne rien dire.

Jan usa d'un autre artifice. Il remontra que les Juifs de Césarée de Philippes (b) auxquels l'Officier du Roi qui y commandoit avoit interdit le commerce avec ceux de la Palestine, l'avoient envoyé prier, que n'ayant point d'huile pure dont ils pussent se servir, il voulût bien leur en procurer, afin qu'ils ne fussent pas contraints de se servir de celle des Grecs contre la défense de la Loi. La piété n'étoit pas le motif qui faisoit agir Jan, mais son avarice crasse & honteuse. Il sçavoit que deux setiers d'huile (c) se vendoient une dragme à Césarée, &

(a) Les habitans de Gadare, de Gabare & de Sogane les avoient détruits, n. 10.

(b) Cette ville s'appelloit auparavant Paneas; mais Philippe le Tétrarque l'ayant fait rebâtir, l'appella Césarée en l'honneur d'Auguste : & pour la distinguer de celle de Césarée sur mer, on ajouta à son premier nom celui de Philippes.

Ce que Joseph raconte ici du second tour de souplesse que fit Jan de Giscala, n'est pas entièrement conforme à ce qu'il en dit dans l'histoire de la guerre des Juifs, * & il a besoin de quelque éclaircissement. Les Juifs de Césarée de Philippes étoient, selon lui, enfermés dans cette ville par l'ordre de l'Empereur des états du Roi. M. Havercamp a traduit ce mot qui fait la difficulté, par *vicary*. Cela fait un bon sens, mais je ne l'en crois pas susceptible. Ce sçavant n'en cite point d'exemples, & il signifie dans tous ceux dont je puis me souvenir, *débiteur*

en conséquence d'un jugement, ou prévenu d'un crime : deux états si opposés, qu'on ne peut, sans des autorités bien expresses, penser qu'un même mot puisse signifier vice-régent des états d'un Roi & débiteur en conséquence d'un jugement, ou prévenu d'un crime. *Aquidius Modius* avoit succédé à l'administration des états d'Agrippa pendant son absence. On voit par la note S. qui est au bas de la page six, que les manuscrits varient extrêmement sur le nom de cet officier, & qu'il y paroît sous cinq ou six formes différentes. Il pourroit bien encore paroître ici sous une autre, ou les copistes avoir transcrit *modius* pour *modus*. Ce mot mal figuré ou à moitié effacé a pu aisément les faire donner dans cette méprise.

(c) Joseph ne se soûtient pas dans les proportions qu'il donne aux différentes monnoies & mesures dont il parle. C'est

qu'on en avoit quatre-vingt à Giscala pour quatre dragmes. Il fit donc enlever toute l'huile qui y étoit, sur la permission que, contre mon sentiment, il en avoit obtenue de mes collègues. C'étoit malgré moi que je le souffrois; mais le peuple m'eût mis en pièces, si j'eusse voulu l'empêcher.

XIV. Mes collègues m'ayant quitté à Giscala pour s'en retourner à Jerusalem, je travaillai à me pourvoir d'armes & à mettre les villes en état de défense. Je mandai les plus fameux bandits; & comme je n'étois pas en état de leur faire quitter les armes de force, je persuadai au peuple de les prendre à sa solde, en lui remontrant qu'il lui étoit plus avantageux de leur payer quelque petite contribution, que de voir tous leurs biens pillés & enlevés. Je renvoyai ces bandits après leur avoir fait prêter serment qu'ils ne rentreroient point dans le pays sans y être appelés, & qu'ils ne feroient point la guerre aux peuples voisins ni aux Romains, à moins qu'on ne manquât à leur payer ce qu'on leur promettoit: car je donnois toute mon attention à maintenir la paix dans la Galilée. Je pris soixante-dix des plus considérables de cette province pour mes conseillers & mes assesseurs. Je leur fis entendre que c'étoit par amitié & par considération que j'en agissois ainsi; mais dans la vérité, j'étois bien-aise de les avoir auprès de moi comme otages de leur fidélité. Je les appellois quand j'avois quelque cause à juger, & je ne rendois aucun jugement que de leur avis. Par cette conduite j'évitois la précipitation qui auroit pu me faire méconnoître la justice, & je fermois la porte à la tentation d'accepter des présens, & aux soupçons qu'on auroit pu concevoir que j'en recevois.

XV. J'avois alors environ trente ans. C'est un âge dans lequel, quoiqu'on ne donne rien aux passions que la Loi défend, l'envie à laquelle on est exposé lorsqu'on est revêtu d'une grande autorité, ne donne que trop de lieu à la calomnie. J'eus toujours un grand soin de mettre l'honneur du sexe à couvert, & je refusois constamment les présens qu'on m'offroit, comme si je n'eusse manqué de rien. Je ne recevois pas même les dîmes qui m'étoient dues comme Prêtre, de ceux qui me les présentoient. J'eus à la vérité ma part du butin qu'on fit sur les Syriens que j'avois vaincus, mais je l'envoyai à mes

Arrangemens
que Joseph
prend pour
maintenir l'ordre dans son
gouvernement.

le sentiment du cardinal Noris, & on peut voir les preuves qu'il en donne | dans la quatrième dissertation des *Epoques Siro-Macédoniennes*, pag. 328.

parens à Jerusalem. Je me suis rendu maître deux fois de Séphoris, j'ai battu quatre fois ceux de Tibériade, & une fois ceux de Gadare. J'ai eu plusieurs fois en ma puissance Jan qui me dressoit des embûches; mais je ne me suis jamais vengé de ceux que je viens de nommer, comme la suite de ces Memoires le prouvera. C'est à cela que j'attribue la bonté que Dieu, qui n'oublie jamais ceux qui font leur devoir, a eue de me faire éviter leurs embûches, & de me préserver d'une infinité de dangers auxquels je me suis trouvé exposé dans la suite.

Jan feint d'avoir besoin de prendre les eaux de Tibériade, pour y soulever le peuple contre Joseph.

XVI. Les peuples de ma province avoient tant d'amitié & d'attachement pour moi, que lorsque leurs Villes étoient prises, & que leurs femmes & leurs enfans étoient réduits à l'esclavage; ils étoient plus inquiets de ma conservation qu'ils n'étoient affligés de leurs propres malheurs. Jan qui en étoit extrêmement jaloux, m'écrivit pour me demander permission d'aller prendre les eaux à Tibériade. Comme je ne soupçonnai aucun mauvais dessein dans cette demande, je ne l'en empêchai pas. J'écrivis même à ceux que j'y avois chargés des affaires publiques, de lui préparer un logement & à ceux qu'il meneroit avec lui, & de leur fournir toutes les choses nécessaires. J'étois alors dans une bourgade de Galilée, qui s'appelle Cana.

XVII. Jan ne fut pas plutôt à Tibériade, qu'il en sollicita les habitans de manquer à la fidélité qu'ils me devoient, & de s'attacher à lui. Ceux qui aimoient la nouveauté, qui étoient comme nés pour les révolutions, & qui se faisoient un plaisir des mouvemens séditieux, se prêtoient volontiers aux sollicitations de Jan. Juste sur-tout & Pistus son pere furent ceux qui se preferent davantage de quitter mon parti pour se lier avec lui; mais je prévins leur entreprise. Car Silas que j'avois laissé à Tibériade pour commander, m'envoya avertir des dispositions des habitans & me pressa de m'y rendre; assurant que si je tardois à le faire, la ville alloit passer sous un autre commandement que le mien. Sur cet avis, je pris avec moi deux cents hommes, je marchai toute la nuit, & j'envoyai un de mes gens dire à ceux de Tibériade que j'allois chez eux. Lorsque je fus le matin proche de la ville, tout le peuple vint au devant de moi; & Jan, qui y étoit venu aussi, me salua, mais d'une manière assez embarrassée (a). Dans la crainte que, ses intrigues étant

(a) Guer. Juifs, liv. 2. chap. 21. 6.

découvertes, il ne courût risque de perdre la vie, il se retira promptement chez lui. Quand je fus arrivé au lieu des exercices, je renvoyai tous mes gardes n'en retenant qu'un avec dix soldats. Ayant remarqué une petite élévation, j'y montai pour haranguer le peuple. Je l'exhortois à ne pas changer si brusquement de résolution, & lui représentois que ce changement seroit désapprouvé de tout le monde, & que ceux qui lui commanderoient dans la suite, auroient juste sujet de le soupçonner de ne leur être pas plus fidèle.

XVIII. A peine avois-je dit ce peu de mots, que j'entendis un de mes gens qui me crioit » de descendre; qu'il n'étoit pas » temps de songer à gagner l'affection du peuple; que je devois » songer à ma conservation; que Jan ayant appris que je n'avois » que ma maison avec moi, avoit choisi entre mille soldats » qu'il commandoit ceux en qui il avoit le plus de confiance, » & qu'il les envoyoit pour me tuer. « Ils arriverent en effet, & ils eussent exécuté les ordres qu'ils avoient, si je n'eusse sauté promptement avec mon Garde nommé Jacob de dessus la petite élévation où je m'étois placé. Un habitant qui s'appelloit Hérode, m'aida à me dégager, me conduisit au Port, où je trouvai une barque dans laquelle je me jettai, & je me rendis à Tarichée, après avoir échapé contre toute apparence à la fureur de mes ennemis.

Joseph court
risque de per-
dre le vie à Ti-
bériade.

XIX. Lorsque les habitans de Tarichée eurent appris la trahison de ceux de Tibériade, ils en furent si indignés qu'ils prirent les armes & me prièrent de les mener contre eux; ils vouloient venger l'attentat commis contre leur Gouverneur, & publioient de tous côtés ce qu'avoient fait ceux de Tibériade; ils travailloient à soulever contre eux les Galiléens, & les invitoient à se rendre à Tarichée afin de faire par l'avis de leur Gouverneur ce qu'ils jugeroient convenir. Il en vint un grand nombre de tous côtés me trouver en armes, & ils me pressoient de marcher contre Tibériade pour m'en rendre maître, la détruire de fond en comble, & en réduire hommes, femmes & enfans à l'esclavage. Quelques-uns de mes amis qui s'étoient sauvés de Tibériade, me faisoient les mêmes instances; mais je ne pouvois me rendre à leur sentiment, persuadé qu'il est très-dangereux de donner naissance à une guerre civile. Je leur remontois qu'il n'étoit pas à propos de faire ce qu'ils me conseilloyent, & que c'étoit ce que les Romains souhaitoient, que nous hâlassions notre ruine

par nos propres divisions. Je calmai par ces remontrances l'indignation des Galiléens contre les habitans de Tibériade.

XX. Jan voyant que sa trahison avoit échoué, commença à craindre pour lui-même. Il se fit accompagner de soldats, & il quitta Tibériade pour se rendre à Giscala. Il m'écrivit pour se justifier de ce qui s'étoit passé, protestant qu'il n'y avoit eu aucune part & que ce n'étoit point à sa sollicitation. Il me prioit de ne concevoir aucun mauvais soupçon de sa conduite; & il finissoit par des imprécations, s'imaginant qu'elles me persuaderoient de ce qu'il m'écrivait.

XXI. Plusieurs autres Galiléens me vinrent trouver en armes; & comme ils connoissoient parfaitement toute la méchanceté de Jan & le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur ses sermens, ils me pressoient de les mener contre lui, me protestant qu'ils détruiroient Giscala, & qu'ils l'enfouliroient sous ses ruines. Je leur témoignai que j'étois extrêmement sensible à leur affection, & que je leur donnois des marques d'une reconnoissance qui ne lui seroit pas inférieure; mais que je les priois de modérer leur ardeur, & de permettre que je tâchasse d'étouffer les séditions sans qu'il en coûtât la vie à personne. Après les avoir fait entrer dans mes sentimens, je me disposai à partir pour Séphoris. (a)

Jésus chef de
bandits tâche
de surprendre
Joseph, mais
il est décou-
vert.

XXII. Mais les habitans de cette ville qui avoient résolu de demeurer attachés aux Romains, dans la crainte que je n'y allasse (b), songèrent à me donner des affaires ailleurs, & à se conserver en paix par cette diversion. Ils députèrent à Jésus qui étoit un chef des bandits sur les confins de Ptolémaïde, pour l'engager à me faire la guerre avec les huit cents hommes qu'il avoit à ses ordres; & pour l'y déterminer, ils promirent de lui donner de grosses sommes d'argent. Jésus accepta ces offres, & résolut de tomber sur moi lorsque j'y penserois le moins. Dans cette vue il m'envoya demander la permission de me venir saluer: comme je n'avois pas connoissance de sa trahison, je le lui permis. Jésus ramassa promptement sa troupe pour me surprendre, mais il ne put exécuter ses mauvais desseins. Car lorsqu'il étoit prêt d'arri-

(a) Ceux de Séphoris n'avoient point fait difficulté de recevoir Joseph dans leur ville lorsqu'il y étoit allé avec ses collègues, & ils prennent ici des mesures pour l'empêcher d'y entrer. Joseph auroit dû dire ce qui les porta à un changement de conduite si précipité; mais ce

n'est pas le seul endroit de ses mémoires où il ne satisfait pas ses lecteurs, où il s'explique de manière qu'il n'est pas facile de pénétrer sa pensée, & où il ne se concilie pas toujours avec lui-même.

(b) Voyez remarque VIII.

ver, un de ses gens se détacha pour me venir avertir de son entreprise. J'allai sur cet avis dans la place publique, mais sans faire semblant que j'eusse connoissance de la trahison *qu'on me vouloit faire*. J'appellai auprès de moi plusieurs Galiléens armés, & quelques habitans de Tibériade; & je leur ordonnai de faire exactement la garde dans tous les endroits par où on pouvoit entrer dans la ville. Je dis à ceux qui gardoient les portes, que quand Jesus se présenteroit, ils ne laissassent entrer que lui & quelques-uns de ses gens; que s'ils vouloient faire violence, ils les repoussassent de force. Ces ordres ayant été soigneusement exécutés, il n'y eut que Jesus qui entra accompagné d'un petit nombre des siens. Je lui ordonnai de mettre sur le champ les armes bas, le menaçant de le faire tuer s'il refusoit de les quitter. Comme il se vit entouré de soldats, il obéit. Ceux de ses gens qui n'avoient pu entrer, s'enfuirent lorsqu'ils apprirent que leur chef étoit arrêté. Je le pris en particulier pour lui dire que je n'ignorois pas sa trahison, que je sçavois ceux qui l'y avoient engagé; que je voulois bien lui pardonner, à condition qu'il me promettroit de m'être fidèle à l'avenir. Il me le promit, & je le laissai se retirer & emmener avec lui tous ses gens. Je menaçai les habitans de Séphoris de les châtier, s'ils ne changeoient pas de conduite.

XXIII. Ce fut dans ce temps que deux Seigneurs Trachonites, sujets du Roi Agrippa, me vinrent trouver avec leurs équipages, leurs armes & leur argent. Les Juifs vouloient les contraindre de se faire circoncire, s'ils avoient dessein de demeurer parmi eux; mais je les en empêchai, en leur remontrant que chacun doit avoir la liberté de servir Dieu selon ses lumières; qu'il ne faut violenter personne, & ne pas donner sujet à ceux qui se retiroyent parmi nous de se repentir de leur démarche. Je fis entrer les Juifs dans mes sentimens; & procurai à ces Seigneurs toute la facilité qu'ils pouvoient souhaiter de vivre à leur manière.

Les Juifs
veulent obli-
ger deux Sei-
gneurs Tra-
chonites qui
s'étoient retirés
auprès de Jo-
seph, à se faire
circoncire.

XXIV. Le Roi Agrippa envoya *Æquiculus Modius* avec un corps de troupes, pour détruire Magdala (a). Comme il n'en envoya

(a) J'ai suivi la leçon qu'ont toutes les anciennes éditions, *M. Havercamp* a voulu qu'on lût dans la sienne *Gamala* au lieu de *Magdala*; mais ce Sçavant ne se souvenoit pas sans doute, que *Joseph* finit son onzième numero en disant que *Philippe* conserva *Gamala* & les envirois dans l'obéissance des Romains. *Agrippa*

leur a toujours été attaché pendant cette guerre; & loin de vouloir détruire une ville qui leur étoit soumise, & que *Philippe* un de ses Officiers leur conservoit, il amena du secours à *Cestius Gallus*, lorsqu'il marcha contre les Rebelles de *Jérusalem*.

Action entre
Joseph & Æbu-
tius officier
Romain.

pas assez pour l'assiéger, elles se contenterent d'occuper les postes les plus à découvert pour la bloquer. Le Décurion Æbutius qui commandoit dans la plaine, ayant eu avis que j'étois allé à la bourgade de Simoniade qui est sur les confins de la Galilée, & éloignée de soixante stades de la grande plaine, résolut de venir m'y attaquer. Ayant pris avec lui cent cavaliers & environ deux cents fantassins, & le secours que lui fournirent les habitants de la ville de Gaba (a), il marcha de nuit & se rendit à la bourgade où j'étois. J'allai de mon côté à sa rencontre avec ce que j'avois de troupes. Comme il mettoit sa plus grande confiance dans ce qu'il avoit de cavalerie, il tâcha de m'attirer dans la plaine; mais ce fut inutilement: car je sentoient bien que n'ayant que de l'infanterie, il auroit un grand avantage sur moi si j'y entrois. Je résolus donc d'engager l'action dans l'endroit où j'étois. Æbutius se défendit bien pendant quelque temps; mais voyant que ses cavaliers ne lui servoient de rien dans le terrain où il combattoit, il se retira à Gaba après avoir perdu trois de ses gens. Je l'y suivis avec deux mille fantassins. Je fis halte aux environs de la ville de Besara, où Æbutius étoit alors. Cette ville est sur les confins de Ptolémaïde, à vingt stades de Gaba. Je posai des gardes hors de la bourgade où je m'étois arrêté, & je leur ordonnai de bien garder les passages, afin que les ennemis ne nous inquiétassent pas tandis que nous enleverions les grains, dont on ramassoit une grande quantité des villes voisines pour la reine Bérénice. J'avois amené beaucoup de mulets & de chameaux, que j'envoyai en Galilée lorsqu'ils furent chargés. Je présentai ensuite le combat à Æbutius; mais la bonne disposition où il nous voyoit, & notre contenance hardie lui fit peur, & il le refusa. J'appris alors que Napolitanus (b) faisoit le dégât aux environs de Tibériade. Il commandoit une compagnie de cavalerie, & on lui avoit confié la garde de Scitopolis. Je m'y rendis, j'arrêtai ses courses, & je donnai ensuite toute mon application aux affaires de la Galilée.

XXV. Jan fils de Levias qui demouroit, comme j'ai dit, à

(a) On a une médaille de ceux de Gaba, *Gabenorum*. Le sçavant Jésuite qui la cite, la croit de la ville de Gaba dans l'Iturie ou la Trachonite, parce qu'on y lit *ΦΙΛΙΠΠΟΥ*, qui lui donne lieu de conjecturer que les habitants de cette ville prenoient ce nom en l'honneur de Philippe Tétrarque de l'Iturie & de la Trachonite.

Erasmii Froelich. S. J. Quatuor tentamina in re numaria. Viennæ 1737. 4°. act. Lips. 1738. pag. 447.

(b) Il l'appelle dans le second livre de la guerre des Juifs Chiliarque, tribun: car je crois que c'est du même Officier dont il parle en ces deux endroits. *Chap. 16. n. 1.*

Giscalà, n'apprit qu'avec chagrin que tout me réussissoit, que ceux de mon Gouvernement m'aimoient & que mes ennemis me craignoient. S'imaginant que mes prospérités étoient sa ruine, il en conçut une violente jalousie. Il crut que le moyen de les arrêter étoit de me faire haïr de ceux de mon Gouvernement. Il sollicita les habitans de Tibériade, ceux de Séphoris & de Gabare, & il se flatta de les pouvoir détacher de mon obéissance pour se donner à lui. C'étoient les trois plus grandes villes de la Galilée; & il promettoit de les mieux gouverner que je ne faisois. Ceux de Séphoris rejetterent ses sollicitations, & résolus de demeurer fidèles aux Romains, ils ne voulurent obéir ni à lui ni à moi. Ceux de Tibériade vouloient bien vivre en paix avec lui, mais ils refusèrent de se détacher de mon obéissance. Pour ceux de Gabare, ils se donnerent à Jan. Ce fut Simon, un des plus considérables de la ville & son ami particulier, qui les y porta. La crainte du peuple de la province, dont ils voyoient que j'étois extrêmement aimé, les empêcha de se déclarer publiquement; mais ils en cherchoient secrètement l'occasion, & ils me tendoient cependant des pièges.

Jan cabale
contre Joseph.

XXVI. Quelques jeunes Dabaritains hardis & entreprenans, ayant remarqué que la femme de Ptolémée, intendant du Roi, passoit avec un grand équipage & avec quelques cavaliers pour la sûreté, des terres de l'obéissance d'Agrippa sur celles des Romains, l'attaquèrent brusquement (a), & l'obligerent de prendre la fuite en leur abandonnant tous ses équipages. Ils vinrent me trouver à Tarichée où j'étois alors, avec quatre mulets chargés d'habits & de meubles, avec beaucoup d'argent & cinq pièces d'or (b). Je voulus conserver le tout à Ptolémée. Nous étions de la même nation, & nos loix nous défendoient même de dépouiller nos ennemis (c). Je dis à ces jeunes gens qu'il falloit conserver ce butin pour le vendre, & en employer le prix à faire réparer les murs de Jérusalem. Fâchés de se voir privés par-là de la part qu'ils se promettoient de cette prise,

(a) Ce fut Ptolémée que ces jeunes Dabaritains attaquèrent, & dont ils enlevèrent les équipages. *Guer. Juifs*, liv. 2. chap. 21. n. 3.

(b) Six cents pièces d'or. *Guer. Juifs*, liv. 2. chap. 21. num. 3.

(c) Si Joseph entend par *αποσπῆσαι*, dépouiller, mettre à nud, la Loi défendoit

de le faire à l'égard des ennemis; mais ce n'étoit pas le cas des jeunes Dabaritains, & la citation est hors de sa place. S'il n'entend par ce mot qu'enlever des meubles, des habits, de l'argent & des équipages, la Loi ne défendoit pas en ce sens *αποσπῆσαι* les ennemis.

ils furent dans les bourgades voisines répandre le bruit que je voulois livrer le pais aux Romains ; que je leur avois donné une défaite , lorsque je leur avois dit que je conservois ce qu'on avoit enlevé à la femme de Ptolémée pour faire réparer les murs de Jerusalem ; que mon dessein étoit de le lui rendre , & ils devinoient assez juste. Je mandai , lorsqu'ils se furent retirés , Dassion & Jannée fils de Levi, deux des principaux de la ville, & très-attachés au Roi Agrippa ; je leur ordonnai de prendre tous ces effets & d'aller les lui porter , les menaçant de les faire mourir s'ils disoient à personne ce que je leur ordonnois de faire.

Danger où
Joseph se trou-
ve à Tarichée.

XXVII. Le bruit qui courut dans toute la Galilée que je voulois livrer les places de mon Gouvernement aux Romains, souleva tout le monde contre moi , & on demandoit que je fusse puni. Ceux de Tarichée persuadés que ce que disoient les jeunes Dabaritains étoit vrai , sollicitèrent mes gardes & mes autres soldats de me quitter lorsque je serois endormi . & de se rendre incessamment à l'Ippodrome , afin de délibérer tous ensemble sur le parti qu'il convenoit de prendre contre leur Gouverneur. S'étant laissé séduire , ils y allèrent , & ils y trouverent un grand peuple assemblé qui crioit d'une voix unanime qu'il falloit me punir comme un lâche qui les trahissoit. Jesus fils de Saphia étoit celui qui les animoit davantage. Il étoit alors premier Magistrat de la ville : c'étoit un méchant , brouillon de son naturel , & passionné pour toute sorte de nouveautés. Prenant les loix de Moïse en ses mains , & s'avancant dans l'assemblée : » Si l'interêt , dit-il , de votre conserva-
» tion ne vous porte pas à détester Joseph , jetez les yeux sur
» ces loix de nos peres que votre premier officier doit au premier
» jour livrer aux Gentils : montrez combien vous avez hor-
» reur d'une entreprise si criminelle , par le châtement de son
» auteur.

XXVIII. Après cette invective , le peuple continuant à crier , il prit quelques soldats avec lui , & vint à la maison où j'étois , dans le dessein de me tuer. Je ne sçavois rien de tout cela , & accablé de fatigue je m'étois endormi avant cette émeute. Simon capitaine de mes gardes , & qui étoit resté seul (a) auprès de moi , voyant le peuple accourir , m'éveilla pour m'apprendre le danger que je courois. Il m'exhortoit à me donner la mort généreusement comme il convenoit à un premier Officier , plutôt

(a) Il en resta quatre. *Guer. Juifs*, liv. 10. c. 21 n. 3.

que de me voir forcé à la recevoir des mains de mes ennemis. C'étoit l'avis qu'il me donnoit (a) ; mais après avoir tout abandonné à la divine providence , je crus devoir me présenter au peuple. Je m'habillai de noir , je suspendis mon épée à mon col , & ayant enfilé une rue où j'espérois ne point trouver d'ennemis , je me rendis à l'Ippodrome. Je m'y jettai à terre , je l'arrosai de mes larmes (b) & je tâchai d'exciter la compassion du peuple. Sentant qu'il commençoit à changer de sentiment , je m'appliquai à y mettre la division , avant que les soldats fussent de retour de chez moi. J'avouai que j'étois coupable , puisqu'il le croyoit. Je lui demandai qu'il me permît seulement de lui expliquer l'usage que je voulois faire de l'argent qu'avoient produit les effets de la femme de Ptolémée qu'on avoit vendus : après quoi il seroit le maître de me faire mourir. Le peuple m'avoit permis de parler ; les soldats revinrent en même temps de chez moi , & m'ayant apperçu ils coururent pour me tuer ; mais le peuple les en empêcha. Ils se retirèrent , comptant bien qu'après avoir avoué que j'avois conservé cet argent pour le Roi , ils me tueroient comme un traître qui confessoit son crime.

XXIX. Quand on eut fait silence , je leur dis : » Si je mérite » la mort , mes freres , (c) je m'y sou mets ; mais je veux avant » que de mourir vous faire connoître la vérité. Je sçais que » cette ville exerce avec zele l'hospitalité ; qu'un grand nom- » bre de personnes ont quitté leur patrie pour s'y retirer , & » pour y courir avec elle une fortune commune. J'ai destiné » cet argent à vous bâtir des murailles : êtes-vous fâchés qu'il » soit employé à vous en procurer ? « Ce ne fut qu'une voix des habitans de Tarichée & des étrangers , qui crioient qu'ils m'étoient obligés & que je n'avois rien à craindre. Les Galiléens & ceux de Tibériade restèrent dans leur prévention. La division se mit entre eux : les uns menaçoient de me faire punir , tandis que les autres m'exhortoient à mépriser ces menaces. Mais quand j'eus promis à ceux de Tibériade que je ferois réparer leurs

(a) *Orabatque ut forti animo , prout ducem oportebat , ipsius manu mortem opteterem.* Voilà un étrange compliment que M. Havercamp fait faire à Joseph par son capitaine des gardes. M. d'Andilly n'a pu s'en accommoder , & j'ai suivi son goût. Ce qui a pu tromper le sçavant Editeur , c'est que Joseph auroit dû dire naturellement *αφ'αυτῶ* , ou *αυτῶ* , mais il s'est servi quelquefois d'*αυτῶς* sans

esprit rude dans le sens d'*αυτῶς*.

(b) La démarche est bien humiliante & bien basse , pour un homme qui se donne pour un héros en plusieurs autres endroits.

(c) C'est ce que dit saint Paul , & presque dans les mêmes termes , dans les Actes des Apôtres. *Act. Apost. chap. 25. vers. 11.*

murailles , & que j'aurois soin qu'on fit dans les autres villes les réparations nécessaires ; on me crut & chacun se retira chez soi : je me retirai aussi chez moi avec mes amis & vingt soldats.

XXX. Mais les voleurs & les auteurs de la sédition , dans la crainte que je ne les fisse châtier de ce qu'ils avoient fait , prirent six cents soldats avec eux & vinrent pour brûler la maison où je demeurois. Je ne crus pas , quand je le scûs , qu'il me convînt de fuir ; je pensai au contraire que je devois risquer un coup hardi , & en quelque sorte téméraire. Je fis fermer les portes de la maison , & étant monté sur la terrasse , je leur dis de m'envoyer quelqu'un , & que je lui donneroie cet argent. Ils m'envoyèrent un des plus déterminés de la troupe. Je le fis fouetter , & après lui avoir fait couper une de ses mains , je la lui fis attacher au col , & je le renvoyai dans cet état (a). Cette opération jeta la terreur dans les cœurs , la crainte d'être traités de la même manière s'ils demeuroient d'avantage devant ma maison les saisit , & me croyant de plus grandes forces que je n'en avois , ils prirent la fuite. Ce fut ainsi que j'évitai pour la seconde fois d'être la victime de mes ennemis.

XXXI. Des esprits brouillons prirent occasion d'irriter le peuple , de ce que les deux Seigneurs de la Cour du Roi qui m'étoient venu trouver ne vouloient pas prendre les mœurs & les pratiques de ceux chez qui ils trouvoient leur sûreté. Ils prétendoient qu'il étoit injuste de les y souffrir , & les accusoient d'être des empoisonneurs & des avant-coureurs des Romains. Le peuple séduit par des gens qui ne répandoient ces calomnies que pour lui faire plaisir , les crut facilement. Lorsque je l'eus appris , je leur remontrai qu'ils ne devoient pas maltraiter des gens qui s'étoient réfugiés dans leur ville ; qu'il étoit ridicule de les accuser d'être des empoisonneurs ; que si les Romains sçavoient le secret de se défaire de leurs ennemis par le poison , ils n'entretiendroient pas de si grandes armées. Cette remontrance les calma pour un temps , mais les brouillons les irritèrent peu après par leurs mauvais discours ; & ayant pris les armes , ils coururent à la maison que ces Sei-

[a] Le nombre de ceux qui allèrent assiéger la maison de Joseph étoit de deux mille , & ce furent les personnes les plus distinguées que lui avoient envoyé ceux

qui l'assiégeoient , qu'il fit déchirer à coups de verges. *Guer. Juifs* , liv. 2. chap. 21. num. 5.

gneurs avoient à Tarichée pour les tuer. Je craignis , quand je l'appris , que s'ils exécutoient leur mauvais dessein , personne ne voulût dans la suite se retirer dans leur ville. Je me rendis chez ces Seigneurs avec quelques personnes que je pris avec moi. Je fis fermer la porte , & ouvrir le canal qui conduit (a) au port. J'ordonnai qu'on m'aménât une barque , dans laquelle je me jettai avec eux , & nous passâmes par-delà sur les confins d'Ippéon. Leur retraite étoit trop longue , pour que je pusse les accompagner. Je les quittai donc après leur avoir payé leurs chevaux & les autres effets qu'ils laissoient , en les exhortant de souffrir avec courage l'état où ils se trouvoient. J'étois bien fâché d'être contraint d'abandonner à leurs ennemis des personnes qui s'étoient venu réfugier auprès de moi ; mais enfin je croyois que s'ils avoient à périr , il me convenoit davantage que ce fût par les mains des Romains , que dans mon Gouvernement. Ils furent assez heureux pour éviter l'un & l'autre ; car le Roi Agrippa leur pardonna. Ce fut ainsi que se termina l'affaire de ces deux Seigneurs.

XXXII. Les habitans de Tibériade écrivirent au Roi qu'ils vouloient se donner à lui , & ils le prièrent en même temps de leur envoyer des troupes qui pussent défendre leur pays : c'étoit ce que portoient leurs lettres. Lorsque j'avois été dans leur ville , ils m'avoient prié de leur faire bâtir des murailles

(a) Joseph n'avoit ni le temps ni les ouvriers nécessaires pour tirer un canal de la maison de ces Seigneurs au Lac de Genesareth. M. d'Andilly qui l'a senti , a cru qu'en mettant cette maison proche le canal , la chose ne paroîtroit pas impossible. Mais outre que Joseph ne dit point qu'elle en fût proche , quand elle n'en auroit été éloignée que de vingt pieds , un canal de cette longueur , assez large pour qu'une barque y pût naviger , assez profond pour y recevoir la quantité d'eau nécessaire pour la porter , ne se fait pas dans un instant : il eût fallu des ouvriers , & Joseph ne dit point qu'il en eût ; du temps pour travailler , & ces Seigneurs furent si pressés , qu'ils n'eurent pas celui de prendre leurs chevaux ni leurs effets. J'aurois mauvaise grace de me plaindre de ceux qui ont traduit Joseph avant moi : ils ont rendu fidèlement son expression , mais ce n'est pas sa pensée. Je ne crois pas qu'il ait pu en avoir d'au-

tre que de dire qu'il fit ouvrir le canal qui conduisoit de la maison de ces Seigneurs au Lac , qui pouvoit être fermé par une chaîne à son débouché pour empêcher que les barques n'approchassent de cette maison. Le mot qu'il avoit employé pour marquer qu'il rendit le passage libre , a pu être si défiguré ou par une mauvaise main qui l'avoit mal représenté , ou par le temps qui consume tout , que les copistes ont cru y voir *en'auras* au lieu d'*avoiras* , ou d'un autre mot , mais qui faisoit en général le même sens : *en'auras* n'en fait point ; & si *en'auras* que lui a substitué le nouvel Éditeur , peut absolument se souffrir pour le sens , c'est un pléonasme pour l'expression. Je ne soutiens point la correction ; mais quel que soit le mot qui s'est perdu , Joseph n'a pas pu dire qu'il fit tirer un canal depuis la maison qu'occupoient ces Seigneurs jusqu'au Lac. M. d'Andilly.

comme j'avois fait à Tarichée. Je le leur avois accordé ; & ayant fait apporter des matériaux , j'avois ordonné aux ouvriers de travailler. J'étois retourné à Tarichée , qui est éloignée de trente stades de Tibériade ; lorsqu'on vit passer trois jours après , assez proche de cette dernière ville (*a*), quelques cavaliers Romains, qui firent croire que c'étoient les troupes du Roi qui arrivoient. Le peuple ne tarda pas à lui donner d'aussi grandes louanges, que les imprécations dont il me chargeoit étoient atroces. On vint me dire ses dispositions , & qu'il vouloit se soustraire à mon obéissance. Cette nouvelle me mit dans un grand embarras ; car j'avois permis aux troupes que j'avois avec moi , de sortir de Tarichée , & de s'en retourner chez elles , à cause que le lendemain étoit un jour de Sabbat , & je ne voulois pas que les habitans de cette ville en fussent embarrassés. Convaincu qu'ils m'étoient fort attachés, je négligeois d'avoir une garde réglée : je n'avois avec moi que sept soldats avec quelques amis , & je ne sçavois ce que je devois faire. Je ne croyois pas que je pusse faire revenir mes troupes le même jour , la nuit approchant. Et quand elles fussent revenues , c'étoit le lendemain un jour de Sabbat où nos loix nous défendent de prendre les armes (*b*), quelque grande qu'en paroisse la nécessité. Je pou-

(*a*) „ Et aussi-tôt que j'en fus sorti [de „ Tarichée ,] quelque Cavalerie Romaine „ ne ayant paru proche de la ville (*Mr. d'Andilly.*) L'expression est trop générale , & on ne sçait si Joseph veut dire que ces cavaliers parurent aux environs de Tibériade ou de Tarichée. Je me suis déterminé pour Tibériade , & il faut en rendre raison. C'étoient ceux de Tibériade qui faisoient ces grandes imprécations contre Joseph ; & ce qui leur en donna la hardiesse, ce furent ces cavaliers qui furent vus proche de la ville ; ce fut donc proche de leur ville qu'ils passèrent : car si ç'avoit été proche de Tarichée , ils ne les auroient pas vus ; au contraire Joseph qui n'eût pu l'ignorer , n'eût pas renvoyé les troupes , sçachant l'ennemi aux environs de la ville où il étoit.

(*b*) C'est l'expression littérale des termes de Joseph , mais ce n'est pas celle de sa pensée , & le sçavant Interprète * qui

assure que du temps de cet Historien „ la „ superstition du Sabbat avoit pris le dessus , que les Juifs ne croyoient pas pouvoir prendre les armes ce jour-là pour quelque cause que ce fût , „ a plus fait d'attention aux termes de l'Auteur qu'il cite, qu'aux circonstances qui en doivent déterminer le sens. Ce n'eût pas été pour se défendre que Joseph eût fait revenir ses troupes , mais pour aller attaquer. Les Juifs se croyoient l'attaque défendue le jour du Sabbat , mais ils ont toujours cru que la défense leur étoit permise. „ Par ce discours , Matathias persuada „ ceux qui étoient venu le trouver qu'on „ pouvoit se défendre un jour de Sabbat ; & c'est encore aujourd'hui le sentiment de la Nation , qu'elle pouvoit combattre les jours de Sabbat lorsqu'elle y feroit contraindre. *και αχαι διωγματι παρ' ημων , και σαββατις , α κατ' διασιν μεχιστα.* Antiq. judaïq. liv. 12.

* *P. Calmet* , 1. *Machab* , chap. 2. v. 41.

vois permettre à ceux de Tarichée & aux étrangers qui y étoient d'aller piller Tibériade, mais je voyois qu'ils n'étoient pas en état de le faire, & qu'un plus long délai me mettoit au risque de voir les troupes du Roi arriver, & de perdre cette ville. Dans cet embarras j'envoyai ceux que je me croyois plus attachés, se saisir des portes de la ville de Tarichée pour empêcher que personne n'en pût sortir. Je mandai ensuite les principaux de la ville, & je leur ordonnai à chacun de se faire amener une barque avec un patron, de se mettre dedans & de me suivre à Tibériade. Je montai dans une avec mes amis & mes sept soldats, & je fis voile pour cette ville.

Stratagème
de Joseph pour
faire rentrer
ceux de Tibé-
riade dans leur
devoir.

XXXIII. Ceux de Tibériade voyant qu'ils s'étoient trompés, que les troupes du Roi n'arrivoient point, & que le Lac étoit couvert de barques, craignirent pour leur ville; & croyant qu'elles étoient pleines de troupes, ils changerent bien de disposition. Ils mirent les armes bas, & hommes, femmes & enfans vinrent au-devant de moi en me donnant mille bénédictions. Ils ne soupçonnoient pas que j'eusse connoissance de leur dessein, & ils me prioient de ménager leur ville. Quand j'en fus proche, j'ordonnai aux patrons de jeter l'ancre au loin, de peur qu'on ne s'apperçût qu'il n'y avoit personne dans les barques. Je m'avançai ensuite, & je leur reprochai leur conduite insensée de vouloir, sans aucun juste sujet, se soustraire à mon obéissance, tandis qu'il m'étoit si facile de les forcer à s'y maintenir; je leur fis cependant entendre que je voulois bien leur pardonner, à condition qu'ils m'envoyeroient à l'heure même dix des principaux du peuple. Ils s'y soumirent sans difficulté. Lorsqu'ils me les eurent envoyés, je les fis monter dans une barque qui les porta à Tarichée pour y être gardés.

XXXIV. Je continuai à leur demander des otages; & m'étant par cet artifice fait remettre tous les Sénateurs les uns après les autres, & autant des plus considérables du peuple, je les envoyai à Tarichée (a). Les habitans de Tibériade qui sentirent alors la grandeur du danger où ils se trouvoient, me prièrent de faire punir l'auteur de la sédition. C'étoit un jeune homme hardi & entreprenant, nommé Clitus. Comme il étoit de la même nation que moi, je me fis un scrupule de le faire mourir : dans la nécessité cependant de le faire châtier, j'ordon-

(a) Joseph prit de cette manière six cents Sénateurs de Tibériade, & environ | deux mille personnes du peuple. *Guer. Juifs*, liv. 2. chap. 21. n. 9.

nai à Levi un de mes gardes d'aller lui couper les (a) mains ; mais il eut peur d'aller exécuter cet ordre au milieu de la grande multitude de peuple qui étoit assemblée. Pour empêcher qu'elle ne s'aperçût de la lâcheté de mon garde , je dis à Clitus : Vous méritez de perdre les deux mains , pour vous punir de votre ingratitude ; soyez vous-même votre bourreau , de peur que par votre désobéissance vous ne vous attiriez un plus rude châtiment. Il me conjura alors de ne le condamner qu'à en perdre une. Je me fis beaucoup prier ; mais je le lui accordai enfin ; il se coupa la gauche d'un coup de sabre , & cette opération apaisa la révolte.

XXXV. Les habitans de Tibériade apprirent , lorsque je fus retourné à Tarichée, l'artifice dont je m'étois servi : ils en furent surpris , & ils admirèrent comment j'avois pû , sans qu'il en eût coûté la vie à personne , arrêter leur folle entreprise. J'envoyai chercher mes otages pour les faire manger avec moi. Je les avois fait mettre en prison : Juste avec son pere Pistus étoit de ce nombre. Je leur dis dans le repas que je n'ignorois pas la grande puissance des Romains , mais que le grand nombre des factieux ne me permettoit pas de m'en expliquer : que je leur conseillois de faire de même , en attendant des temps plus favorables , & de ne se pas faire peine de m'avoir pour gouverneur , ne pouvant en avoir un qui les traitât avec plus de modération.

Je fis ressouvenir (b) Juste qu'avant que je fusse entré dans la province & que la guerre fût déclarée , les Galiléens avoient fait couper les mains à son frere qu'ils accusoient d'avoir fait de fausses lettres ; qu'après que Philippe fut sorti de Gamala , les habitans avoient tué son parent Chares dans leur différend avec les Juifs Babyloniens , & avoient maltraités son frere Jesus mari de la sœur de Juste de Tibériade. Après leur avoir fait cette remontrance je leur rendis à tous la liberté.

XXXVI. Philippe fils de Jacime s'étoit retiré avant cet événement de la forteresse de Gamala. Voici ce qui y donna occasion. Il avoit appris qu'Agrippa ne se servoit plus de Varus ,

(a) A la lettre , l'autre main , mais il est certain par ce que Joseph dit de ce même ordre dans son histoire de la guerre des Juifs , liv. 2. chap. 21. n. 10. qu'il ordonna à son garde d'aller couper les

deux mains à Clitus ; ainsi il faut qu'il ne soit que les débris d'un mot. J'ordonnai à Levi un de mes gardes d'aller lui couper l'une & l'autre main.

(b) Voyez remarque I X.

& que Modius Æquiculus avoit son emploi. Comme ils étoient amis, & que c'étoit une ancienne connoissance, il lui manda ce qui lui étoit arrivé, & le pria de faire rendre au Roi & à la Reine la lettre qu'il leur écrivoit. Les lettres de Philippe firent beaucoup de plaisir à Æquiculus, en lui apprenant qu'il n'avoit pas succombé aux embûches de ses ennemis, & il envoya celles qui étoient pour le Roi & la Reine à Berite, où ils étoient alors. Agrippa apprenant que le bruit qui avoit couru que Philippe faisoit la guerre pour les Juifs étoit faux, envoya de la cavalerie pour l'escorter, & il le reçut avec bonté lorsqu'il se fut rendu auprès de lui : il dit aux Romains en le leur montrant : Voilà ce Philippe que l'on accusoit de s'être révolté contre l'Empereur. Il lui ordonna de prendre de la cavalerie & d'aller à Gamala, d'en faire sortir sa famille, & de remettre les Juifs Babyloniens en possession d'Ecbarane. Il lui recommanda extrêmement de donner tous ses soins à empêcher que ses sujets ne brouillassent. Philippe, après avoir reçu ces ordres, partit promptement pour les exécuter.

XXXVII. Un nommé Joseph qui se donnoit pour médecin s'étoit attaché plusieurs jeunes gens. Il avoit persuadé à la plupart des principaux de Gamala, & avoit contraint les autres malgré eux de se révolter contre le Roi, promettant de leur faire recouvrer leur liberté. Comme ce séditieux faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas se joindre à lui, il fit mourir Charès parent de Philippe & son frere Jesus, mari de la sœur de Juste de Tibériade, comme nous venons de le rapporter. Ceux de Gamala m'écrivirent pour me prier de leur envoyer de l'infanterie & des ouvriers pour relever leurs murailles. Je leur accordai l'un & l'autre. La Gaulanite jusqu'à la bourgade de Solime se révolta contre le Roi. Quoique les bourgades de Séleucie & de Foganni fussent fortes par leur situation, je ne laissai pas de les faire enfermer de bons murs : je fis la même chose pour Jamnia, Merath & Achabase, bourgades de la Galilée supérieure, quoique situées sur des rochers. Je fortifiai les places de la basse Galilée, Tarichée, Tibériade, Séphoris, la Caverne Arbelon, Bersope, Sélamis, Jotapat, Capharecco, Sigo, Japha, avec le Mont-Itabire, & j'y fis porter grande quantité d'armes & de vivres.

Mourut dans
Gamala.

XXXVIII. La haine que me portoit Jan fils de Levias, augmentoit tous les jours, & l'heureuse situation où il me voyoit

Jan envoie
à Jérusalem
pour faire ré-
voquer Jo-
seph du gou-
vernement de
Galilée.

lui étoit insupportable. Dans la résolution de me perdre , il avoit fait faire des murs à Giscala sa patrie. Il envoya à Jérusalem son frère Simon & Jonatas fils de Sisenna , avec environ cent soldats , vers Simon fils de Gamaliel , pour le prier d'engager le Sénat à m'ôter le gouvernement de la Galilée & à le lui donner. Ce Simon étoit natif de Jérusalem , d'une illustre famille , & de la secte des Pharisiens , qui se distingue des autres par une pratique exacte de nos loix. C'étoit un homme d'esprit & de jugement , capable par sa pénétration de rétablir les affaires le plus en mauvais état. Il étoit de la connoissance de Jan & son ancien ami. Nous étions alors brouillés. Il se chargea de l'affaire , & il pria le Grand-Prêtre Ananus , Jésus de Gama-la , & quelques autres de ce parti de s'opposer à ma puissance , de ne pas souffrir que je me fisse une si grande réputation , *leur représentant* qu'il étoit de leur intérêt qu'on m'ôtât le gouvernement de Galilée ; & il ajouta en pressant Ananus , qu'il n'y avoit point de temps à perdre , de peur que si j'en avois connoissance , je ne vinssse à Jérusalem avec de grandes forces : mais Ananus répondit que la chose souffroit difficulté ; que plusieurs Grands-Prêtres & les principaux du peuple étoient persuadés que je m'acquitois bien de ma charge , & qu'il n'y avoit que des méchans qui pussent accuser une personne dont la vie étoit irréprochable.

XXXIX. Simon pria Ananus de lui garder le secret , & de ne pas publier ce qu'il lui avoit dit , parce qu'il trouveroit d'ailleurs le moyen de me faire rappeler. Il manda le frère de Jan à qui il dit qu'il devoit faire des présens à Ananus , & qu'ils le feroient certainement changer de sentiment. Le frère de Jan , suivit ce conseil ; & Ananus & ceux de son parti étant corrompus par argent , convinrent de me faire sortir de Galilée : mais ce fut un secret dont personne qu'eux n'eut connoissance à Jérusalem. Ils prirent le parti d'envoyer en Galilée des personnes distinguées par leur naissance & leur mérite. Ils en prirent deux du peuple : Jonatas (a) & Ananie , qui étoient de la secte des Pharisiens. Le troisième , qui étoit Joazar , étoit de la même secte , & de famille Sacerdotale. On leur joignit

Députés qui
partent de Je-
rusalem pour
aller en Gali-
lée , en faire
sortir Joseph.

(a) Joseph met dans l'histoire de la guerre des Juifs , liv. 2. chap. 21. n. 27. Judas fils de Jonatas , & il fait donner

pour escorte à ces quatre députés , deux mille cinq cents hommes.

Simon le plus jeune de tous , mais il étoit des Prêtres du premier ordre. Leurs instructions portoient d'assembler les Galiléens , & de leur demander pourquoi ils m'étoient si attachés ; que s'ils disoient que c'étoit à cause que j'étois de Jerusalem , ils répondissent qu'ils en étoient également , que si c'étoit à cause de la grande connoissance que j'avois de nos loix , ils repliquassent qu'ils n'en étoient pas moins instruits ; qu'enfin si c'étoit parce que j'étois Prêtre , ils repartissent que Joazar & Simon l'étoient également.

XL. Après avoir donné ces ordres à Jonatas & à ses collègues , ils leur donnerent quarante mille pièces d'argent du trésor public. Ayant sçu qu'un Galiléen nommé Jesus étoit à Jerusalem avec six cents hommes , ils le manderent ; & l'ayant payé pour trois mois , ils lui ordonnerent d'accompagner Jonatas & ses collègues , & de leur obéir. Tout étant ainsi réglé & bien préparé , Jonatas & ses collègues partirent , ayant avec eux le frere de Jan & une compagnie de cent hommes. Ils avoient ordre de se contenter de m'envoyer à Jerusalem , si je mettois les armes bas ; mais de ne pas hésiter de me tuer , si je faisois résistance , puisqu'on le leur commandoit. On écrivit en même temps à Jan de se préparer à me faire la guerre ; & aux villes de Séphoris , de Gabara & de Tibériade de lui donner du secours.

XLI. Mon pere m'écrivit tout cela : Jesus de Gamala qui avoit assisté aux délibérations , le lui avoit révélé : je le connoissois beaucoup , & c'étoit mon ami. Je fus sensiblement affligé de voir mes concitoyens si peu reconnoissans , que d'avoir ordonné par jalousie qu'on me fit mourir : je l'étois aussi beaucoup de ce que l'envie de me voir avant que de mourir , portât mon pere à me presser de me rendre auprès de lui. J'en conférai avec mes amis , & je leur dis que je les quitterois sous trois jours pour retourner à Jerusalem. Cette résolution leur fit beaucoup de peine , & ils me conjurerent les larmes aux yeux de ne les pas abandonner , se regardant comme perdus si je quittois la province. Je ne me rendis pas à leurs prières , & je crus que je devois penser à ma propre conservation. Les Galiléens dans la crainte que , si je me retirois , ils ne fussent à la discrétion des bandits , envoyèrent publier dans toute la province que je voulois les quitter. A cette nouvelle on s'assembla de tous côtés jusqu'aux femmes & aux enfans. Ce n'étoit pas , je

crois, tant parce qu'ils me fussent attachés, que parce qu'ils craignoient les suites de ma retraite ; car ils se persuadoient qu'il ne leur arriveroit aucun mal tandis que je resterois avec eux. Ils me vinrent donc trouver en foule à Asochis , dans la grande plaine où j'étois.

Vision de Joseph.

XLII. J'eus alors pendant la nuit une vision qui me surprit beaucoup. M'étant mis au lit chagrin & inquiet des nouvelles que j'avois reçues , je crus voir quelqu'un devant moi qui me disoit : „ Cessez de vous affliger , & dissipez vos craintes ; car „ ce qui vous chagrino aujourd'hui , fera la cause de votre élé- „ vation. Vos desseins vous réussiront non-seulement dans ce „ qui vous embarrasse maintenant , mais encore dans bien „ d'autres occasions. Ne vous laissez point aller à l'abbatement : „ souvenez-vous que vous ferez la guerre aux Romains. „ Je me levai, après avoir eu cette vision, pour aller dans la grande plaine. Les Galiléens , parmi lesquels il y avoit des femmes & des enfans, ne m'eurent pas plutôt aperçu , qu'ils se jetterent tous à terre , me conjurerent les larmes aux yeux de ne les pas abandonner à la discrétion de leurs ennemis , & de ne pas livrer par ma retraite le pays à leurs pillages. Comme je ne me rendois pas à leurs prières , ils tâchoient de me forcer par les plus vives instances à demeurer avec eux , & ils faisoient mille imprécations contre le peuple de Jerusalem , qui ne vouloit pas souffrir que la province fût en paix.

Joseph accorde aux instances des Galiléens, de rester avec eux.

XLIII. Les prières de ce peuple & son abbatement me touchèrent : je crus qu'il n'y avoit aucuns dangers auxquels je ne dussé me livrer pour le salut de tant de personnes. Je les assurai que je resterois avec eux , & j'ordonnai que cinq mille prissent les armes & se fournissent de provisions pour me suivre. Je renvoyai les autres chez eux. Lorsque ces cinq mille me furent venu trouver , j'y joignis trois mille soldats que j'avois avec moi ; avec quatre-vingt cavaliers , & j'allai à la bourgade de Cabolo (a) qui est sur les confins de Ptolémaïde. J'y assemblai mes troupes pour me mettre en état de faire la guerre à Placide. Cestius Gallus l'avoit envoyé avec deux cohortes d'infanterie , & une compagnie de cavalerie , mettre le feu aux bourgades de Galilée voisines de Ptolémaïde. Il s'étoit retran-

(a) Cellarius, *Geogr. Ant.* liv. 3. ch. 12. & M. Relandi, *Palæst. illustr.* pag. 7c.

croient qu'il faut lire *Zabulon*.

ché devant cette ville, & je campai à environ soixante stades de Cabolo. Nous mettions souvent nos troupes en bataille comme pour nous battre, mais cela se terminoit par quelques légères escarmouches : car plus il voyoit que j'en voulois venir à quelque chose de décisif, plus il se resserroit, sans s'éloigner de Ptolémaïde.

X L I V. Cependant Jonatas & ses collègues arrivèrent. Ils étoient envoyés, comme je l'ai dit, par la faction de Simon & du Grand-Prêtre Ananus. Comme ils n'osoient me faire arrêter publiquement, ils tâcherent de le faire par surprise & m'écrivirent cette lettre.

„ Jonatas & ses collègues envoyés par le Conseil de Jerusalem
 „ à Joseph, Salut. Les principaux de Jerusalem ayant appris que
 „ Jan de Giscala a souvent voulu vous perdre, ils nous ont en-
 „ voyés lui en faire des réprimandes & l'exhorter à vous obéir
 „ dans la suite. Comme nous souhaitons de conférer avec vous
 „ sur ce qu'il convient de faire, nous vous prions de nous venir
 „ trouver au plutôt, mais peu accompagné, car la bourgade
 „ où nous sommes ne peut pas contenir beaucoup de mon-
 „ de. „ Ils m'écrivoient cela dans l'espérance de deux choses
 l'une; ou que j'irois sans escorte, ou que j'en menerois une avec
 moi; que si je prenois le premier parti, il leur seroit facile
 de se saisir de moi; que si je prenois le second, ils me déclare-
 roient ennemi. Le cavalier qui m'apporta cette lettre, étoit un
 jeune homme hardi & qui avoit servi dans les troupes du Roi.
 Il étoit la seconde heure de la nuit, & j'étois à table avec
 mes amis, & les principaux de la Galilée. Un de mes dome-
 stiques m'ayant dit qu'un cavalier étoit arrivé, je lui dis de le
 faire entrer. Il entra, & sans saluer personne, il me présenta la
 lettre en me disant : Les Députés de Jerusalem vous l'envoient,
 répondez-y sur l'heure, car je suis pressé d'aller les retrouver.
 Je le priai de s'asseoir & de manger avec nous : mais il le refu-
 sa : ceux qui étoient à table avec moi étoient surpris de l'au-
 dace de ce jeune homme ; cependant je tenois cette lettre en ma
 main comme je l'avois reçue, & je m'entretenois de toute autre
 chose. Je me levai peu de temps après de table & congédiai la
 compagnie pour aller me coucher ; je retins seulement avec moi
 quatre personnes, sur l'amitié desquelles je comptois davantage.
 J'ordonnai à mon domestique d'apporter du vin, & je décachetai
 la lettre sans que personne s'en apperçût. Je jettai un coup

Les Députés
 de Jerusalem
 écrivent à Jo-
 seph de les al-
 ler trouver.

d'œil dessus, & ayant vu de quoi il s'agissoit, je la repliai la tenant toujours en mes mains, comme si je ne l'avois pas lue. J'ordonnai qu'on donnât au porteur vingt dragmes pour son voyage. La manière dont il les reçut & dont il m'en remercia, me fit juger qu'il étoit intéressé & que je pourrois en tirer ce que je voudrois; je lui dis que s'il vouloit boire avec nous, je lui ferois donner une dragme à chaque verre qu'il boiroit. Il reçut la proposition avec plaisir, & buvant beaucoup pour en avoir davantage il fut bientôt yvre. Il ne garda plus alors de secret, & sans que je l'interrogeasse, il me dit qu'on m'avoit condamné à perdre la vie, & me détailla les embûches qu'on me dressoit; quand il eut achevé, je fis réponse à Jonatas & à ses collègues.

» Joseph à Jonatas & à ses collègues, Salut. J'ai beaucoup
 » de joie que vous soyez arrivés sains & saufs en Galilée: mais
 » sur-tout de ce qu'en vous remettant le soin des affaires, je
 » pourrai m'en retourner dans ma patrie, comme je le souhaite
 » te il y a long-tems. J'aurois dû vous aller trouver non-seule-
 » ment à Saloth, mais encore plus loin sans que vous me l'eussiez
 » ordonné. J'espère que vous m'excuserez dans l'impossibi-
 » lité où je suis de le faire. J'observe à Cabolo Placide qui a
 » dessein de se jeter dans la Galilée. Venez, je vous prie, ici
 » quand vous aurez lu ma lettre. Portez-vous bien.

X L V. Je donnai cette lettre au courier & j'envoyai en même temps trente des plus considérables de la Galilée, saluer Jonatas & ses collègues, avec ordre de ne leur rien dire autre chose. Je donnai à chacun d'eux un de mes soldats en qui j'avois confiance pour les observer, de peur qu'ils n'eussent quelque entretien particulier avec Jonatas & ses collègues. Les principaux de la Galilée étant ainsi allés les trouver, ces Députés de Jérusalem virent que leur dessein n'avoit pas réussi, & m'écrivirent une seconde lettre.

» Jonatas & ses collègues à Joseph, Salut. Nous vous ordon-
 » nons de vous rendre sous trois jours auprès de nous sans
 » escorte à la bourgade de^(a) Gabarot, afin que nous puissions

(a) Il n'est pas bien décidé si Gabarot & Gabara sont deux lieux différents, ou si ce n'est que le même lieu. M. Reland *Palæst. illustr.* pag. 771. penche à croire que ce n'est qu'un même endroit, mais qui avoit ces deux noms. J'ai peine à entrer

dans la conjecture de ce Sçavant. Joseph après avoir mandé à Jonatas & à ses collègues qu'il iroit les trouver dans quelque bourg ou dans quelque ville de Galilée qu'ils voudroient lui marquer, excepté Gabara & Giscala, se seroit-il rendu

» apprendre de vous les accusations que vous formez contre
 » Jan. « Ils congédierent les Galiléens que je leur avois en-
 voyés en leur donnant cette lettre , & ils allèrent à Japha ,
 qui est une des plus grandes bourgades de Galilée , bien forti-
 fiée & fort peuplée. Le peuple , hommes , femmes & enfans fut
 au-devant d'eux pour les prier avec de grands cris de s'en retour-
 ner & de ne les point priver par envie d'un aussi bon gouver-
 neur que celui qu'ils avoient. Ces cris mirent Jonatas & ses collé-
 gues dans une grande colère , mais ils n'osèrent en rien faire
 paroître ; & sans daigner répondre à ce peuple , ils allèrent dans
 d'autres bourgades. Ils entendirent par-tout les mêmes cris , & les
 mêmes protestations , de ne jamais se laisser persuader de recevoir
 un autre gouverneur que Joseph. Comme ils ne pouvoient réussir
 en aucun endroit , ils allèrent à Séphoris qui est une des plus
 grandes villes de Galilée. Les habitans qui avoient toujours de
 l'inclination pour les Romains , furent au-devant d'eux , mais
 sans me louer ni me blâmer. De Séphoris ils allèrent à Afochis ,
 dont les habitans les reçurent comme avoient fait ceux de Ja-
 pha. Ne pouvant plus alors retenir leur colère , ils ordonnerent
 à ceux qui les accompagnoient de les faire taire à coups de bâ-
 tons. Jan fut avec trois mille hommes trouver Jonatas & ses
 collègues à Gabara. Je vis par leur lettre qu'ils avoient des-
 sein de me faire la guerre. Ainsi je quittai (a) Cabolo , & je pris
 avec moi un pareil nombre de troupes. Je laissai dans mon
 camp celui de mes amis sur lequel je pouvois compter davan-
 tage , & pour m'approcher d'eux , j'allai à Jotapat distant du
 lieu où ils étoient d'environ quarante stades. Je leur écrivis : » Si
 » vous voulez absolument que j'aïlle vous trouver , il y a dans
 » la Galilée deux cents quatre tant Villes que Bourgades ; je
 » me rendrai dans celle que vous me marquerez , excepté Ga-
 » bara & Giscala ; la première est amie & alliée de Jan , & la
 » seconde est sa patrie.

XLVI. Jonatas & ses collègues reçurent ma lettre , mais

dans la première * sans marquer ce qui l'a-
 voit fait changer de sentiment ? Il eût au
 moins dû le faire. Jonatas & ses collègues
 appellent Gabarot dans leur seconde lettre
 une bourgade. Joseph dit n°. 25. que Ga-
 bara est une des trois villes les plus confi-
 dérables de Galilée. Gabara & Gabarot

pouvoient être proches l'un de l'autre , mais
 ils paroissent deux lieux différens.

(a) M. d'Andilly n'a point traduit
 καβαλον , quoiqu'il soit dans le grec ,
 mais soit oubli dans S. Gelenius , soit que
 ce soit une faute d'impression , il ne le
 trouvoit point dans sa version.

* Voyez n°. 47.

Moyens que
les Députés de
Jerusalem pren-
nent avec Jan
de Giscala pour
soulever toute
la Galilée con-
tre Joseph.

Mesures que
Joseph prend
pour faire é-
chouer leur
dessein.

ils ne jugerent pas à propos d'y répondre. Ils tinrent conseil avec leurs amis, & y appellerent Jan. Le sujet de leur délibération étoit la manière dont ils pourroient se saisir de moi. L'avis de Jan fut » qu'on écrivît dans toutes les villes & toutes les bour-
» gades de Galilée, dont, disoit-il, il n'y en avoit aucune où je
» n'eusse des ennemis, de courir sur moi comme contre un
» ennemi public: qu'il en falloit envoyer le décret à Jerusalem,
» afin qu'on l'y confirmât; que si on prenoit ce parti, la
» crainte obligerait ceux qui m'étoient attachés de m'abandon-
» ner. « L'avis fut fort goûté de tout le conseil. J'en fus informé par un nommé Sacchée qui quitta Jonatas & ses collègues pour venir me trouver, & qui m'apprit leurs desseins les plus secrets. Je crus sur cet avis que je ne devois point perdre de temps: & comme je regardois Jacques comme celui de mes soldats qui m'étoit le plus attaché, je lui ordonnai de prendre deux cents soldats, & d'aller dans les chemins qui conduisent de Gabara en Galilée; de se saisir de ceux qu'il trouveroit faire cette route, sur-tout de ceux qui seroient chargés de lettres, & de me les envoyer. J'envoyai Jérémie en qui j'avois aussi beaucoup de confiance, avec six cents soldats; sur les confins de Galilée, garder les chemins qui vont de cette province à Jerusalem, avec ordre d'arrêter tous ceux qu'il trouveroit avec des lettres, de me les envoyer, & de mettre aux fers ceux qu'il en trouveroit chargés.

XLVII. Après avoir donné ces ordres, je commandai aux Galiléens de venir le lendemain me trouver en armes à Gabarot avec des provisions pour trois jours. Je partageai les troupes que j'avois avec moi en quatre corps. Je choisis pour la garde de ma personne, celles qui m'étoient le plus attachées. Je leur donnai des officiers, à qui je recommandai de prendre garde qu'aucun soldat inconnu ne se mêlât parmi eux. Je me rendis le lendemain sur les cinq heures à Gabarot. Je trouvai la plaine de devant cette bourgade couverte de Galiléens qui m'attendoient en armes comme je leur avois ordonné, & beaucoup d'autres qui s'y étoient rendus des bourgades voisines. Quand je les eus joints, & que je voulus leur parler, ils s'écrièrent tous que j'étois le bienfaiteur & le sauveur de la Province. Après les avoir remerciés de leur affection, je les priai de n'attaquer personne, de ne point piller le pays, mais de camper dans la plaine & de se contenter des

provisions qu'ils avoient apportées ; parce que je ne souhaitois rien tant que d'appaîser tous ces troubles sans répandre de sang. Ceux que Jan envoyoit avec des lettres , tombèrent le même jour entre les mains des gardes que j'avois mis sur les chemins. Ils retinrent les couriers comme je leur avois ordonné , & m'envoyèrent les lettres. Elles étoient remplies de faussetés & d'injures contre moi.

Les lettres
des Députés de
Jérusalem sont
interceptées.

Joseph va
trouver les Dé-
putés de Jéri-
salam.

XLVIII. Sans en rien dire à personne , je pris le parti d'aller trouver Jonatas & ses collègues. Quand ils sûrent que j'approchois , ils se retirèrent avec ceux de leur parti , & avec Jan , dans la maison de Jesus qui étoit grande , & qui ne différoit guère d'une citadelle. Ils y cachèrent une compagnie de soldats , firent fermer toutes les portes excepté une qu'ils laissèrent ouverte , & attendirent que j'allasse les saluer. Ils avoient ordonné à leurs gardes de me laisser entrer quand je me présenterois , mais d'empêcher qu'aucun de mes gens n'entrât avec moi. Ils croyoient par-là se saisir facilement de moi , mais ils se tromperent. Je pressentis le piège qu'ils me tendoient ; & aussi-tôt que je fus arrivé , je descendis à l'opposite *de la maison de Jesus* & je feignis avoir besoin de me reposer. Jonatas & ses collègues crurent que je dormois véritablement ; & ils furent avec empressement dans la plaine pour tâcher de persuader aux Galiléens qui y étoient , que j'étois un mauvais gouverneur ; mais il arriva tout le contraire de ce qu'ils prétendoient faire. Car ils n'eurent pas plutôt paru , que les Galiléens éleverent un cri qui marquoit bien leur attachement pour leur gouverneur. Ils reprocherent à Jonatas & à ses collègues qu'ils étoient venu mettre le trouble dans la Province , sans qu'ils leur en eussent donné aucun sujet : ils les conjurèrent de s'en retourner , & ils protestèrent qu'on ne leur persuaderoit jamais de recevoir un autre gouverneur que moi.

Quand j'eus appris cela , je crus que je ne devois pas faire difficulté de paroître. J'allai donc écouter ce que Jonatas & ses collègues disoient. Aussi-tôt que je parus , toute l'assemblée me reçut avec de grandes marques de joie , & donna bien des bénédictions à mon gouvernement.

XLIX. La crainte saisit Jan & ses collègues ; & lorsqu'ils virent que les Galiléens couroient sur eux par l'affection qu'ils me portoient , ils craignirent de courir risque de perdre la vie. Ils pensoient à s'enfuir , mais je les arrêtai en les priant de

rester. Ils étoient fort abbatu , & dans un grand trouble (a). Je fis signe à la multitude de cesser ses acclamations , & j'envoyai ceux de mes soldats en qui j'avois plus de confiance garder les chemins ; je commandai aux Galiléens de s'avancer de peur de quelque surprise de la part de Jan , ou de celle des ennemis , en cas qu'ils nous vinssent attaquer brusquement. Je commençai *après avoir fait ces arrangemens* par faire ressouvenir Jonatas & ses collègues de ce qu'ils m'avoient écrit , qu'ils étoient députés par le Sénat de Jerusalem pour terminer les différends que j'avois avec Jan , & qu'ils m'avoient exhorté à les aller trouver. Je produisis en même temps leur lettre , pour les empêcher de rien nier. Voyant qu'elle les convainqueroit *s'ils le faisoient* , j'ajoutai : » Jonatas , & vous qui êtes ses collègues , si dans le différend que j'ai avec Jan , je dois rendre » compte de ma conduite , en vous produisant deux ou trois » témoins en ma faveur , vous seriez obligés , après avoir examiné leur vie , de me déclarer innocent des accusations qu'il » forme contre moi. Mais pour vous convaincre que je n'ai » rien fait que de bien & de juste dans mon gouvernement , » je crois qu'il ne suffit pas à une personne qui s'est comportée » aussi sagement que j'ai fait , de se borner à vous produire trois » témoins : je vous présente toute cette multitude , informez-vous » d'elle de la manière dont je me suis conduit ; si je ne l'ai pas » gouvernée avec toute sorte de modération & d'égards ; & » vous ô Galiléens , je vous conjure de ne point dissimuler la » vérité ; dites devant les Députés de Jerusalem , ce sont mes » juges , dites ce que je n'ai pas bien fait.

L. Comme je parlois encore , toute la multitude éleva la voix , en m'appellant son bienfaiteur & son sauveur , & elle témoigna que je les avois bien gouvernés : elle me pria de continuer , assurant avec serment que je n'avois fait peine à qui que ce fût , *Et que je n'avois jamais souffert* qu'on manquât aux égards qui sont dûs aux personnes du sexe. Je lus ensuite deux lettres

(a) Si, au lieu de *τὸ λόγῳ*, il y avoit *τὴν λόγῳ*, je préférerois, avec quelque confiance de ne me pas tromper, le sens que je propose à celui qu'a donné le nouvel Editeur. Il ne paroît pas que ces Députés dussent être étonnés, du discours de Joseph puisqu'il n'avoit encore rien dit. *τὸ λόγῳ* peut être une faute

pour *τὴν λόγῳ*. D'ailleurs Joseph n'est pas toujours de la dernière exactitude à donner aux prépositions dont il se sert le régime qui leur convient. Ainsi je crois qu'il a voulu dire que Jonatas & ses collègues ne sçavoient que dire , qu'ils étoient tout troublés & comme hors d'eux-mêmes.

que Jonatas & ses collègues avoient écrites , mais que mes soldats avoient interceptées , & qu'ils m'avoient envoyées. Elles étoient pleines d'injures & de calomnies contre moi , & elles m'accusoient de traiter les Galiléens plutôt en tyran qu'en gouverneur. Elles contenoient plusieurs autres choses aussi indécentes que fausses. Je fis entendre au peuple que les porteurs de ces lettres me les avoient remises d'eux-mêmes. Car je ne voulois pas que mes ennemis sçussent que je faisois garder les chemins , de peur qu'ils ne s'abstinsent d'écrire dans la crainte que leurs lettres ne fussent interceptées.

LI. La lecture de celles que j'avois surprises mit le peuple en fureur. Il courut sur Jonatas & sur ses collègues pour les tuer , & il l'eût fait, si je n'eusse arrêté sa colère ; je protestai que j'oublierois volontiers tout ce qu'ils avoient fait , pourvu qu'ils changeassent de conduite , qu'ils retournassent à Jerusalem & qu'ils y fissent un fidèle rapport de la manière dont je gouvernois la Province. Je leur permis ensuite de se retirer ; quoique je sçusse bien qu'ils ne feroient rien de ce qu'ils me promettoient. Le peuple étoit cependant dans une grande colère contre-eux , & il me faisoit de grandes instances pour que je lui permisse de les punir. Je me donnai de grands mouvemens pour l'empêcher de leur faire du mal , persuadé que toute sédition produit nécessairement la ruine du public ; mais il me fut impossible d'appaîser sa colère. Quand je vis que je ne pouvois arrêter sa fureur , je montai à cheval , & j'ordonnai à tout le monde de me suivre à la bourgade de Soganni qui est éloignée de vingt stades de Gabara(a). Je voulus évirer par-là & empêcher qu'on ne pût m'accuser d'avoir été la cause d'une guerre civile.

LII. Lorsque je fus près de cette bourgade , j'arrêtai le peuple & l'exhortai à se modérer , & à ne se pas porter à une vengeance dont les suites seroient sans retour. J'ajoutai que je voulois faire une députation à Jerusalem de cent personnes respectables par leur âge , & par le rang qu'elles tenoient parmi eux , pour se plaindre devant le peuple de ceux qui troubloient la Province ; mon intention étant , que s'ils le faisoient entrer dans leurs sentimens , ils sollicitassent des lettres du Sénat qui m'ordonnassent de rester en Galilée , & à Jonatas & à ses collègues d'en

Les Galiléens
veulent tuer
Jonatas & ses
collègues.

Joseph dépar-
te à Jerusa-
lem.

(a) On lisoit dans les éditions antérieures à celles de M. Havercamp, & de M. Reland, *Paläst. illustr.* pag. 102. avoir conjecturé qu'il falloit lire *γαβαρα*. La

conjecture n'a rien qui répugne ; mais en la mettant dans le texte, le nouvel Editeur eût dû conserver l'ancienne leçon dans une petite note.

fortir. Les préparatifs pour ce voyage furent bientôt faits ; trois jours après cette assemblée, mes Députés partirent. Je leur donnai ces instructions, & je les fis accompagner par une troupe de cinq cents hommes. J'écrivis aux amis que j'avois à Samarie, de pourvoir à la sûreté des chemins ; car cette ville étoit déjà sous la puissance des Romains (a), & il faut que ceux qui veulent se rendre promptement à Jérusalem, passent par son territoire, n'y ayant par-là de Galilée à Jérusalem que trois jours de marche. J'accompagnai ces Députés jusques sur les frontières de cette province ; je mis des gardes sur les chemins, afin qu'on ne pût avoir de nouvelles de leur voyage, & je m'en allai à Japha.

LIII. Jonatas & ses collègues voyant que l'entreprise qu'ils avoient formée contre moi avoit manqué, renvoyèrent Jan à Giscalà, & ils allèrent à Tibériade dans l'espérance de s'en rendre les maîtres. Jésus, qui pour-lors en étoit Archonte, leur écrivit qu'il engageroit le peuple à les recevoir s'ils venoient, & à les choisir pour les gouverner. Silas que j'avois laissé, comme je l'ai dit, pour avoir soin de cette ville, m'écrivit pour m'en donner avis, & il me pressoit de m'y rendre au plutôt. Je profitai de l'avis, & je partis sur le champ pour y aller ; mais j'y pensai périr. Jonatas & ses collègues avoient profité de leur séjour à Tibériade, pour s'attacher ceux qui avoient eu quelque difficulté avec moi. Lorsqu'ils apprirent que j'arrivois, dans la crainte que je n'usasse de violence, ils me vinrent saluer, & ils me firent compliment sur la manière dont je m'étois conduit. Ils m'assurèrent qu'ils se réjouissoient de l'honneur que j'avois acquis ; que ma gloire faisoit la leur, puisque j'étois leur

Piège que
Jonatas & les
collègues ren-
dent à Joseph.

(a) M. le Clerc ou l'auteur dont il fait l'extrait dans le quatorzième volume de sa *Biblioth. univers.* pag. 111. croient * que le pays des Samaritains paroît avoir eu du temps de Vespasien, le même sort que le reste de la Judée. Cela ne paroît pas par ce que dit ici Joseph, que Samarie étoit dans la puissance des Romains. Il est vrai qu'il s'en assembla un grand nombre sur le mont Garizim, ** & que Vespasien craignant que ce grand attroupement n'annonçât le dessein d'une révolte, il

envoya Céréalès contre-eux, qui en fit mourir dix mille ; le reste se dissipa, & on ne voit pas que les Romains aient été obligés d'assiéger Samarie. Si lorsque ce Sçavant dit que Joseph se contente de remarquer que Tite passa auprès de Naplouse, il avoit en vue le premier nu merodu chap. 8. du quatrième livre de l'Histoire de la guerre des Juifs, c'est une légère faute de mémoire. Ce fut Vespasien, & non Tite, qui passa auprès de Naplouse.

* *Crist. Callar. collectan. hist. Samarit.*

** *Guér. Juifs, liv. 3. chap. 7. n. 32.*

concitoyen & que j'avois été élevé parmi eux ; qu'ils estimoient mon amitié infiniment davantage que celle de Jan ; qu'ils se pressoient de retourner à Jerusalem , & qu'ils ne restoient que pour me mettre Jan entre les mains. Ils me confirmèrent cela par de si grands sermens , que je crus ne devoir pas m'en défier. Ils finirent par me prier d'aller prendre logement ailleurs ; parce que le lendemain étant jour de Sabbat , il ne falloit pas y causer de l'embarras à ceux de Tibériade.

LIV. Comme je ne me défiois de rien , j'allai à Tarichée ; j'eus cependant l'attention de laisser quelqu'un de mes gens à Tibériade , qui pussent s'informer de ce qu'on diroit de moi , & j'en mis d'autres de distance en distance dans la route de cette ville à Tarichée , afin qu'ils pussent me faire sçavoir des uns aux autres ce qu'ils apprendroient de ceux que j'avois laissés dans la ville. Tout le monde s'assembla le jour suivant dans la Proseuque (a). Le bâtiment étoit grand & capable de contenir une grande multitude de peuple. Jonatas s'y étant rendu , il n'osa pas parler ouvertement de se révolter contre moi : il se contenta de dire que leur ville avoit besoin d'un meilleur Gouverneur ; mais Jésus qui en étoit le premier Magistrat , dit sans détour : » Il nous est plus » avantageux d'être gouvernés par quatre personnes également » recommandables par leur mérite & par leur naissance , que » de l'être par une seule. « Parlant ainsi , il désignoit Jonatas & ses collègues. Juste loua beaucoup cet avis , & fit entrer quelques-uns du peuple dans son sentiment : mais le plus grand nombre désapprouva ce qu'on venoit de dire , & le peuple se fût mutiné si la sixième heure ne fût arrivée ; car tout le monde se retira alors pour aller dîner , comme c'est notre coutume les jours de Sabbat. Jonatas & ses collègues voyant qu'ils ne pouvoient pas réussir , remirent l'affaire au lendemain , & se retirèrent. Je l'appris , & je crus que je devois me rendre le lendemain matin à Tibériade. On étoit déjà assemblé dans la Synagogue , lorsque j'arrivai ; & le peuple ignoroit le motif de cette assemblée. Ma présence surprit & embarrassa Jonatas & ses collègues ; mais s'étant remis de leur trouble , ils dirent qu'ils avoient avis qu'on avoit vu à trente stades de la cavalerie Romaine dans un endroit appelé Omonoia , dans les

Assemblée de
Tibériade pour
perdre Joseph.

(a) Lieu dans lequel les Juifs s'assembloient pour faire leurs exercices de piété. Voyez la remarque première du second

livre de la réfutation des Grecs, ou contre Appion.

confins de Tibériade. Après avoir débité cette nouvelle, qu'ils avoient inventée, ils m'exhorterent à ne pas laisser les ennemis faire le dégât sur les terres de la ville. Leur dessein étoit de m'écarter sous prétexte d'aller défendre le pays, & cependant de profiter de mon absence pour indisposer la ville contre moi.

L V. J'avois pénétré leurs vuës, mais je crus devoir obéir, de peur de donner lieu à ceux de Tibériade de penser que je négligeois de veiller à la conservation de leur pays : j'y allai donc ; mais n'ayant trouvé aucune trace d'ennemis, je revins sur le champ. Je trouvai à mon retour que tout le monde s'étoit déjà rendu au lieu de l'assemblée, qui fut très-nombreuse. Jonatas & ses collègues tâchoient de persuader que tout occupé de mes plaisirs, je ne pensois point à mettre les peuples à couvert des malheurs de la guerre. Ils confirmoient ce qu'ils avançoient par quatre lettres qu'ils disoient avoir reçues des extrémités de la Galilée, & dans lesquelles, sur les avis qu'on avoit que les Romains devoient sous trois jours aller avec de la cavalerie & de l'infanterie faire le dégât dans le pays, on les prioit de ne pas différer d'envoyer du secours & de ne pas rejeter les prières qu'on leur en faisoit. A ce récit que ceux de Tibériade crurent véritable, ils s'écrièrent que ce n'étoit pas dans une assemblée que je devois me tenir assis ; que je devois voler à la défense de leurs compatriotes. Comme je présentis le dessein de Jonatas & de ses collègues, je répondis que j'étois prêt d'obéir, & je promis de marcher sur le champ contre les ennemis ; mais je représentai que j'étois d'avis, puisque ces lettres marquoient que les Romains devoient entrer en Galilée par quatre endroits, qu'on partageât les troupes en cinq corps, & que Jonatas & ses collègues se missent chacun à la tête d'un de ces corps ; que c'étoit peu pour de bons citoyens de donner des conseils ; qu'ils devoient, lorsque l'occasion le demandoit, payer de leur personne ; que pour moi je ne pouvois commander qu'un corps. Le peuple goûta beaucoup mon avis, & il voulut obliger Jonatas & ses collègues de marcher contre les ennemis. Cette proposition dérangerait extrêmement leurs vuës, car ils sentoient que par une contre-batterie je renverrois les machines qu'ils avoient élevées contre moi.

L V I. Une personne de leur faction nommée Ananie, homme

me méchant & capable d'une mauvaise action, proposa au peuple d'ordonner un jeûne pour le lendemain, & que tout le monde eût à se trouver dans le même lieu sans armes, pour marquer à Dieu qu'on étoit convaincu que les armes sans son secours sont inutiles. Ce n'étoit pas la piété qui lui faisoit proposer cet avis, son dessein étoit de se saisir de moi & de mes gens lorsque nous serions désarmés. Je fus obligé de me soumettre à cet avis, de peur que je ne parusse mépriser ce qui portoit à la piété. Lorsque tout le monde se fut retiré, Jonatas & ses collègues écrivirent à Jan de les venir trouver le lendemain matin avec le plus de monde qu'il pourroit; que le moment étoit arrivé de se saisir de moi, & d'en faire ce qu'ils souhaitoient. Jan ne manqua pas de venir. Je choisis deux de mes gardes les plus braves, & ceux en qui j'avois plus de confiance, à qui j'ordonnai de cacher sous leurs habits des poignards. Je pris une cuirasse, & je mis mon épée de manière qu'elle ne paroît point, afin que si mes ennemis m'attaquoient, je fusse en état de me défendre; & je me rendis ensuite à la Synagogue.

LVII. Jésus qui commandoit aux portes, ordonna qu'on les fermât à tous mes gens, & il ne me laissa entrer qu'avec mes amis. Nous étions dans des exercices de piété, lorsque Jésus s'étant levé me demanda ce qu'étoient devenus les meubles & l'argent en lingots trouvés dans le palais du Roi, lorsqu'on avoit été y mettre le feu, & où cela avoit été déposé. Son motif en me faisant cette demande, étoit de gagner du temps jusqu'à ce que Jan fût arrivé. Je répondis que Capellus & dix des plus considérables de la ville avoient ces effets, qu'il pouvoit s'en informer. Comme ces personnes assurèrent qu'elles les avoient en effet chez elles, il ajouta : Mais ces vingt pièces d'une certaine quantité d'or non-monnoyé que vous avez vendues, que sont-elles devenues? Je lui répondis que je les avois données pour les frais des voyages de ceux qu'on avoit envoyés à Jerusalem. Jonatas & ses collègues dirent que j'avois mal fait de prendre les frais de ce voyage dans la caisse publique. Le peuple, qui connut alors la malice de mes ennemis, commença à s'irriter. Je m'aperçus qu'il étoit prêt de se soulever; & voulant l'animer de plus en plus, je dis : Hé-bien, si j'ai fait mal de payer de l'argent du public le voyage de vos Députés, je rendrai du mien ces vingt pièces d'or.

Nouvelle entreprise que font les Députés de Jerusalem pour perdre Joseph.

LVIII. À cette offre Jonatas & ses collègues n'eurent rien à répondre ; mais le peuple qui sentoit de plus en plus leur malice, s'émut encore davantage. Jésus, qui prévint qu'il alloit se soulever, ordonna qu'il eût à se retirer , & que le conseil restât ; parce qu'on ne pouvoit délibérer de ces sortes d'affaires dans le trouble & le tumulte ; mais le peuple cria qu'on ne me laisseroit pas seul à leur discrétion. On vint cependant donner secrètement avis à Jésus que Jan approchoit avec des troupes. Alors Jonatas & ses collègues ne gardèrent plus aucune mesure ; & si Dieu par une bonté particulière n'eût pas veillé à ma conservation , j'eusse péri par les mains de Jan. Cessez , s'écrièrent-ils , citoyens de Tibériade , de faire la recherche de ces vingt pièces d'or. Ce n'est pas ce qui rend Joseph digne de mort : il a le mérite pour avoir voulu s'ériger en tyran , & s'être emparé du gouvernement en trompant le peuple par ses discours. En disant cela ils tâchèrent de se saisir de moi, pour me faire mourir. Mes gens aussi-tôt tirèrent leurs poignards, & menacèrent d'en percer ceux qui me feroient violence : le peuple prit des pierres pour en accabler Jonatas & ses collègues, & il m'arracha à leur fureur.

LIX. Mais en me sauvant j'avois à craindre de rencontrer Jan, qui s'avançoit avec des troupes : je l'évitai en prenant un chemin détourné qui menoit au port. J'y trouvai une barque dans laquelle m'étant jetté, je passai à Tarichée, & je me sauvai contre toute apparence des mains de mes ennemis. Je mandai aussi-tôt les principaux des Galiléens, à qui je racontai comment j'avois pensé périr par la trahison de Jonatas & de ceux de Tibériade (a). Ils en furent outrés , & ils me pressèrent de ne plus différer à faire la guerre, de leur permettre d'attaquer Jan, & de le faire mourir avec Jonatas & ses collègues. Quoiqu'ils fussent extrêmement animés , je les retins en leur remontrant qu'il falloit attendre le retour de ceux qu'on avoit envoyés à Jerusalem, pour régler nos démarches sur ce qu'ils nous rapporteroient du sentiment, du Sénat & du peuple & je les persuadai. Lorsque Jan vit ses mauvais desseins échoués , il retourna à Giscala.

(a) Comment Joseph peut-il dire qu'il avoit pensé périr par les embûches que lui avoient dressé Jonatas & les habitants de Tibériade, après avoir raconté

que le peuple étoit prêt à se soulever en sa faveur, contre Jonatas ? On voit dans la suite qu'il se joignit à ses ennemis, mais il prend ici hautement sa défense.

L X. Peu de temps après arrivèrent ceux que nous avons envoyés à Jérusalem. Ils rapportèrent que le peuple étoit extrêmement irrité contre Ananus & Simon fils de Gamaliel, de ce que, sans une délibération publique, ils avoient envoyé en Galilée pour m'en faire sortir ; que peu s'en étoit fallu qu'il n'eût mis le feu à leurs maisons. Ils nous rendirent des lettres dans lesquelles les principaux de Jérusalem me confirmoient, à la prière du peuple, le gouvernement de cette province, & ordonnoient à Jonatas & à ses collègues de s'en retourner incessamment. Après les avoir lûs, j'allai à la bourgade d'Arbela, où je convoquai une assemblée de Galiléens. Je dis aux députés de faire rapport de l'indignation où l'on étoit à Jérusalem des entreprises de Jonatas & de ses collègues ; des lettres qu'ils leur apportoit pour les faire sortir de Galilée, & de celles qui me confirmoient dans le gouvernement de cette province. J'envoyai aussi-tôt à Jonatas & à ses collègues la lettre qui les regardoit, & je recommandai au porteur de tâcher de pénétrer le parti qu'ils alloient prendre.

Retour de
ceux qu'on a-
voit députés à
Jérusalem.

L X I. Cette lettre les embarrassa beaucoup. Ils manderent Jan, assemblerent le Sénat de Tibériade avec les principaux de Gabara, & ils les prièrent de délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans les circonstances où l'on se trouvoit. Ceux de Tibériade furent d'avis qu'ils devoient se maintenir, & ne pas abandonner une ville qui s'étoit donnée à eux ; que Joseph ne l'épargneroit pas, & qu'il s'en étoit vanté : ce qu'ils disoient contre la vérité. Jan approuva l'avis, & ajouta qu'il leur conseilloit d'envoyer deux d'entre eux à Jérusalem pour accuser Joseph devant le peuple de se conduire mal dans son gouvernement ; qu'outre que le peuple en général change facilement de sentiment, la considération qu'il avoit pour eux le feroit ajouter foi à ce qu'ils diroient. Le conseil de Jan fut approuvé, & en conséquence Jonatas & Ananie partirent pour Jérusalem après avoir pris pour leur garde une compagnie (a) de cent hommes. Les deux autres députés restèrent à Tibériade.

Jonatas &
Ananie vont
à Jérusalem pour
accuser Joseph.

(a) Le nouvel Editeur fait, après M. d'Andilly, rester ces cent hommes de guerre pour la garde de Joazar & de Simon qui demeuroient à Tibériade. Ce n'est point le sens naturel de l'expression de Joseph ; & ce qui suit justifie celui que j'ai suivi. Car il dit que ses coureurs ayant surpris Jonatas & Ananie à Daba-

ritte, ils leur firent mettre les armes bas. Ce n'est pas une circonstance qui mérite d'être rapportée, qu'un corps de troupes ait fait mettre les armes bas à deux personnes qui voyagent & qu'il surprend au milieu de la nuit, si elles n'avoient pas été accompagnées d'une escorte.

Joseph fait
enlever Jonatas
& Ananie.

LXII. Les habitans de cette ville se mirent à fortifier leurs murailles. Ils ordonnerent à tous ceux qui y demeuroient de se fournir d'armes, & ils obtinrent de Jan qui étoit (a) à Giscala un corps de troupes assez considérable, en cas qu'ils en eussent besoin contre moi. Jonatas & ses collègues allèrent coucher à Dabaritte; c'est une bourgade qui est dans la grande plaine sur les frontières de Galilée. Ils y furent surpris au milieu de la nuit par mes coureurs, qui après leur avoit fait mettre les armes bas, les mirent aux fers & les garderent dans ce lieu comme je leur avois ordonné. Levi qui commandoit ce parti, m'écrivit pour m'en informer. Je laissai passer deux jours sans marquer en sçavoir rien, après lesquels j'envoyai conseiller à ceux de Tibériade de quitter les armes & de renvoyer leurs soldats chez eux. Comme ils croyoient que Jonatas & ses collègues devoient être arrivés à Jerusalem, ils ne répondirent que par des injures dont je tins peu de compte. Toujours persuadé qu'il étoit odieux de faire la guerre à ses concitoyens, je crus devoir user d'adresse pour tirer Simon & Joazar de Tibériade. Je choisis dans mes troupes dix mille de mes meilleurs soldats, que je partageai en trois corps. (b) Je les postai secrètement dans les bour-

(a) ἢ δὲ Ἰωάννης ἢ γισχάλοισ ne seroit-ce point une mauvaise scolie qui aura passé dans le texte? Jonatas & ses collègues font venir Jan à Tibériade pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre dans les conjonctures où ils se trouvoient. Il donne son avis qu'on suir, & en conséquence ceux de Tibériade fortifient leurs murailles, & obtiennent de lui un corps de troupes assez considérable. Il est peu croyable qu'ils aient laissé Jan s'en retourner à Giscala; & qu'ils ne se soient aperçu qu'ils avoient besoin de ce secours qu'après qu'il fut parti, & qu'ils furent obligés de le lui envoyer demander à Giscala.

(b) On convient que le texte de Joseph n'est pas pur. On peut voir dans la note A les conjectures de MM. Hudson & Havercamp. J'entrai dans leur sentiment à la première & à la seconde lecture de cet endroit, & je crus qu'on ne pouvoit mieux le rétablir: mais l'ayant médité de nouveau dans la suite, je crois qu'il y manque quelque chose. S. Gelenius en traduisant οὐ ποῦς ou οὐ δόξας par Doris, a donné lieu de croire qu'il

lisait dans son manuscrit οὐ δόξας: mais outre que cette leçon n'est autorisée d'aucun manuscrit, si Joseph avoit marqué le nom du village où il mettoit la première division de ses troupes, il eût dû, ce semble, faire connoître celui des deux autres, ce qu'il ne fait cependant pas. Ainsi je crois qu'il disoit: Je choisis dix mille de mes meilleurs soldats, dont je fis trois divisions que je postai secrètement dans des villages avec ordre de demeurer en embuscade: j'en mis trois mille dans un village qui étoit sur une montagne: j'en postai autant dans un autre qui étoit également montagneux, & éloigné de quatre stades de Tibériade, auxquels j'ordonnai de descendre aussi tôt que je leur en donnerois le signal: pour moi, je pris mon poste hors du village dans un lieu où l'on ne pouvoit m'apercevoir. Je suppose que les copistes ont oublié de transcrire ce que Joseph disoit du poste qu'il avoit marqué à la première division. Ce qu'il ajoute justifie la conjecture » J'en postai mille dans un autre village, » également montagneux: οὐ δόξας ou οὐ ποῦς: car cela suppose qu'il ait placé la

gades voisines, & je leur ordonnai d'y rester. J'en plaçai mille dans une autre bourgade qui étoit également sur une montagne, avec ordre de descendre aussi-tôt que je leur en donnerois le signal. Je pris mon poste devant cette bourgade. Les habitans de Tibériade qui m'apperçurent, accoururent aussi-tôt, & me dirent beaucoup d'injures. Ils portèrent même l'extravagance jusqu'à faire un beau brancard commé pour me porter en terre : ils l'entouroient en faisant semblant de me pleurer, & ils accompagnoient cette ridicule scène de risées & de bouffonneries. Je regardois avec plaisir jusqu'où pouvoit aller leur folie.

Dans le dessein d'enlever Simon & Joazar, je les envoyai prier de s'avancer un peu hors de la ville avec leurs amis & ceux dont ils voudroient se faire accompagner pour leur sûreté ; parce que je voulois traiter avec eux & leur céder la moitié du gouvernement de la Galilée. L'espérance de l'avantage que j'offrois séduisit Simon, & il me vint trouver avec autant de facilité que d'imprudenc. Joazar se défia de quelque chose, & il ne voulut pas sortir de la ville. Lorsque Simon parut avec ceux qu'il avoit amenés pour sa sûreté, je fus au devant de lui ; & après l'avoir salué avec politesse, je le remerciai d'avoir bien voulu venir. Nous nous promenâmes quelque temps, & je l'éloignai insensiblement de ceux qui l'accompagnoient comme pour lui dire quelque chose en particulier. Alors je le saisis par le milieu du corps, & le donnai à mes gens pour le porter dans la bourgade où j'avois des troupes. Je leur donnai le signal de descendre, & j'allai avec elles à Tibériade. On se battit de part & d'autre avec beaucoup de courage, & peu s'en fallut que la victoire ne se déclarât pour les habitans de cette ville ; car mes troupes plièrent : je m'en apperçus, j'animai ceux qui étoient auprès de moi à faire leur devoir, & nous forçâmes les ennemis, qui avoient presque remporté la victoire, à rentrer dans la ville. J'envoyai un détachement l'attaquer par le port, & je lui ordonnai de mettre le feu à la première maison dont il se rendroit maître. Les ennemis croyant la ville prise, jetterent les

Joseph se saisit de Simon un des Députés de Jérusalem.

première division de ses troupes dans un village qui étoit sur une montagne. La conjecture que je propose, suppose une grande lacune : je le sens parfaitement, & je voudrois pouvoir charger moins la négligence des copistes. Mais je n'en vois pas de moyen, & on convient

que l'endroit est altré. Joseph partage les dix mille hommes en trois corps, il en met mille dans un village : que devinrent les autres neuf mille ? On sent qu'il manque ici quelque chose, & si ce n'est pas ce que je conjecture, le supplémenr que je propose fait du moins un fort bon sens.

armes bas ; hommes , femmes & enfans , tous me conjurerent de l'épargner. Je me laissai toucher à leurs prières , & je retins mes soldats. Comme il étoit nuit , je rappellai mes troupes & j'allai me reposer. Je fis souper Simon avec moi. Je le consolai de sa disgrâce , & je lui promis de le renvoyer entoutè sûreté à Jerusalem & de payer les frais de son voyage.

Joseph ren-
voie à Jerusa-
lem Jonatas ,
Ananie, Simon
& Joazar : fait
rendre ce qu'on
avait enlevé
dans la prise de
Tibériade.

LXIV. Quand il fut jour, je pris dix mille hommes avec moi , & j'entrai dans Tibériade. Je mandai aux principaux du peuple de me venir trouver ; je leur ordonnai , lorsqu'ils furent venus , de me déclarer les auteurs de la sédition : ils obéirent , & je les envoyai enchaînés à Jotapat. Je fis ôter les fers à Jonatas & à Ananie ; je les envoyai avec Simon & Joazar à Jerusalem , & les fis escorter par une troupe de cinq cents hommes. Les habitans de Tibériade me vinrent encore trouver pour me conjurer de leur pardonner le passé ; protestant qu'ils expierient leur faute par l'attachement le plus sincere pour ma personne. Ils me prièrent de faire rendre ce qui s'étoit conservé du pillage à ceux à qui on l'avoit enlevé. J'ordonnai qu'on l'apportât ; mais comme on fut quelque temps sans obéir , je remarquai qu'un des soldats qui étoit auprès de moi avoit un plus bel habit qu'à l'ordinaire. Je lui demandai d'où il l'avoit eu , & certain par sa réponse que c'étoit du pillage de la ville , je le fis châtier & je menaçai d'un plus grand châtiment ceux qui ayant quelque chose de ce pillage ne viendroient pas l'apporter. On obéit alors , & je fis rendre à chacun des habitans ce qu'il justifioit lui appartenir.

LXV. J'interromps ici mes memoires pour répondre à Juste qui a raconté les mêmes événemens ; & ma réponse s'adresse en même temps à ceux qui s'étant engagés d'écrire l'Histoire se sont peu occupés de dire la vérité , & n'ont pas eu honte de débiter des mensonges ou par haine ou par flatterie. Semblables à ceux qui jettent de faux billets dans le commerce , & encore plus hardis ; car comme ils savent bien qu'il n'y a point de loix qui les condamnent à être châtiés comme faussaires , ils foulent sans crainte la vérité aux pieds. Juste ayant donc entrepris de nous donuer une histoire de ces événemens & de la guerre que nous avons eue avec les Romains , croit faire voir son exactitude en me calomniant & en blessant la vérité même à l'égard de sa patrie. La nécessité de me justifier va me faire dire des choses sur lesquelles j'ai long-temps gardé

un profond silence. On ne doit pas être surpris si je ne l'ai point fait jusqu'à présent. Le grand objet de l'Historien est de dire la vérité : il peut cependant réfuter quelquefois les mauvais Historiens ; mais sans aigreur , non pas tant pour les ménager , que pour ne point sortir des bornes de la modération. » Comment, » Juste , car je veux vous adresser la parole comme si vous » étiez présent , à vous qui vous vantez d'être le plus grand des » Historiens ! Comment avons nous été moi & les Galiléens » cause que votre patrie s'est révoltée contre les Romains & » contre le Roi ? Avant que le Sénat de Jerusalem m'eût envoyé » commander en Galilée , vous & tous ceux de cette Province » faisiez la guerre aux dix villes de Syrie. Vous aviez brûlé » leurs bourgades , & un de vos domestiques fut tué dans cette » expédition ; ce n'est pas moi seul qui vous en accuse , les » mémoires de l'Empereur Vespasien vous en chargent. Lorsque » ce Prince fut à Tibériade , les habitans de ces dix villes ne » lui demanderent-ils pas justice des maux que vous leur avez » faits ? Vous eussiez été châtié , il l'avoit ordonné ; si Agrippa » qui devoit vous faire mourir , gagné par les prières de sa » sœur Bérénice ne se fût contenté de vous retenir long-tems » dans les fers. La conduite que vous tîntes dans la fuite , fait » bien connoître votre caractère & prouve en même temps que » ce fut vous qui poussâtes notre nation à se révolter contre les » Romains.

*Investives de
Joseph contre
Juste de Tibé-
riade.*

» Je vais vous en convaincre dans un instant ; mais je veux , » à votre occasion , dire quelque chose de ceux de Tibériade , » & faire voir à ceux qui liront ces mémoires que vous n'avez » été attaché ni aux Romains ni au Roi. Séphoris & Tibériade » votre patrie sont les plus considérables Villes de la Galilée. » Séphoris est dans le milieu de cette Province. Elle est envi- » ronnée de plusieurs bourgades. Elle eût pu se révolter contre » les Romains , si elle n'avoit pas résolu de demeurer dans la » fidélité qu'elle devoit à ses maîtres. Dans cette vue elle me » ferma ses portes , & défendit à aucun de ses habitans de porter » les armes pour les Juifs. Pour se mettre à couvert des entrepri- » ses que j'aurois pu faire contre elle , elle m'engagea par sur- » prise à la faire fortifier de murs. Mais après qu'elle eut reçu » la garnison que Cestius Gallus qui commandoit alors en Syrie » lui envoya , elle ne fit plus aucun état de moi , quoique j'eusse » alors de grandes forces & que je me fisse craindre dans toute

» la Galilée. Lorsque Jerusalem fut assiégé , & que son saint
 » Temple , qui est également celui de toute la Nation , étoit en
 » danger de tomber dans la puissance des ennemis , elle ne voulut
 » y envoyer aucun secours , de peur de paroître prendre les armes
 » contre les Romains. Votre ville, Juste, qui est située sur le Lac
 » de Génésaret , éloignée de trente stades d'Ippos , de soixante
 » de Gabara, de cent-vingt de Scitopolis qui dépend du Roi &
 » qui n'est environnée d'aucunes villes de Judée , eût pû facile-
 » ment , si elle l'eût voulu , demeurer fidelle aux Romains ; car
 » elle ne manquoit ni d'habitans ni d'armes (a).

» Mais ce fut moi , dites-vous , qui l'en empêchai. Eh ! qui
 » est-ce qui l'en empêcha dans la suite ? Car vous ne pouvez
 » pas ignorer que je fus fait prisonnier par les Romains avant
 » le siège de Jerusalem ; que Jetapat fut emporté de force avec
 » plusieurs autres forteresses , & qu'une grande multitude de
 » Galiléens furent tués dans les différens combats qui se donne-
 » rent. C'étoit alors , que , n'ayant plus sujet de me craindre,
 » vous pouviez rentrer dans l'obéissance du Roi & des Romains,
 » mettre les armes bas, si vous ne les aviez prises que malgré vous,
 » & si vous aviez été forcé de faire la guerre. Vous attendites
 » que Vespasien fût vous assiéger avec toutes ses forces. Alors
 » la peur vous fit tomber les armes des mains. Votre ville eût
 » été saccagée, si , aux instantes prières d'Agrippa , le Général
 » Romain ne vous eût pardonné vos entreprises insensées.
 » C'est donc sans raison que vous m'accusez de vous avoir engagé
 » à la guerre : vous vous y êtes porté de vous-mêmes.

» Est-ce que vous avez oublié que m'étant rendu plusieurs
 » fois maître de votre ville , je n'ai fait mourir personne ; & que
 » dans les séditions que vous avez excitées , cent quatre-vingt
 » de vos citoyens sont périés , & que j'étois alors assiégé dans
 » Jotapat ? Etoit-ce votre attachement pour les Romains ,
 » étoit-ce votre affection pour le Roi , qui vous mettoit alors
 » les armes à la main ? Non , c'étoit votre méchanceté. N'a-
 » t'on pas compté deux mille habitans de Tibériade tués ou
 » pris prisonniers au siège de Jerusalem ? Vous direz , peut-être,
 » que vous ne portiez point alors les armes , parce que vous vous
 » étiez retiré auprès du Roi. Mais ce ne fut que la crainte que

(a) A la lettre : „ car la Ville & le
 » peuple ne manquoient point d'armes. «
 Cette espece de distinction de la ville

d'avec le peuple fait peine. Le sens que
 j'ai suivi est net ; mais il suppose une
 légère correction dans le texte.

» vous aviez de moi qui vous porta à vous y retirer. Je suis
 » un méchant; car vous le dites; mais le Roi Agrippa qui vous
 » avoit conservé la vie, quoique Vespasien vous eût condamné à
 » la perdre & qui vous avoit comblé de tant d'autres bienfaits;
 » pourquoi, je vous prie, vous a-t'il fait mettre aux fers? Pour-
 » quoi vous a-t'il tant de fois chassé de votre pays? Pourquoi
 » vous a-t'il une fois condamné à mourir, & ne vous a-t'il
 » accordé la vie qu'aux instantes prières de la Princesse sa sœur?
 » Lorsqu'après tant de crimes il voulut bien vous honorer d'une
 » charge de Secrétaire, il vous convainquit de tant d'infidélités
 » qu'il fut obligé de vous chasser. Je n'entrerai dans aucun
 » détail, mais je suis surpris de votre peu de pudeur. Vous
 » osez dire que de tous ceux qui ont écrit de ces choses, c'est
 » vous qui les avez le mieux rapportées; comment pouvez vous
 » avoir eu connoissance de la manière dont elles se sont passées
 » en Galilée, si vous étiez alors à Bérith auprès du Roi? D'où
 » sçavez-vous ce que nous avons souffert de la part des Romains,
 » ce que nous leur fîmes souffrir, au siège de Jotapat? Et qui a pû
 » vous instruire de ce que je fis pendant que cette ville fut
 » assiégée? Car tous ceux qui auroient pû vous en dire des nou-
 » velles y périrent (a). Vous direz sans doute que vous avez été
 » bien informé de ce qui s'est passé au siège de Jérusalem. Eh!
 » comment auriez-vous pû l'être? Vous ne serviez pas alors dans
 » les troupes & vous n'avez pas lû les memoires de César. La
 » preuve en est claire, vous leur êtes souvent opposé. Si vous
 » vous flattiez d'avoir mieux écrit cette histoire qu'aucun autre

[a] M. Tillemont, *ruine des Juifs*,
 pag. 514. presse, ce semble, un peu trop
 l'expression de Joseph, lorsqu'il lui fait
 dire » qu'il n'échappa pas même un hom-
 » me qui pût en aller dire des nouvelles.«
 Il dit seulement que tous ceux qui an-
 roient pû instruire Juste de la manière
 dont les choses s'étoient passées à Jotapat,
 étoient morts dans les différentes actions
 qui s'y étoient données. Un grand nom-
 bre d'hommes, de femmes & d'enfans
 eût pû survivre au sacagement de cette
 ville, sans que pour cela Juste ait pû en
 tirer les connoissances nécessaires pour
 en écrire l'histoire.

Je voudrais faire un petit retranche-
 ment dans ce que ce judicieux critique
 dit, *ibid.* pag. 587. » que Joseph accuse
 » positivement Juste d'être contraire aux

» memoires que Tite en avoit conservés.«
 Il lui reproche seulement de n'avoir pas
 lû les memoires de César, sans détermi-
 ner de quel Empereur il vouloir parler.
 M. d'Andilly a cru que c'étoit de Vespasien.
 Ce Prince avoit en effet composé des
 memoires, comme Joseph vient de le
 dire un peu plus haut; mais enfin, puis-
 qu'il n'a pas jugé à propos de mettre le
 nom de celui dont il dit que Juste n'a-
 voit pas lû les memoires, j'ai cru devoir
 l'imiter en le traduisant.

Je ne sçais où M. Bagnage (*Hist. des
 Juifs*, pag. 2. 3.) a pris que Juste oppo-
 soit à Joseph les memoires du siège de
 Jérusalem que Tite avoit laissés, aussi-
 bien que ceux de Julien Intendant de la
 Judée qui avoit assisté à la prise de Jérusa-
 lem, & qui en fit la description.

» écrivain ; pourquoi n'avez-vous pas publié votre ouvrage
 » pendant la vie des Empereurs Vespasien & Tite qui avoient
 » commandé dans la guerre que nous avons eue avec les Romains,
 » pendant la vie d'Agrippa, pendant celle de ses parens qui
 » sçavoient (a) si bien la langue grecque ? Car il y avoit plus de
 » vingt ans que vous l'aviez écrite, *lorsque vous l'avez donnée*
 » *au public*. Il y eût eu alors des personnes qui eussent été en
 » état de juger de votre exactitude. Maintenant qu'elles ne
 » sont plus en vie, sentant qu'on ne peut pas vous convaincre
 » de vos mensonges vous la mettez au jour. Je n'ai pas fait
 » comme vous. Je n'ai rien à craindre pour la mienne. Je l'ai
 » présentée aux Empereurs dans un temps où les événements
 » étoient encore présens à la mémoire de tout le monde. J'ai
 » cru qu'en disant la vérité, je mériterois leur approbation &
 » je ne me suis pas trompé. Je l'ai fait voir à plusieurs person-
 » nes, au Roi Agrippa, aux Princes de sa maison dont quel-
 » ques-uns avoient servi dans cette guerre. L'Empereur Tite ne
 » voulant pas qu'on allât s'instruire de ces événemens, ailleurs
 » que dans mon histoire eut la bonté de la parapher de sa
 » propre main & de m'ordonner de la mettre au jour. Le Roi
 » Agrippa m'en écrivit soixante-deux lettres, dans lesquelles
 » il rend témoignage à ma fidélité. J'en vais rapporter deux,
 » vous pouvez, si vous voulez, juger des autres par celles que
 » je donne ici.

Le Roi Agrippa à son cher ami Joseph Salut. » J'ai lû avec
 » plaisir votre ouvrage. Vous me paroissez avoir écrit plus
 » exactement qu'aucun de ceux qui ont raconté les mêmes
 » événemens. Envoyez-moi la suite. Portez-vous bien mon cher.

Le Roi Agrippa à son cher ami Joseph Salut. » Parce que j'ai
 » vû de ce que vous avez écrit, vous ne me paroissez pas avoir
 » besoin de mémoires pour sçavoir (b) comme les choses se
 » sont passées dès le commencement. Quand cependant vous

(a) Autrement, qui avoient une si grande connoissance des belles lettres grecques.

(b) C'est sur cet endroit que M. de Tillemont s'appuie, pour dire que Joseph avoit demandé des mémoires au Roi Agrippa sur ses ancêtres. *Ruin. Juifs*, pag. 582. L'expression de ce Prince n'est pas assez claire pour qu'on puisse assurer que le Sçavant critique en a bien pris le

sens. Il est d'ailleurs peu-à-peu semblable que Joseph ait demandé au Roi Agrippa des mémoires sur ses ancêtres pour un ouvrage où il n'en parle presque point, & où il n'en parle que comme en passant. C'eût été à ses Antiquités que ces mémoires eussent convenu, & c'est pour son Histoire de la guerre des Juifs qu'on les lui fait rechercher.

» me viendrez trouver, je vous en dirai beaucoup qu'on ne sçait pas.

» Le témoignage que ce Prince rendit à mon histoire, lorsqu'elle fut achevée, ne fut point l'effet de la flatterie, cela étoit au-dessous de lui; ni d'une raillerie maligne comme vous pourriez dire, il étoit trop incapable d'aucune malignité. Ce fut un témoignage qu'il rendit à la vérité, comme font ceux qui lisent des histoires fidelles. Mais je finis une digression que j'ai cru être obligé de faire contre Juste.

LXVI. Après que j'eus réglé les affaires de Tibériade, j'assemblai mes amis pour conférer avec eux sur la manière dont je devois me conduire à l'égard de Jan. Ils étoient tous d'avis qu'il falloit prendre les armes, & l'aller châtier comme l'auteur de tout le désordre. Toujours ferme dans mon sentiment de tâcher d'appaiser les troubles sans répandre de sang, je ne pus me résoudre à suivre cet avis. Je les priai de tâcher de sçavoir les noms de ceux qu'il avoit avec lui. Ils le sçurent; & connoissant alors ceux qui lui étoient attachés, je fis publier que je leur offrois la paix & que j'engageois ma parole de la leur accorder à condition qu'ils l'abandonneroient. Je leur donnois vingt jours (a) pour délibérer sur le parti qu'il leur étoit plus avantageux de prendre, & les menaçois de faire brûler leurs maisons & vendre leurs biens s'ils ne mettoient pas les armes bas. Cette ordonnance les intimida, ils abandonnerent Jan, quitterent les armes & me vinrent trouver au nombre de quatre mille. Il ne resta auprès de lui que les concitoyens & environ quinze cents Etrangers de Tyr. Ce fut ainsi que je le contrainis à ne point sortir dans la suite de sa ville.

LXVII. Ceux de Séphoris prirent les armes en ce même temps. Ils me voyoient occupé ailleurs, & ils se confioient dans la force de leurs murailles. Ils députerent à Cestius Gallus qui commandoit alors en Syrie, pour le prier de venir prendre possession de leur ville. Cestius promit d'y aller, mais sans leur en marquer le temps. J'en fus informé, & ayant pris un corps de troupes avec moi, j'allai à Séphoris & je l'emportai de force. Les Galiléens voulurent profiter de l'occasion. Ils en haïssoient

Joseph em-
porte Séphoris
de force, mais
il la préserve
du pillage.

(a) Joseph ne donne que cinq jours à ceux qui suivoient, le parti de Jan pour délibérer sur celui qu'ils avoient à prendre. Trois mille l'abandonnerent & alle-

rent mettre leurs armes aux pieds de Joseph. Liv. 2. Guer. Juifs, chap. 24. num. 5.

les habitans, & croyant le temps favorable pour fatisfaire leur haine, ils se jetterent dedans pour la détruire de fond en comble. Ils mirent le feu aux maisons qu'ils trouverent abandonnées ; car la peur en avoit fait retirer les habitans dans la citadelle, & il n'y eut sorte de cruautés qu'on exerce dans le faccagement d'une ville ennemie (a), à laquelle ils ne se portassent. Dans la peine que cela me fit, je leur ordonnai de mettre fin à un si grand désordre, & je leur remontrai que c'étoit une barbarie de traiter ainsi ceux de leur nation. Quand je vis que mes prières ni mes ordres ne faisoient aucune impression sur eux, & que leur haine les rendoit sourds à tout, j'ordonnai à ceux de mes amis en qui j'avois plus de confiance, de faire courir le bruit qu'on avoit vu les Romains venir avec de grandes forces de l'autre côté de la ville. Mon motif étoit d'arrêter par cette feinte la fureur des Galiléens, & de conserver la ville de Séphoris, & j'y réussis. Le bruit ne s'en fut pas plutôt répandu, que la crainte les saisit & qu'ils quitterent le pillage pour fuir. Ils y furent d'autant plus portés, qu'ils voyoient leur Général même prendre la fuite. Car, pour autoriser cette fausse alarme, je feignis d'avoir peur comme eux. C'est ainsi que cette ville fut conservée par mes soins, contre toute espérance.

Les habitans de Tibériade écrivent Agrippa pour le prier de venir prendre possession de leur ville. Leur lettre est interceptée.

LXVIII. Peu s'en fallut que Tibériade n'eût le même sort. Voici ce qui y donna occasion. Les principaux de cette ville écrivirent au Roi, pour le prier d'en venir prendre possession. Ce Prince promit d'y aller, & chargea de sa réponse un de ses chambellans nommé Crispus, Juif de naissance. Les Galiléens le rencontrèrent & me l'amenerent. La multitude s'irrita quand elle apprit *ce que contenoit la lettre dont il étoit porteur*, & elle courut aux armes. Plusieurs s'étant assemblés de différents endroits, me vinrent trouver le lendemain à la ville d'Afochis où j'étois. Ils accusoient avec de grands cris la ville de Tibériade de trahir la patrie, & d'être dans les intérêts du Roi. Ils demandèrent que je leur permisse d'aller la détruire entièrement ; car ils étoient aussi irrités contre ceux de Tibériade, qu'ils l'avoient été contre les habitans de Séphoris.

(a) Je puis me tromper en lisant πολέμῳ, au lieu d'ἐμοῦ πολέμῳ. J'ai cru que la pensée avoit quelque chose de plus vif de dire : « Il n'y eut aucune sorte de cruautés qu'on exerce dans le

» faccagement d'une ville ennemie, à laquelle ils ne se portassent « que de dire. Ils n'omirent aucune sorte de faccagement contre leurs concitoyens.

LXIX. Je ne sçavois quel expédient trouver pour soustraire cette ville à leur fureur. Je ne pouvois nier que ses habitans n'eussent écrit au Roi, la réponse de ce Prince en étoit une preuve trop évidente. Après y avoir bien pensé, je leur dis : Je sçais comme vous, que ceux de Tibériade sont coupables, & je ne veux point vous empêcher de saccager leur ville, mais il ne faut le faire qu'avec prudence & avec grande connoissance. Ils ne sont pas les seuls qui trahissent notre liberté ; il y en a bien d'autres dans la Galilée, & des plus distingués. Attendez que j'aie pu découvrir ceux qui sont les auteurs de ces trahisons, je vous les abandonnerai avec ceux que vous aurez pu découvrir vous-mêmes. Je modérerai par cette remontrance leur colère, & ils s'en retourneront tous chez eux. J'avois ordonné qu'on mît le courier du Roi aux fers. Feignant quelques jours après qu'il m'étoit arrivé une affaire qui m'obligeoit de m'absenter, je fis venir Crispus pour lui dire d'enyvrer le soldat qui le gardoit & de s'enfuir auprès du Roi Agrippa. Ce fut ainsi que par mes soins & par mon adresse Tibériade, qui étoit exposée à un danger éminent de périr, fut conservée pour la seconde fois.

LXX. Ce fut vers ce même temps que Juste fils de Pistus se cacha de moi pour se retirer auprès du Roi. Je veux raconter ce qui l'y porta. Quand la guerre contre les Romains commença, les habitans de Tibériade résolurent de demeurer dans l'obéissance du Roi, & de ne se point détacher des Romains. Juste les sollicita de prendre les armes ; il cherchoit à brouiller, dans l'espérance d'avoir le gouvernement de la Galilée & de commander dans sa patrie ; mais il se trompa dans ses espérances. Les Galiléens haïssoient ceux de Tibériade, & le souvenir de ce que Juste leur avoit fait avant la guerre, faisoit qu'ils ne vouloient point l'avoir pour gouverneur. Pendant que j'eus le gouvernement de cette province par un décret du Sénat de Jerusalem, il me fit tant de peines que peu s'en fallut qu'il ne m'obligeât de le faire mourir. Dans la crainte que je ne pusse pas toujours retenir ma colère, il se retira (a) auprès du Roi, espérant d'y être plus en sûreté & plus avantageusement.

Juste de Tibériade se retire auprès du Roi Agrippa.

(a) *οὐκ ἔμελλεν* me fait peine, j'aimerois mieux *οὐκ ἔμελλεν* ; c'est le même mot dont il se sert dans sa digression contre

Juste, pour marquer sa retraite auprès d'Agrippa.

Les habitans
de Séphoris
obtiennent de
Cestius un
corps de trou-
pes.

LXXI. Ceux de Séphoris, qui avoient évité leur ruine contre toute espérance, envoyèrent prier Cestius Gallus de venir prendre au plutôt possession de leur ville, ou de leur envoyer des troupes qui les missent à couvert des courses que les ennemis faisoient sur eux. Ils obtinrent cette dernière grace : Cestius leur envoya un corps considérable de cavalerie & d'infanterie, qui fut reçu de nuit dans la ville. Comme ces troupes faisoient beaucoup de mal aux peuples des environs, j'assemblai les miennes, & je m'avantai à Garizime distante de vingt stades de Séphoris. J'y campai & j'allai la nuit l'attaquer. Je fis planter des échelles contre les murs, & y ayant fait monter plusieurs de mes soldats, je me rendis maître d'une grande partie de la ville : mais comme nous ne connoissions point les rues, nous fûmes obligés de nous retirer ; nous tuâmes douze fantassins & deux cavaliers Romains avec quelque peu des habitans, & nous ne perdîmes qu'un seul homme. Il y eut dans la suite une action en rase campagne entre nous & la cavalerie Romaine, dont nous soutînmes courageusement les efforts pendant quelque temps : mais enfin nous fûmes défaits ; car, étant près d'être envelopés, tous mes gens s'enfuirent. Je perdis dans cette action un de mes gardes du corps nommé Juste, qui avoit eu le même emploi auprès du Roi Agrippa. Les troupes de ce Prince tant de cavalerie que d'infanterie arriverent en même temps. C'étoit Sillas son capitaine des gardes qui les commandoit. Il établit son camp à cinq stades de Juliade, & fit faire une garde exacte dans les chemins qui vont à Cana & à la forteresse de Gamala, afin de couper (a) aux habitans la communication avec la Galilée, & de les empêcher d'en tirer aucun secours.

LXXII. Quand je l'eus appris, j'envoyai Jérémie avec deux mille hommes, qui allerent camper à une stade de cette ville ; mais

(a) On trouve dans tous les Géographes une ville de ce nom par-delà le lac de Génézaret ; mais ce n'est pas, ce semble, celle dont il s'agit ici : ce n'étoit pas d'une ville de par-delà le Jourdain que les habitans de Juliade pouvoient recevoir du secours des Galiléens. Joseph (*Guer. Juifs*, liv. 3, chap. 3, num. 1.) parle d'un endroit qu'il appelle Gaba, qu'il met auprès du mont-Carmel. Les anciennes Editions portoient Gamala ; mais c'est une faute que la nouvelle a corrigée sur l'autorité de l'ancien Traduc-

teur, & sur ce que Joseph dit (*Liv. 2. chap. 18. num. 1.*) que les Juifs se jetterent sur Prolémaïde, Gaba & Césarée ; car c'est une marque que cette ville étoit aux environs de Césarée sur mer. Gaba que Joseph place auprès du mont-Carmel est vrai-semblablement la même dont il par le dans le second livre de la Guerre des Juifs, & dont Sillas vouloit ôter la communication aux Galiléens. *Cellarius Geog. antiq. liv. 3. pag. 483. Reland Palaest. illustr. pag. 769.*

ils ne firent qu'escarmoucher jusqu'à ce que je les eusse été joindre avec un renfort de trois mille hommes. Je mis le jour suivant des troupes en embuscade assez près du camp des ennemis, & je fis ensuite harceler les troupes du Roi, avec ordre aux miennes de plier pour les engager à les poursuivre. La feinte me réussit. Car Sillas croyant que nous fuyions véritablement, se mit à nous poursuivre vivement. Les troupes qui étoient en embuscade l'ayant pris par derrière, je tournai tête promptement & je mis les ennemis en fuite. Il n'eût rien manqué à l'avantage de cette journée, sans un malheureux accident qui m'arriva. Le cheval que je montois étant tombé dans un endroit bourbeux, me porta à terre. Je me blessai si considérablement dans les jointures des doigts, qu'on fut obligé de me porter à Capharnaüm. Mes troupes, qui apprirent cet accident, craignirent qu'il ne fût plus grand, & dans l'inquiétude de l'état où j'étois, cessèrent de poursuivre les ennemis pour me venir joindre. Je fis venir des chirurgiens pour me panser, & comme j'eus ce jour-là de la fièvre, ils jugerent à propos que je me fisse porter à Tarichée.

Action entre
Sillas & Joseph.

LXXIII. Sillas apprit ce qui m'étoit arrivé, & mon accident ranima son courage. Bien informé que la garde ne se faisoit pas exactement dans notre camp, il mit la nuit de la cavalerie en embuscade (a) le long du Jourdain, & vint, quand il fut jour, pour engager le combat. Nos troupes l'accepterent; mais s'étant avancées dans la plaine, la cavalerie ennemie sortit de son embuscade, & y ayant jetté le désordre, les mit en fuite. Nous y perdîmes six hommes; les ennemis ne poussèrent pas leur victoire, parce qu'ayant entendu dire qu'il arrivoit de l'infanterie de Tarichée à Juliade, la peur les saisit & ils se retirèrent.

(a) M. d'Andilly a suivi en cet endroit S. Gelenius, & il a été lui-même suivi par le nouvel Editeur, en établissant cette embuscade au-delà du Jourdain. Pour moi, je crois que cela ne peut pas se supposer. Joseph se fit porter à Capharnaüm après l'accident qui lui étoit arrivé; ses troupes vinrent l'y trouver: mais les médecins ayant trouvé l'air de Tarichée plus propre au rétablissement de sa santé, il y alla. Cependant Sillas ayant appris que ses troupes faisoient mauvaise garde, il mit

de la cavalerie en embuscade. Pouvoit-il lui venir dans l'esprit de la mettre où Joseph ni ses troupes n'étoient pas? Or elles n'étoient point au-delà du Jourdain. Car ou elles étoient restées à Capharnaüm, où elles étoient allés le trouver, ou elles l'avoient suivi à Tarichée: qu'elles aient fait l'un, qu'elles aient fait l'autre, cela est égal, ces deux villes sont en-deçà du Jourdain. *Ant. jud. liv. 18. ch. 2. num. 1. S. Luc. ch. 4. vers. 3.*

Les Tyriens
se plaignent à
Vespasien d'A-
grippa.

LXXIV. Vespasien arriva peu de temps après à Tyr avec le Roi Agrippa. Les Tyriens lui dirent beaucoup de mal de ce Prince, & ils l'accusèrent d'être leur ennemi & des Romains. Ils se plaignoient que son Général Philippe avoit livré, par son ordre, le palais aux séditieux & les troupes Romaines qui étoient à Jérusalem. Vespasien ayant écouté ces plaintes, reprit les Tyriens de parler mal d'un Roi qui étoit ami des Romains. Mais il conseilla à Agrippa d'envoyer cet officier à Rome, rendre raison de sa conduite à l'Empereur Neron. Philippe s'y rendit, mais il ne lui parla point, parce qu'il n'y arriva que sur la fin de son règne où tout étoit dans la dernière confusion, à cause de la guerre civile. Ainsi il fut obligé de s'en retourner auprès d'Agrippa. Quand Vespasien se fut rendu à Ptolémaïde, les principaux de la Décapole de Syrie lui firent de grandes plaintes de Juste de Tibériade, & l'accusèrent d'avoir fait mettre le feu à leurs villages. Vespasien le remit à Agrippa pour en faire le châtement, comme étant son sujet. Ce Prince le fit mettre aux fers & il cacha à Vespasien qu'il ne l'avoit pas fait mourir, comme nous l'avons dit plus haut. Les habitans de Séphoris furent au-devant du Général Romain pour lui rendre leurs devoirs, & il leur donna des troupes & Placidus pour les commander. J'eus toujours affaire avec cet Officier jusqu'à ce que Vespasien fût entré en Galilée. J'ai raconté avec beaucoup d'exactitude, dans mon Histoire de la guerre des Juifs, la manière dont il entra dans cette province; le combat qui se donna devant Tarichée; ma sortie de cette ville pour me rendre à Jotapat; comme j'y fus fait prisonnier & comment ce Prince me rendit la liberté; tout ce que je fis pendant la guerre & enfin le siège de Jérusalem. Je crois devoir ajouter ici ce que je n'ai point raconté de ma vie dans cette Histoire.

Juste de Ti-
bériade mis
aux fers.

LXXV. Après la prise de Jotapat où je fus fait prisonnier, les Romains me gardèrent avec grand soin. Vespasien avoit beaucoup de (a) bonté pour moi, & ce fut par son ordre que je me mariaï avec une fille de Césarée & qui étoit prisonnière de guerre. Elle ne demeura pas long-temps avec moi. Elle me quitta lorsque j'accompagnai ce Prince à Alexandrie. Je pris un autre engagement avec une fille de cette ville. J'accompagnai Tite au siège de Jérusalem; j'y courus plusieurs fois danger de perdre la vie. Les Juifs cherchoient toutes les occasions de me prendre pour me

(a) Voyez remarque X.

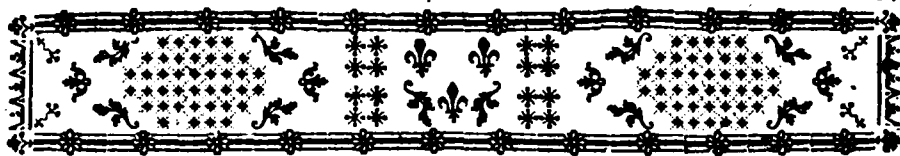
faire punir ; & lorsque les Romains recevoient quelque échec , ils s'imaginoient que j'en étois la cause , & ils demandoient ma mort avec de grands cris , comme si je les eusse trahis. Mais Tite qui n'ignoroit pas qu'on ne réussit pas toujours à la guerre , modéroit par son silence l'empportement de ses troupes. Ce Prince me demanda plusieurs fois , lorsqu'il eut prit Jerusalem , ce que je souhaitois des dépouilles de ma patrie , m'assurant qu'il me l'accorderoit ; mais après sa ruine , rien ne pouvoit me consoler , que de pouvoir procurer la liberté à quelques prisonniers. Je la lui demandai pour quelques-uns , & il me l'accorda. Il m'accorda , avec la même bonté , nos saints Livres que je lui demandai. Je le priai de rendre la liberté à mon frere , & à cinquante de mes amis , & je fus assez heureux que de l'obtenir. J'entrai , par sa permission , dans l'un des sacrés portiques , ou un grand nombre de prisonniers , hommes , femmes & enfans étoient enfermés , & je délivrai tous ceux de mes amis & de mes connoissances que je pus reconnoître. Le nombre en fut d'environ cent quatre-vingt-dix. Aucun ne fut obligé de payer sa rançon , & , par la permission de Tite , tous rentrèrent dans leur premier état. Il m'envoya avec Céréalis & mille cavaliers , voir si la bourgade , qu'on appelle Thecué , étoit propre pour y établir un camp. Je vis , en m'en retournant , plusieurs prisonniers qu'on avoit fait mettre en croix : il y en eut trois que je reconnus pour être de ma connoissance. J'en fus extrêmement affligé , & je courus le dire à Tite. Il eut la bonté d'ordonner qu'on les détachât , & qu'on en eût grand soin. Deux moururent entre les mains des Chirurgiens , mais le troisième en revint.

LXXVI. Quand ce Prince eut mis quelque ordre aux affaires de la Judée , il conçut bien que les terres que j'avois aux environs de Jerusalem alloient me devenir inutiles , à cause de la garnison qu'il étoit obligé d'y laisser : c'est pourquoi il m'en donna d'autres dans un plus grand éloignement. Lorsqu'il partit pour aller à Rome , il m'ordonna de prendre une place dans son vaisseau , & il eut beaucoup d'égards pour moi dans le voyage. Lorsque je fus arrivé dans la capitale de l'Empire , Vespasien m'honora d'une bonté particulière , & il me donna la maison qu'il occupoit avant que d'être Empereur. Il ajouta à ce bienfait une pension , & tant qu'il vécut , il eut toujours pour moi toute sorte d'égards.

Tant de bontés excitèrent la jalousie de mes concitoyens ; & m'exposèrent à de grands dangers. Un Juif , nommé Jonatas , excita une sédition en Cirène , & il fut cause que deux mille hommes , qu'il avoit porté à se soulever , y périrent. L'Officier qui y commandoit pour les Romains , s'étant saisi de lui , le fit mettre aux fers & l'envoya à l'Empereur. Ce scélérat m'accusa de lui avoir envoyé des armes & de l'argent , mais la calomnie ne fit aucune impression sur l'esprit de Vespasien. Il le condamna à perdre la vie , & l'ordre fut exécuté. Plusieurs autres personnes , jalouses de l'heureuse situation où elles me voyoient , m'ont souvent calomnié. Mais Dieu m'a toujours , par une bonté particulière , préservé des effets de leur mauvaise volonté. Vespasien me donna des terres considérables en Judée. Je répudiai en ce tems-là ma femme , dont les mœurs ne me convenoient pas. Elle m'avoit donné trois enfans , dont il y en a deux de morts. J'ai donné le nom d'Hircan à celui qui vit. J'ai pris un nouvel engagement , & j'ai épousé une femme qui demouroit dans l'isle de Crète , mais qui est Juive , & dont la famille est illustre , & des plus distinguées du pays. Aucune personne de son sexe n'a les mœurs plus réglées , & en même temps plus aimables , j'en ai fait une heureuse expérience dans la suite. J'en ai deux enfans , dont le premier s'appelle Juste , & le puîné Agrippa. Voilà pour mon domestique.

Les Empereurs m'ont toujours honoré des mêmes bontés. Après la mort de Vespasien , Tite , son fils & son successeur , a eu pour moi les mêmes attentions & a toujours rejeté les calomnies dont on tâchoit de me noircir. Domitien , qui lui a succédé , a encore plus d'égards & de bonté pour moi. Car il a fait châtier tous les Juifs qui m'ont calomnié , & punir un Eunuque esclave , que j'avois donné pour Précepteur à mon fils , & qui m'avoit accusé. Il a exempté de tribut les terres que je possède en Judée : grace qui fait beaucoup d'honneur à celui à qui on la fait. L'Impératrice Domicia m'a aussi comblé de bienfaits.

Voilà les Memoires de ma vie. Je laisse la liberté à chacun de s'en servir pour juger de mes mœurs ; & je finis ici , vertueux Epaphrodite , à qui j'ai dédié l'Histoire de nos Antiquités.



VIE DE JOSEPH.

REMARKES.

REMARQUE I.

Sur ce qu'on fait dire à Joseph qu'il appartient à la Famille Royale par sa mere.

„SA mere étoit encore descendue de la Famille Royale. “ C’est moins pour critiquer le sentiment de M. de Tillemont (a) que je rapporte ces paroles , que pour marquer que ce Critique n’a fait que suivre celui dans lequel ont été ceux qui ont parlé de la Famille de Joseph (b). Ce n’est pas cependant ce qu’il a dit , ni ce qu’il a pu dire : car après avoir raconté , qu’il appartenait par sa mere à la Famille Royale , qu’attend-t-on ? Ou qu’il croye qu’on s’en rapportera à sa parole ; ou que s’il le veut prouver , il va faire la filiation de sa mere. Mais sans en dire un seul mot , il fait celle de son pere. J’appartiens à la Famille Royale par ma mere. Je le prouve parce qu’un de mes ancêtres épousa une fille de Jonatas , le premier grand-Prêtre de la famille des Asmonéens. Ce raisonnement est de la dernière inconséquence ; il est même contre la vérité. Car , de ce que

Joseph descendoit d’une fille du grand-Prêtre Jonatas , il n’est pas vrai qu’il appartint par sa mere à la Famille Royale. Il seroit dur de lui attribuer une inconséquence si marquée , & de lui faire avancer un fait contraire à la vérité , & dont il étoit certainement instruit.

Le mot de *pere* se prend quelquefois dans l’Ecriture Sainte , non-seulement pour marquer celui dont nous avons reçu la naissance immédiatement , mais encore pour signifier nos aïeux , nos ancêtres. Les Juifs pouvoient donner la même étendue de sens dans leur langue à celui de mere , & Joseph a pu croire que c’étoit la même chose dans le Grec. Il semble en effet , par un passage de Julius Pollux , que cet usage a eu aussi lieu dans cette langue. Après avoir rapporté plusieurs mots , qui peuvent signifier ceux qui nous ont donné la naissance , il finit par „ πατερες & il ajoute , τὸν γὰρ ἔχοντες τὴν γέννησιν ἡμῶν , ἀλλὰ καὶ κατὰ τὴν ἀπογονίαν οὐνομαζόμενοι : „ Et ces mots ne signifient „ pas seulement ceux qui nous ont „ donné la vie , mais encore nos „ ancêtres. “ Venant ensuite aux différents termes qu’on peut employer

(a) M. de Tillem. *ruin. Juifs*, pag. 579.

(b) Sa mere ἡ γεννησάμενη ἀπογονος descendoit de la famille des Asmonéens ,

qui avoient été pendant une longue suite d’années grands-Prêtres , & Rois des Juifs. Photius , cod. 76.

pour signifier la mere, il dit, *καὶ τὰμαρ*
οὗτος ἐστὶ πατήρ *οὗτος ἐστὶ τὸ θεῶν σχηματίζων* :
 „ Et tout ce qu'on dit du pere, peut
 „ s'appliquer à la mere.“ Si donc
πατήρ peut signifier un aïeul en quelque
 degré qu'il le soit, *μητήρ* peut marquer
 une aïeule, en quelque degré qu'elle
 le soit à la personne dont on parle.
 Mais quand les Grecs n'auroient ja-
 mais donné ce sens à *μητήρ*, Joseph a
 dû lui faire signifier trisaïeule, ou
 il s'est exprimé très-improprement,
 & d'une manière contraire à la vé-
 rité. La famille des Asmonéens prit
 fin du côté des mâles, en la per-
 sonne du jeune Aristobule, qu'Hé-
 rode fit noyer à Jérico. Elle sub-
 sista encore quelque temps par Ma-
 riane, dans les enfans d'Aristobule
 & d'Alexandre. Mais Joseph, qui
 parle de l'établissement des filles
 qu'ils eurent, & de celui des autres
 filles qui descendoient de Mariane,
 par leurs peres ou par leurs meres,
 n'en marque aucune qui ait été ma-
 riée à son pere Marias. Ainsi, ce
 n'étoit point du côté de sa mere qu'il
 appartenait à la Famille Royale; &
 il n'a pû le dire, puisqu'il n'en fait
 connoître ni le nom, ni la famille.

REMARQUE II.

*Joseph ne fit point le voyage de
 Rome pour procurer la liberté
 aux Prêtres que Quadratus
 y avoit envoyés. Il faut lire
 Festus au lieu de Felix, pour
 le concilier avec lui-même.*

QUELQUES Scavans ont cru
 que les personnes envoyées à
 Rome par Felix, selon Joseph (a),

étoient les mêmes que celles que
 Quadratus y envoya; mais ce fut
 par l'ordre du Gouverneur de Syrie,
 non par celui de Felix qu'elles y
 furent conduites. Felix ne put pas
 les y envoyer, puisque l'Empereur
 Claude ne le fit Intendant de Judée
 qu'après avoir jugé ceux que Qua-
 dratus avoit envoyés à Rome (b).

La vingt-fixième année de Joseph
 tombe dans la soixante-deux ou soi-
 xante-trois de Jesus-Christ, & ce fut
 en cinquante-deux, que Cumanus,
 Ananie, Jonatas & Ananus furent
 envoyés à Rome. Pour lever cette
 difficulté, Casaubon vouloit que Jo-
 seph ne se donnât ici que vingt ans,
 au lieu de vingt-six. Mais outre que
 cette correction n'est appuyée d'au-
 cun manuscrit, ce fut par le crédit
 de l'Impératrice Poppée, que Jo-
 seph procura la liberté à ses conci-
 toyens, &c. Néron ne l'épousa qu'en
 soixante-deux. Enfin, le retranche-
 ment que le Critique veut faire dans
 la Vie de Joseph, meneroit en cin-
 quante-sept, cinq ans après que
 Quadratus avoit envoyé à Rome
 Ananie, Ananus & Jonatas.

Agrippa avoit fait construire, sous
 l'intendance de Festus, un pavillon,
 à qui il avoit donné une grande
 élévation, afin d'avoir la vue sur le
 Temple. (c) Les Prêtres & les prin-
 cipaux de Jerusalem regarderent cette
 vue qu'il se procurait, comme con-
 traire à leur Loi, &c. Ils éleve-
 rent une muraille sur l'exédre occi-
 dental, qui masquoit le pavillon du
 Roi. Ce Prince en fut extrêmement
 choqué; & Festus entrant dans son
 ressentiment, ordonna qu'on abbatit
 cette muraille. Mais les Magistrats
 obtinrent permission d'envoyer des

(a) Antiq. Juiv. l. 20. chap. 6. n. 2.

(b) Guer. Juifs, liv. 2. chap. 12. n. 7. 8.

(c) Antiq. Juiv. liv. 20. chap. 8. n. 12.

Députés à Rome , & ce furent le grand-Prêtre Ismaël , le Garde du Trésor sacré , Celcias , avec dix des principaux de Jerusalem , qu'ils chargerent d'obtenir de l'Empereur que cette muraille ne fût point abbatue. Ils l'obtinent par le crédit de l'Impératrice Poppée (a) , & ce fut cette même Princesse que Joseph trouva le moyen d'intéresser dans l'affaire des Prêtres pour lesquels il étoit allé à Rome. Festus étoit Intendant de Judée en soixante-deux , & les vingt-six ans que l'Historien Juif se donne lorsqu'il fit le voyage de Rome , tombent cette année , en ne les supposant que commencés. Ainsi , en lisant *Festus* au lieu de *Felix* , tout s'arrange , & chaque événement prend sa place.

Il reste cependant encore quelques petits nuages. Joseph ne qualifie ceux pour lesquels il fit le voyage de Rome , que de Prêtres ; & ce furent le grand-Prêtre Ismaël , Celcias garde du Trésor , & dix des principaux de Jerusalem , qui y allèrent sous l'intendance de Festus. Mais Joseph paroît n'avoir voulu parler de cet événement qu'autant qu'il étoit nécessaire pour faire connoître la part qu'il y avoit eue , & le crédit qu'il eut de faire recouvrer la liberté à ses amis. Comme il n'étoit point nécessaire pour cela de dire ce qui avoit causé la disgrâce de ceux pour lesquels il s'intéressoit , il n'en parle point. Il a pu , par la même raison , se contenter de dire en général , qu'ils étoient Prêtres. Mais les amis de

l'Historien furent envoyés enchaînés à Rome , & ceux qui y allèrent sous Festus , étoient des Députés qui avoient permission d'y aller. *Festus* s'est peut-être glissé mal-à-propos dans le texte de Joseph , & ces Prêtres députés purent avant leur départ , tenir une conduite qui obligea Festus de les faire mettre aux fers. Au reste la substitution que je propose de faire , de Festus à Felix , n'est qu'une conjecture. Elle a son degré de vrai-semblance , c'est tout ; mais je ne vois pas que les difficultés qu'on peut faire le lui fassent perdre. Deux choses sont certaines. Aucun des manuscrits qu'a consulté le dernier Editeur des Œuvres de Joseph , nulle de ses Editions ne varient sur l'âge qu'il se donne lorsqu'il fit le voyage de Rome. Ce qui est également certain , c'est qu'il trouva à son retour d'Italie „ les semences de la „ guerre qui éclata dans la suite , „ & tout le monde dans de grandes „ espérances de secouer le joug des „ Romains. “ (b) Quadratus avoit conçu quelque soupçon que les Juifs vouloient remuer , à l'occasion des disputes qu'ils avoient eues avec les Samaritains ; mais étant allé à Jerusalem pour s'en assurer , il trouva que tout y étoit en paix , & que le peuple ne pensoit qu'à célébrer une fête. Enfin , les séditieux s'étoient emparés de la tour Antonia , lorsque Joseph revint de Rome ; & il est certain qu'ils ne s'en rendirent maîtres que sous G. Florus , en soixante-dix de J. C.

(a) Antiq. Juiv. liv. 20. chap. 8. n. 12.

(b) Ibid. chap. 6. n. 2.

REMARQUE III.

*Des mots "ῥῶν", "ῥῶν",
& "ἀρχιεὺς".*

ON n'a pas assez distingué, dans les traductions Françoises que nous avons de Joseph, la manière dont il s'exprime, quand il parle des différentes pièces du Temple, & on a donné à toutes assez indifféremment le nom de Temple. Cela confond extrêmement les idées de ceux qui ne peuvent lire cet Auteur que dans des traductions, comme me l'ont avoué des personnes, qui ont d'ailleurs de l'esprit. Pour éviter l'équivoque, j'ai toujours traduit ce que Joseph appelle "ῥῶν" par portique ou parois, & j'ai constamment réservé le mot de Temple à ce qu'il appelle "ῥῶν". Il observe assez exactement la différente acception de ces deux termes; & à deux ou trois endroits près, qui sont peut-être altérés, il entend toujours par le premier, les portiques, & par le second, le Temple proprement dit, le Saint, & le Saint des Saints, avec le vestibule ou portail.

Je fais une seconde remarque, & elle porte comme la précédente sur toute la suite, c'est que Joseph n'emploie pas toujours le mot *ἀρχιεὺς* pour signifier le grand-Prêtre, mais qu'il s'en sert assez souvent pour désigner les Prêtres du premier ordre, les Chefs d'une famille sacer-

dotale. Je lui ai conservé la signification ordinaire, dans les endroits où j'ai cru que Joseph la lui donnoit, & je l'ai traduit par Prêtres du premier ordre, ou Chefs de famille sacerdotale, lorsque la nature du sujet, ce qui précède & ce qui suit, m'a paru demander ce sens. M. de Tillemont (a) doutoit fort qu'on pût trouver aucun lieu où Joseph donne le titre de Pontife, *ἀρχιεὺς*, à d'autres qu'à ceux qui étoient alors souverains Pontifes, ou qui l'avoient été. Les passages de cet Auteur, qui sont indiqués à la marge (b), prouvent cependant qu'il l'a fait plus d'une fois.

REMARQUE IV.

Les Copistes ont transcrit Gessius au lieu de Cestius, à la fin du num°. cinquième.

CE n'est pas de l'Intendant de Judée dont Joseph parle ici, c'est du Gouverneur de Syrie; mais ses Copistes ont transcrit *Gessius* au lieu de *Cestius*, comme on convient qu'ils l'ont fait en quelques (c) autres endroits. L'Officier dont il s'agit ici, étoit attendu à Jerusalem avec de grandes forces. Cela convient bien à Cestius, peu ou même point du tout à Gessius Florus. Les principaux de Jerusalem avoient député au dernier (d), pour l'engager à venir faire rentrer les séditieux dans le devoir; mais c'étoit à quoi

(a) Not. 28. *Ruin. Juifs.*

(b) Vie de Joseph, num. 38. 39.

(c) Par exemple, il dit dans le num. 11. que Varus gouvernoit le Royaume d'Agrippa, tandis que ce Prince étoit allé avec sa sœur à Bérith, au-devant

de Gessius; & il paroît par ce qu'il raconte ailleurs, que ce fut au-devant de Cestius qu'Agrippa alla, *Guer. Juifs*, liv. 2. chap. 18. n. 6.

(d) *Guer. Juifs*, liv. 2. chap. 17. n. 4.

Il pensoit le moins , persuadé qu'il étoit de son intérêt de fomenter la sédition. Gessius Florus ne fut point défait par les Juifs. Ils lui résistèrent , & il ne leur fit pas tout le mal qu'il vouloit ; mais il le défirent si peu , qu'en partant de Jérusalem pour retourner à Césarée , il y laissa une cohorte en garnison. La défaite dont Joseph parle ici , est postérieure à la mort de Manahem , & Gessius n'alla point à Jérusalem après que ce séditieux eut été recevoir dans l'autre monde le châtimement des maux qu'il avoit faits dans celui-ci. Les Juifs l'en avoient prié par leurs Députés , comme nous venons de le dire ; mais loin d'y venir , il ne leur fit pas même réponse. La défaite de l'Officier , dont parle Joseph (a) , fut la cause de la ruine de Jérusalem , & elle rehaussa beaucoup le courage des Juifs ; & il dit l'un & l'autre de l'avantage qu'ils remportèrent sur Cestius Gallus (b).

REMARQUE V.

Joseph raconte souvent ici les choses d'une manière différente de celle dont il les rapporte dans l'Histoire de la guerre des Juifs. Correction de πισιν entre επιστολας & Αγριππα.

JOSEPH rapporte dans ses Memoires plusieurs evenemens , qu'il avoit racontés dans l'Histoire de la guerre des Juifs , mais souvent

d'une manière différente. M. de Tillemont a cru qu'en cela il se corrigeoit , plutôt qu'il ne se contredisoit. Si l'officieuse conjecture lui sauve des contradictions , elle le charge d'une faute , qui n'est peut-être pas moins grande. Que sert en effet , qu'il ne raconte pas ici les mêmes evenemens comme il les rapporte dans l'Histoire de la guerre des Juifs ; tandis qu'il n'avertit pas auquel des deux récits on doit s'en rapporter ? A jeter ses Lecteurs dans l'embarras & dans l'incertitude , ne leur donnant aucun moyen de distinguer le faux d'avec le vrai.

Quelque Sçavant , du goût de M. Toinar (c) , auroit peut-être souhaité qu'on eût fait une espece de concordance de ces endroits , dans lesquels Joseph se contredit , ou se corrige. Mais ce détail n'eût pas manqué d'ennuyer la plupart de ceux qui lisent cet Historien. Ainsi on a cru qu'il suffiroit d'annoncer en général , cinq ou six de ces endroits. Ceux qui veulent faire une étude particulière de Joseph , peuvent s'en faire un recueil qui n'en omette aucun. Il ne leur en coûtera guères que la peine de comparer ce qu'il dit ici , depuis le numero neuvième jusqu'au soixante-quinzième , avec ce qu'on lit dans l'Histoire de la guerre des Juifs , depuis le vingtième chapitre du second Livre jusqu'au huitième du troisième.

Joseph n'avoit assurément point dit , επιστολας τοις παισιν Αγριππα και Βερενικη δίδασκ. „ Il donne des lettres „ à porter aux enfans Agrippa & „ Bérénice. “ L'Auteur de la Note K conjecture qu'il faut lire βασιλευσιν.

(a) Gaer. Juifs , liv. 2. chap. 91. n. 4....
παρα τινι αγγειομαχου . . . Ινδαντι ανακιστων
συμφορει αναπλασθηναι συνεπειν. Ibid. n. 9.

(b) Ibid. liv. 3. chap. 2. num. 1.

(c) Bibliot. chois. tom. 15. pag. 246.

La conjecture est bien vrai-semblable ; & pour la justifier , je remarque premièrement , que les manuscrits que nous avons de Joseph ont pû être transcrits sur un manuscrit dans lequel ce mot étoit écrit en abrégé ΒΑΙΩΝ ; que comme cela ne faisoit point de sens , les Copistes qui le transcrivoient ne s'apercevant pas de l'abréviation , & le B pouvant être mal formé , & à moitié effacé , crurent que c'étoit un π & en conséquence écrivirent ΠΑΙΩΝ. Ma seconde remarque est , qu'en parlant d'un Roi & d'une Reine , d'un Roi & de la Princesse sa sœur , on a quelquefois dit les Rois , ΒΑΣΙΛΕΙΣ. Joseph dit quelques lignes plus bas , en parlant d'Agrippa & de Bérénice , (a) que Varus se crut désormais inutile aux Rois , si Philippe vivoit. L'Auteur de l'Histoire de la guerre d'Alexandrie , attribuée à H. Pensa , s'exprime de la même manière : *Cesseras legiones ibi reliquit , quò firmitus esset eorum Regum imperium . . .* & dans le même endroit , *si permanserent in fide Reges* (b) : Si les Rois Ptolémée & Cléopâtre demeuroient fidèles.

REMARQUE VI.

Du nom de la Ville des Juifs Babyloniens.

CE sont , dans les Antiquités de Joseph (c) , les Juifs Babyloniens qui vont demander du secours à Varus , afin que s'il arrivoit quelque émeute chez eux , ils fussent en état de l'étouffer : & ici c'est Varus qui leur tend un piège , & qui sous

prétexte qu'ils vouloient se révolter contre le Roi Agrippa , invite soixante-dix des principaux à le venir trouver , & les fait égorger. La contradiction ne peut pas être plus marquée , & lequel croire de deux récits si opposés , Joseph ne disant rien qui puisse donner lieu de rejeter l'un plutôt que l'autre ?

Zamaris , fondateur de cette espece de Colonie , bâtit une bourgade dans la Batanée , que Joseph appelle Bethyra , dans ses Antiquités Juives. MM. Spanheim & Reland , le premier dans la Note O , & le second dans la *Palestine éclaircie* , prétendent que c'est son véritable nom , & qu'il faut corriger ici *Βαβαρηνίς* pour lire *Βαθυρα*. Le peu de ressemblance qu'il y a entre ces deux mots , ne prévient pas en faveur de cette correction. Si les Copistes ont pû absolument transcrire l'un pour l'autre , on a peine à le supposer sans preuves , & dans les bonnes règles de critique , on ne corrige pas un mot , qu'un Auteur emploie quatre fois presque de suite , par un autre , qu'on ne trouve qu'une seule fois dans tous ses Ouvrages. Joseph répète ici quatre fois le nom de la ville ou de l'endroit où demeuroient les Juifs Babyloniens , & il dit toujours que c'étoit à Ecbatane. Il ne dit qu'une seule fois que Zamaris donna le nom de Bathyra à un village ou bourg , ΚΑΜΗ , qu'il bâtit dans la Batanée ; mais il y bâtit aussi des forteresses , des châteaux , *φρούρια* , & il put leur donner le nom d'Ecbarane , soit parce qu'il avoit demeuré dans cette ville , soit parce qu'il y étoit né : car Joseph ne dit pas qu'il fût né en Babylonie.

(a) Num. 11. de ces Memoires.

(b) Chap. 31.

(c) Antiq. Juiv. liv. 27. chap. 2. n. 2.

MM. Spanheim & Reland paroissent n'avoir pas fait attention, que ce fut à ce village que Zamaris donna le nom de Bathyra, nonaux châteaux; & il est rare, que les châteaux & les forteresses prennent leur nom d'un bourg ou d'un village.

Si Joseph a suivi l'ordre des temps dans le récit des événemens qu'il rapporte, ce ne fut qu'après le massacre que les habitans de Césarée sur mer firent des Juifs qui demetroient dans leur ville, que Varus fit tuer les soixante-dix Babylo niens. Cet Auteur dit que ce fut pour faire plaisir à ceux de Césarée. Ce sentiment ne peut, ce semble, convenir qu'aux habitans de Césarée sur mer. Leur haine contre les Juifs pouvoit le leur inspirer; & comme ils n'étoient pas des sujets d'Agrippa, ils pouvoient s'en expliquer sans crainte. Mais ce que l'Historien ajoute, que Varus députa douze des principaux Juifs de Césarée, ne paroît convenir qu'à ceux de Philippe; car ceux de Césarée sur mer, avoient été tous tués, ou faits prisonniers par Florus. On avoit rapporté aux Juifs Babylo niens, que Varus, & les Syriens (a) de Césarée avoient tué le Roi; & sur cette nouvelle, ils demandoient qu'on les menât venger sa mort. Mais Philippe arrêta leur zèle par deux raisons, dont la première est une preuve que c'étoit contre les habitans de Césarée qu'ils demandoient qu'il les menât. Il les fit ressouvenir des bienfaits qu'ils avoient reçus du Roi, & ils n'eussent pas manqué à la reconnoissance qu'ils lui en devoient, en attaquant les habitans de Césarée sur mer,

qui n'étoient pas de ses états, mais en marchant contre Césarée de Philippe, qui étoit de son royaume.

R E M A R Q U E VII.

Il ne paroît pas que l'ordre du Sénat de Jerusalem fût de détruire, mais de purifier le Palais d'Hérode le Tétrarque.

L'ORDRE du Sénat de Jerusalem n'étoit pas, ce semble, de détruire le palais qu'Hérode le Tétrarque avoit fait bâtir à Tibériade, mais seulement de le purifier. Mais pour justifier cette conjecture, il faut supposer que les Copistes ont transcrit *xadaiçdurai* au lieu de *xadapdurai*. Cet ordre eût été plutôt une marque que le Sénat de Jerusalem vouloit insulter Agrippa, qu'une preuve de son zèle pour l'observation de la Loi. Ce Prince avoit toujours pris beaucoup d'intérêt pour Jerusalem, & il y avoit envoyé assez récemment trois mille cavaliers (b), pour aider à y réduire les séditieux. Ceût été bien mal reconnoître ce service, que d'ordonner qu'on détruisît le palais d'une ville qui étoit de ses états. Judas Machabée ôta l'autel des sacrifices, que les Macédoniens avoient profané, mais il ne détruisit aucune des différentes parties du Temple: & Joseph ne dit point qu'on détruisit la Synagogue où on avoit mis la statue de l'Empereur Tibere (c). S'il avoit eu ordre de détruire le palais d'Hérode, son premier soin eût dû être,

(a) Ne faudroit-il point lire *Juifs*, au lieu de Syriens? Je ne me souviens pas, que Joseph dise en aucun endroit, qu'il y

avoit des Syriens dans Césarée de Philippe.

(b) Guer. Juifs, liv. 2. chap. 17. n. 4.

(c) Antiq. Juiv. liv. 19. chap. 6. n. 3.

que les meubles fussent conservés , & d'empêcher qu'ils ne fussent pillés ou perdus ; & il ne paroît pas y avoir pensé. Il dit que les Galiléens firent plusieurs choses contre son sentiment. Si son ordre portoit de détruire ce palais , il lui devoit être indifférent , qu'il le fût par le feu ou d'une autre manière.

S'il ne s'agissoit que de le purifier , quel intérêt avoit Capellus à s'y opposer ? Cet habitant pouvoit être attaché à Agrippa ; & Joseph le donne à entendre, lorsqu'il dit , qu'il exhortoit le peuple à lui demeurer fidèle (a). Son attachement ne lui permettoit pas de regarder avec indifférence qu'on brisât & qu'on détruisît les statues , les tableaux & les autres meubles précieux de ce palais , sous prétexte de le purifier.

M. Basnage prétend , que ce que dit ici Joseph est une preuve , que de son temps la peinture étoit défendue aux Juifs ; & il en infère , que ce qu'on dit du portrait de la Vierge , est une fable. (b) Sans entrer dans la discussion du fait , qu'il me soit permis de remarquer , que la preuve de sa fausseté que ce Sçavant apporte , n'est rien moins que concluante. Ne confondons point ce que les Juifs zélés se croyoient défendu , avec ce qui se faisoit alors en Judée. Les Juifs attachés à la rigueur de la Loi , soutenoient qu'il leur étoit défendu de faire des représentations d'animaux , plates ou en bossé , mais on ne laissoit pas que d'en faire. Ce que dit Joseph du palais d'Hérode , le fait voir. Car ce Prince n'y eût pas pu mettre des représentations d'animaux , s'il n'y eût

eu aucun ouvrier en Judée qui eût sçu en faire , & Gellius (c) n'eût pas conseillé à Alexandra d'envoyer à Antoine le portrait d'Aristobule & de Mariane , s'il n'y eût eu aucun peintre dans les Etats d'Hérode.

REMARQUE VIII.

Sur l'endroit où étoit Joseph , lorsque Jesus fut pour l'assassiner.

JOSEPH finit le numero vingtième par dire , qu'après avoir apaisé les Galiléens , il se rendoit à Séphoris (d). L'expression n'est pas assez décidée , & il est certain d'ailleurs , qu'il dit quelquefois qu'une chose s'est faite , lorsqu'elle a été projetée , quoique l'exécution ne s'en soit pas suivie. Ainsi , on ne voit pas que la fin de ce num°. décide rien de certain sur le lieu où il étoit , lorsque , sous prétexte de lui rendre ses devoirs , Jesus , chef de bandits , l'alla trouver pour l'assassiner ; & il semble , par la suite , qu'il n'étoit pas alors à Séphoris.

Il dit que , dans la crainte de son arrivée , les Séphoritains tâcherent de se procurer leur sûreté , en lui suscitant des affaires ailleurs , & que dans cette vue ils avoient traité avec Jesus , chef de bandits. C'eût été trop tard penser à se mettre en sûreté contre Joseph , s'il étoit déjà dans leur ville ; & si les habitans de Séphoris avoient traité avec Jesus avant son arrivée , il eût dû dire , non qu'ils tâcherent , mais qu'ils avoient tâché de se mettre en sûreté , en enga-

(a) Vic de Joseph , n. 9.

(b) Annal. Polit. Eccles. pag. 187.

(c) Antiq. Juiv. liv. 15. chap. 2. n. 6.

(d) Εἰς τὴν Σεφάριμ ἀφ'ἑνὸς τοῦ.

geant Jesus à lui faire la guerre.

Si ç'avoit été à Séphoris que Jesus alla trouver Joseph, comment aucun des habitans de cette ville n'alla-t'il l'avertir que son dessein étoit découvert, lorsqu'ils virent qu'il mettoit des gardes aux portes? Joseph fait prendre les armes à plusieurs Galiléens, & à quelques personnes de Tibériade; plusieurs Galiléens, & quelques – uns de ses amis qui s'étoient sauvés de cette ville, l'étoient venu trouver à Tarichée, après qu'il avoit pensé y périr par la trahison de Jan: auroit-il mené les uns & les autres avec lui à Séphoris? Il n'en dit rien; & s'il les avoit menés, les Séphoritains auroient-ils voulu les laisser entrer dans leur ville? Il ne paroît pas qu'il eût des forces pour les y contraindre, s'ils le refusoient: & ce qu'il raconte dans la suite, donne lieu de croire qu'il n'y entra pas alors. Car il dit, que Jan ayant sollicité les habitans de Tibériade, de Gabara & de Séphoris de prendre son parti, ils le refusèrent, parce qu'attachés aux Romains, ils ne vouloient se donner ni à l'un ni à l'autre. „ Elle me ferma, dit-il ailleurs, „ ses portes, & défendit qu'aucun „ de ses habitans portât les armes „ pour les Juifs. . . . & après qu'elle „ eut reçu la garnison que Cestius „ Gallus, qui commandoit alors en „ Syrie, lui envoya, elle ne tint plus „ aucun compte de moi.“ Num°. 65. Il se vante dans le num°. 67. de l'avoir prise de force, mais c'étoit avant qu'elle eût reçu garnison Romaine: & ce ne put être alors que le Chef de bandits voulût le surprendre; car les Galiléens pillant, & mettant tout à feu & à sang, malgré ce qu'il put faire pour les en empêcher, il fit courir le bruit que les Romains entroient par une autre porte, avec de

grandes forces. Cette fausse alarme, mais qu'ils crurent véritable, lorsqu'ils virent leur Commandant fuir, fit qu'ils sortirent de la ville avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent ce qu'ils avoient pillé.

Après avoir découvert la trahison de Jesus, Joseph se contente de menacer les Séphoritains de les châtier, s'ils ne changeoient de conduite. Il va „ dans la place publique, & il appelle „ auprès de lui plusieurs Galiléens en „ armes, & quelques habitans de „ Tibériade.“ L'expression, ce semble, marque que les uns & les autres étoient dans le même endroit. Si ç'avoit été à Séphoris, les Séphoritains n'auroient pas manqué d'avertir Jesus de ne pas tenter l'entreprise: Joseph étant trop bien accompagné, pour qu'elle pût réussir

REMARQUE IX.

Eclaircissement de ce que Joseph dit dans les num°. 35. & 37. des excès auxquels se portèrent les Galiléens & les Gamalites.

S Gelenius, M. d'Andilly & le S. nouvel Editeur, traduisent ce que Joseph dit de la manière dont les Gamalites traitèrent Jesus frere de Philippe, & qu'il exprime par *καταστροφας καλαστας* „ qu'on ne lui „ avoit fait souffrir qu'une peine „ fort légère.“ J'ai peine à croire que cet adverbe ait été employé en ce sens; & quand il en seroit absolument susceptible, il ne paroît pas qu'il puisse l'avoir en cet endroit.

Le dessein de Joseph n'est pas de diminuer les désordres qui étoient arrivés en Galilée avant qu'il en fût

Gouverneur : il veut au contraire en faire sentir l'énormité à Juste & aux autres Sénateurs de Tibériade , pour leur faire remarquer que depuis que son autorité a été reconnue dans la Province , elle a été à couvert de semblables violences. M. d'Andilly , qui s'est bien apperçu que le dessein de Joseph étoit plutôt d'exagérer que de diminuer les désordres qui s'étoient commis avant qu'il fût Gouverneur de Galilée , lui fait dire : „ Je n'avois fait souffrir qu'une „ peine fort légère à Jesus son frere.“ Mais il est clair que c'est des Gamalites , non de lui qu'il dit : *ος Ιησου τον αδελφον αυτην ανδρα της αδικιης ιεσσυ σαρδωνος καλασειαν.*

Après avoir parlé dans le num°. 35. des violences auxquelles les habitans de Gamala s'étoient portés , Joseph y revient au num°. 37. C'est de la réunion de ces deux endroits , que doit partir le développement de sa pensée , & le rétablissement de ce qu'il y a de dérangé dans son texte. Le premier endroit ne souffre aucune difficulté pour le nombre & la qualité des personnes que les Gamalites maltraiterent : il ne peut y en avoir que pour le sens de *σαρδωνος* ; mais outre ce que l'on vient de remarquer , pour faire voir qu'il ne signifie pas en cet endroit une peine fort légère ; ce même Jesus , que les habitans de Gamala traitent avec beaucoup de ménagement dans le num°. 35. ils le font mourir dans le trente-septième. En lisant *σφαδρας* au lieu de *σαρδωνος* , Joseph dira que les Gamalites punirent sévèrement , durement le frere de Philippe (a). Le sens que donne cette conjecture est bon , elle concilie le récit de l'un

& l'autre num°. Et ces deux mots ne sont point si peu ressemblants , que les Copistes n'aient pû aisément transcrire le dernier au lieu du premier. Joseph fut envoyé pour gouverner la Galilée , après la défaite de Cestius Gallus. Philippe se sauva en même temps de Jerusalem , & se rendit dans une de ses terres proche de Gamala. Les Juifs Babyloniens qui purent échapper à la barbarie de Varus , se retirèrent dans cette forteresse. Philippe qui étoit dans le voisinage s'y étant rendu , le peuple lui demanda avec de grands cris de le mener contre Varus & ceux de Césarée. Ce put être dans le temps que ce scélérat faisoit ces cruelles exécutions , que les Galiléens firent couper les mains au frere de Juste.

Cependant le Roi Agrippa ayant appris la conduite barbare que Varus tenoit , il le révoqua , & appella Philippe auprès de lui. Le Joseph , dont parle ici l'Historien Juif , profita de son absence , pour porter ceux de Gamala à la révolte. Le frere & le parent de Philippe n'eurent garde sans doute , de s'y prêter ; ils s'y opposerent même bien probablement. Mais la faction de ce séditieux prévalut , les Gamalites se révolterent , & le parent de Philippe & son frere furent la victime de leur amour pour la paix , & de leur fidélité pour leur Roi.

Philippe étoit sorti de Gamala , lorsque Joseph fit prisonniers Juste & les Sénateurs de Tibériade. Mais il ne pouvoit pas en être sorti , quand les Galiléens firent couper les mains au frere de Juste. Ç'avoit été avant que Joseph fût Gouverneur de Galilée , & Philippe ne se sauva de Jerusalem qu'après la défaite de Cés-

(a) Marcellinus s'attacha à Pompée , & s'emporta contre lui avec tant de violence . . . και σφαδρας λεγεται δεικνυται ,

que Pompée le lui reprocha. *Plutarq. Pomp.*

rius. Ainsi il ne put se rendre auprès de Gamala, que dans le même temps que Joseph entroît dans son gouvernement. C'est à quoi les Sçavans qui ont traduit cet Auteur, ne paroissent pas avoir fait assez d'attention, & c'est vraisemblablement ce qui leur a fait voir trois personnes mises à mort, dans le trente-septième num°. où il n'en compte que deux, &, ce qui le met en contradiction avec lui-même, le frere de Juste tué, qui n'a que les mains coupées dans le num°. trente-cinq : soit que l'altération du texte ait donné occasion à la méprise, soit que la méprise ait occasionné en tout ou en partie l'altération, je conjecture que Joseph avoit dit, *καὶ οὗτοι δι' ἡμεῶν τὴν τῶν οὐκ ἐκ τῆς πόλεως ἀδελφῶν ἀνδράς*. „ Ils tuèrent Charés, un des parens „ de Philippe, & Jesus, mari de la „ sœur de Juste de Tibériade. „ Comme Joseph avoit touché dans le num°. trente-cinq, la cause de la perte des mains du frere de Juste, il n'en dit rien dans le trente-septième ; il ne parle que de ce qui avoit occasionné la mort du parent & du frere de Philippe, parce qu'il n'en avoit rien dit dans le num°. antérieur.

REMARQUE X.

*De l'état de la femme que
Vespasien fit épouser
à Joseph.*

APRE'S que Joseph a dit en deux endroits, (a) qu'il n'est pas permis aux Prêtres Juifs d'épouser une fille qui a été captive, on

est surpris qu'il avoué, & sans nécessité, dans le num°. 75. de la Vie, qu'il en avoit épousé une.

M. Reland conjecture (b) que l'Empereur l'y contraignit. Mais ce Prince aimoit trop Joseph, & on ne contraint jamais une personne qu'on considère, à prendre un engagement qui doit être le plus libre de tous ceux qu'on peut prendre dans la vie. Si ç'eût été malgré lui qu'il eût épousé une captive, il eût dû marquer qu'il y avoit été forcé, pour s'excuser d'avoir, en cela, transgressé la Loi. On ne voit pas que Vespasien ait fait des prisonniers à Césarée ou aux environs de cette ville. Les habitans avoient égorgé tous les Juifs qui y demeuroient ; &, le peu qui avoit échappé à leur fureur, Florus les avoit envoyés sur les vaisseaux ; il put épargner les personnes du sexe, & se contenter de les faire esclaves. Mais Joseph auroit-il pû se résoudre à épouser une personne dont la pudicité auroit été à la discrétion d'un homme dont il fait un si étrange portrait ; & quelle raison Vespasien auroit-il pû avoir de l'y engager ?

Εγκρατὺς τοὺς καὶ οὗτοι peut signifier être d'un certain endroit ; mais qu'il puisse signifier „ être du „ nombre des Captives, „ (c) c'est je crois dont on n'a point d'exemple. Pour donner quelque sens à cet endroit, M. Havercamp a été obligé d'ajouter *istius loci* entre *capta erant* & *indigenam*. Mais cette addition ne leve pas la difficulté, & on est toujours étonné que Joseph avoué avoir épousé une esclave, après avoir dit que cela étoit défendu aux Prêtres.

Je ne sçai si l'on n'auroit point transformé en filles captives, un lieu qui

(a) Antiq. Juiv. liv. 3. chap. 12. contre Apion. iv. 1. n. 7.

(b) Note g.

(c) M. d'Andilly.

s'appelloit *αἰχμαλωτίδων*, ou qui avoit un nom assez approchant pour que les Copistes aient écrit l'un pour l'autre. Il y a eu sans doute bien des endroits aux environs de Césarée, *κατὰ Καισαρείαν*, dont on ne trouve rien dans l'Histoire. Celui d'où étoit la fille que l'Empereur fit épouser à Joseph, pouvoit s'appeller *des captives*, à quelque occasion dont nous n'avons aucune connoissance. Les Copistes ont pû, parce que le nom en étoit mal figuré, & qu'il avoit quelque ressemblance avec *αἰχμαλωτίδων*, le lui substituer. Mais soit que *αἰχμαλωτίδων* fût le véritable nom de l'endroit d'où étoit la personne que Vespasien lui fit épouser, soit qu'il n'en fût que les débris, dès qu'il eut fait naître l'idée de captives, ont crut qu'elle l'étoit. Une méprise en occasionne presque nécessairement quelques autres. Quand on se fut imaginé que l'Historien Juif disoit qu'une de ses femmes avoit été captive, il fallut la faire prendre. Pour cela on ajouta *ἀλλ' αὖ νεαν*,

dont on changea la dernière syllable pour lire *νεαν* au lieu d'*νεαν*. Ainsi on a fait dire à Joseph, que la femme que Vespasien lui fit prendre étoit une des captives qui avoient été prises à Césarée ou aux environs de Césarée. Au lieu que je crois qu'il disoit qu'elle étoit d'un endroit aux environs de Césarée, qui s'appelloit Aichmalotides, ou qui avoit un nom approchant.

On ne hazarde au reste ces conjectures, que parce qu'on ne conçoit pas que Joseph, après avoir dit en deux endroits que les Prêtres Juifs ne pouvoient pas épouser une personne qui avoit été captive, ait voulu dire dans la suite, sans nécessité, qu'il en avoit voulu épouser une, & le rapporter comme une chose qui étant dans le cours ordinaire, n'avoit pas besoin d'éclaircissement, & employer un terme pour l'exprimer, qu'on ne trouve dans aucun des Dictionnaires grecs, & dont il ne se sert pas dans les endroits (a) où il parle d'une personne du sexe qui a été captive.

(a) Antiq. Juiv. liv. 3. chap. 12. n. 2. liv. 13. chap. 10. n. 5. Contr. Apion, liv. 1. n. 7.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES CHAPITRES.

<i>Préface du Traducteur , page j.</i> <i>Observations qui lui ont été envoyées</i> <i>lorsqu'il publia le Prospectus de sa</i> <i>Traduction en 1747. xxxj.</i> <i>Eloge historique du Traducteur ,</i>	<i>mort le 28. du mois d'Août, 1753.</i> xxxix. <i>Vie de Joseph , écrite par lui-même ,</i> i.
--	---

ANTIQUITÉS JUIVES, LIV. I.

<i>Préface de l'Auteur ,</i>	71.
------------------------------	-----

CHAP. I. <i>Création du Monde. Ouvrage des six jours. Adam & Eve dans le Paradis Terrestre : leur péché ,</i> 75. CHAP. II. <i>Naissance de Caïn & d'Abel. Parricide de Caïn. Naissance de Seth. Colonnes des enfans de Seth ,</i> 80. CHAP. III. <i>Noë. Le Déluge. Généalogie de Noë : sa mort ,</i> 84. CHAP. IV. <i>Enfans de Noë. Sortie de l'Arche. Tour de Babel ,</i> 90. CHAP. V. <i>Les hommes se répartissent en divers endroits de la Terre ,</i> 92. CHAP. VI. <i>Postérité de Noë : malédiction que jette ce Patriarche sur les descendans de Canaan ,</i> 93. CHAP. VII. <i>Abraham adopte Lot , son neveu , au défaut d'enfans légitimes : quitte la Chaldée , & va dans la Terre de Canaan ,</i> 98. CHAP. VIII. <i>Abraham passe en Egypte , y fait passer Sara pour sa sœur ; revient dans la terre de Canaan ,</i> 99. CHAP. IX. <i>Les habitans de Sodome sont vaincus par les Assyriens. Lot du nombre des prisonniers ,</i> 101. CHAP. X. <i>Abraham défait les Assy-</i>	<i>riens , délivre Lot. Melchisedec & le Roi de Babylone vont au-devant de lui. Naissance d'Ismaël ,</i> 102. CHAP. XI. <i>Enlèvement de Sodome ,</i> 105. CHAP. XII. <i>Abraham va à Gerart. Naissance d'Isaac. Enfans d'Ismaël ,</i> 107. CHAP. XIII. <i>Sacrifice d'Abraham ,</i> 110. CHAP. XIV. <i>Mort de Sara ,</i> 112. CHAP. XV. <i>Abraham épouse Cécura. Enfans nés de ce mariage ,</i> Ibid. CHAP. XVI. <i>Abraham fait demande de Rebecca en mariage pour son fils Isaac ,</i> 113. CHAP. XVII. <i>Mort d'Abraham ,</i> 116. CHAP. XVIII. <i>Naissance de Jacob & d'Esau. Le Roi de Gerart va trouver Isaac. Isaac benit Jacob , croyant bénir Esau ,</i> Ibid. CHAP. XIX. <i>Jacob va en Mésopotamie , a une vision , fait connoître à Rachel qu'il est son parent. Laban substitue Lia à Rachel. Naissance de quelques enfans de Lia & de Rachel. Laban fait des reproches à Jacob , qui y répond. Mau-</i>
--	---

TABLE DES CHAPITRES.

571

saïse foi de Laban. Rachel cache
les Térâphim de Laban, 120.
CHAP. XX. Jacob revient dans la
terre de Canaan, fait annoncer
son retour à son frere Esâü,
lutte contre un Ange, voit son

frere Esâü, se retire à Séir, 128.
CHAP. XXI. Dina, fille de Lia,
est déshonorée par Sichem fils du
Roi Hémor, 130.
CHAP. XXII. Mort d'Isaac, 132.

LIVRE II.

CHAP. I. Esâü & Jacob se séparent.
Descendans d'Esâü, 165.
CHAP. II. Prospérité de Jacob. Vi-
sions de Joseph, l'un de ses en-
fans, 166.

CHAP. III. Les freres de Joseph
forment le projet de le tuer, en
sont détournés par Ruben leur
ainé : ils le vendent à des Is-
maélites. Son pere le croit mort,
169.

CHAP. IV. Les Ismaélites vendent
Joseph à Putiphar. La femme
de cet Officier en devient amou-
reuse, elle le sollicite inutile-
ment, l'accuse devant son mari :
Joseph est mis en prison, 172.

CHAP. V. Joseph, dans la prison,
explique à deux Officiers, qui
s'y trouvent avec lui, des songes
qu'ils ont eus. Le Roi en a deux :
Joseph les explique pareillement.
Conseils qu'il donne au Roi, &
dont le Roi lui confie l'exécu-
tion, 175.

CHAP. VI. Disette dans la terre de
Canaan. Jacob envoie ses enfans
acheter du bled en Egypte. Joseph
fait mettre ses freres en prison,
comme espions. Retour des enfans
de Jacob : récit qu'ils lui font de
leur voyage. Jacob les renvoie en
Egypte avec Benjamin. Benja-
min est arrêté. Joseph se fait con-
naître à ses freres, 180.

CHAP. VII. Jacob passe en Egypte,
avec ses fils & les fils de ses fils.

Joseph annonce leur arrivée au
Roi, qui les envoie s'établir à
Eliopolis, 194.

CHAP. VIII. Jacob bénit ses enfans,
& meurt, 198.

CHAP. IX. Les Egyptiens maltraitent
les Israélites : le Roi ordonne
qu'on fasse mourir tous leurs en-
fans mâles. Naissance de Moïse :
il est exposé sur le Nil. La fille
du Roi l'en fait retirer, & l'éle-
ve, 199.

CHAP. X. Guerre d'Ethiopie. Moïse
y commande l'armée Egyptienne,
assiège la capitale d'Ethio-
pie, & épouse la fille du Roi, 206.

CHAP. XI. Moïse défend les filles
de Raguel, auxquelles des bergers
vouloient enlever l'eau qu'elles
avoient puisée ; épouse une des
filles de Téro, 209.

CHAP. XII. Vision du Buisson ar-
dent. Dieu donne ordre à Moïse
de délivrer les Juifs d'Egypte,
confirme cet ordre par des mira-
cles, 211.

CHAP. XIII. Moïse retourne en
Egypte, demande au Roi de per-
mettre aux Israélites de sortir de
ses Etats. Prestiges des Prêtres
d'Egypte, 214.

CHAP. XIV. Plaies d'Egypte, 217.

CHAP. XV. Départ des Israélites. Les
Egyptiens les poursuivent, & les
renferment entre la mer & des mon-
sagnes. Moïse les exhorte à mettre
leur confiance en Dieu, 221.

L I V R E I I I.

CHAP. I. Murmure des Israélites, causé par le défaut d'eau bonne à boire , & par la disette de vivres. Une multitude de caillles tombe sur leur camp : la Manne leur est envoyée du ciel : une source d'eau vive sort d'un rocher , 250.

CHAP. II. Les Amalécites font la guerre aux Israélites. Josué les défait , 257.

CHAP. III. Raguel , beau-pere de Moïse , le vient trouver , & lui amene sa femme & ses enfans , 261.

CHAP. IV. Avis que Raguel donne à Moïse , 262.

CHAP. V. Moïse monte sur la montagne de Sion , y traite avec Dieu , & en reçoit les deux Tables de la Loi , 263.

CHAP. VI. Construction du Tabernacle & de l'Arche du Seigneur , 267.

CHAP. VII. Habillement des Ministres des autels , 275.

CHAP. VIII. La souveraine Sacrificature conférée à Aaron. Consécration du Tabernacle. Nadab & Abiu, fils aînés d'Aaron , consumés par le feu , 281.

CHAP. IX. Loix concernant les purifications & les sacrifices , 286.

CHAP. X. Loix concernant les fêtes , 289.

CHAP. XI. Loix civiles & politiques , 292.

CHAP. XII. Suite du précédent. Loix pour les Prêtres , 295.

CHAP. XIII. Murmure du Peuple. Le camp rempli de caillles : le peuple cependant puri , 298.

CHAP. XIV. Députés envoyés pour reconnoître la Terre promise. Leur rapport. Emportement du peuple , 299.

CHAP. XV. Moïse appaise cet emportement du peuple , 301.

L I V R E I V.

CHAP. I. Les Israélites attaquent les Cananéens contre l'ordre de Moïse , & sont défaites , 342.

CHAP. II. Révolte de Coré & d'Abiron , &c. 344.

CHAP. III. Suite du Chapitre précédent. Punition de Dathan & d'Abiron : le feu consume Coré , & ceux de sa faction , 348.

CHAP. IV. Moïse appaise cette sédition , assigne des fonds pour l'entretien des Lévites & des Prêtres. Mort de Marie sœur de Moïse , Mort d'Aaron , 352.

CHAP. V. Moïse fait décamper les

Israélites. Défaite de Sehon , Roi des Amorréens , d'Og , Roi de Bazan. Taille gigantesque de ce Roi , 356.

CHAP. VI. Balac, Roi des Moabites, forme une ligue contre les Israélites , tâche d'engager Balaam à faire des imprécations contre eux. Balaam se prépare inutilement à le satisfaire. Passion aveugle des Israélites pour les filles des Moabites : ils en reçoivent le juste châtiment , 359.

CHAP. VII. Les Madianites sont défaites. Moïse donne aux Tribus de Ruben

Raben, de Gad, & à la moitié de celle de Manassé, le pays des Amorréens, qu'on avoit conquis,
368.

CHAP. VIII. Dernières instructions

que Moïse donne aux Israélites. Forme de gouvernement qu'il leur prescrit. Il exhorte Josué à faire la guerre aux Cananéens, & meurt,
371.

LIVRE V.

CHAP. I. Josué envoie reconnoître Jericho : se prépare à passer le Jourdain, & le passe. Rahab reçoit & sauve les Envoyés de Josué. Prise de Jericho, de Hai. Défaite de cinq Rois, qui s'étoient ligués pour faire la guerre aux Gabaonites, à cause de leur alliance avec les Israélites. Autres conquêtes de Josué. Partage des Pays conquis. Josué permet à la Tribu de Ruben, de Gad, & à la moitié de celle de Manassé, de retourner chez elles. Ces Tribus élèvent un autel au-delà du Jourdain. Soupçon qu'en conçoivent les autres Israélites. Elles se justifient. Mort de Josué.
413.

CHAP. II. Défaite & mort d'Adonibezec. Les onze Tribus déclarent la guerre à celle de Benjamin. Les Benjamites gagnent une bataille, sont ensuite défaits,
433.

CHAP. III. Les Cananéens obligent ceux de la Tribu de Dan à chercher une Terre pour s'y établir. Les Israélites sont subjugués par Chusan Roi de Mésopotamie. Othoniel les délivre de cette oppression,
443.

CHAP. IV. Eglon, Roi des Moabites, déclare la guerre aux Israélites. Aod tue ce Roi, & délivre la Nation du joug des Moabites,
445.

CHAP. V. Jabin, Roi des Cananéens, fait rentrer les Israélites dans

les fers. Ils secouent son joug sous la conduite de Barac & de Débora. Jahel tue Sisara, Général de l'armée de Jabin. Prise d'Azor,
446.

CHAP. VI. Les Madianites, joints aux Amalécites & aux Arabes, font la guerre aux Israélites. Les Israélites sont vaincus. Gédéon fait prendre la revanche aux Israélites, & défait les Madianites & leurs alliés,
449.

CHAP. VII. Abimelech, bâtard de Gédéon, fait mourir tous ses frères, excepté Joatham, défait Zébul, prend & ruine Sichem ; est tué par une femme, qui lui jette sur la tête un fragment de meule. Jaïr lui succède au commandement des Israélites. Mort de Jaïr. Jephté élu Chef de la Nation, défait les Ammonites ; sacrifie sa fille, qu'il offre en holocauste. Mort de Jephté. Abesân lui succède. Eglon succède à Abesân, & Abdon à Eglon,
453.

CHAP. VIII. Les Philistins subjuguent les Israélites. Samson met le feu à la moisson des Philistins, en tue mille avec une mâchoire d'âne. Dalila coupe les cheveux de Samson. Les Philistins se saisissent de lui. Mort de Samson,
460.

CHAP. IX. Histoire de Ruth.,
467.

CHAP. X. Mauvaise conduite des enfans du Grand-Prêtre Héli. Naissance de Samuel. Dieu révèle

à Samuel le malheur des enfans
d'Héli , 470.
CHAP. XI. Les Philistins continuent

à faire la guerre aux Israélites ;
& les défont. Prise de l'Arche.
Mort du Grand-Prêtre Héli , 472.

L I V R E V I.

CHAP. I. Maux dont Dieu châtie
les Philistins , pour s'être saisis
de son Arche. Ils la renvoient.
Elle s'arrête à Bethsamès : les
Bethsamites la touchent & en sont
punis , 491.

CHAP. II. Samuel exhorte les Is-
raélites à tâcher de recouvrer
leur liberté. Il assemble le peuple
à Masphath. Les Philistins vien-
nent les y surprendre , & y sont
défaits , 495.

CHAP. III. Les Israélites deman-
dent un Roi. Dieu ordonne à
Samuel de leur en donner un ,
497.

CHAP. IV. Dieu fait connoître à
Samuel que Saül est celui qu'il
veut donner pour Roi aux Israë-
lites. Sacre de Saül. Samuel
assemble le peuple à Masphath.
Saül y est déclaré Roi , 500.

CHAP. V. Naas , Roi des Ammo-
nites , fait la guerre aux Juifs
d'au-delà le Jourdain. Saül dé-
fait les Ammonites. Samuel
assemble le peuple à Masphath ,
& consacre de nouveau Saül ,
505.

CHAP. VI. Jonathas , fils de Saül ,
prend un Fort que les Philistins
avoient auprès de Galgala. Les
Philistins mettent sur pied une
puissante armée. Jonathas , suivi
de son Ecuyer , grimpe sur le
rocher où les Philistins avoient
leur camp , jette l'épouvante
dans leur armée. Saül profite
de leur désordre & les défait.
Saül veut faire mourir Jonathas

pour avoir désobéi à un ordre
qu'il avoit donné : le peuple l'en
empêche , 510.

CHAP. VII. Samuel ordonne de la
part de Dieu à Saül de détruire
les Amalécites. Saül obéit , &
défait les Amalécites ; mais ,
contre l'ordre de Dieu , il épar-
gne leur Roi. Samuel lui annonce
que Dieu le rejette à cause de
sa désobéissance , 517.

CHAP. VIII. Dieu ordonne à Sa-
muel d'aller sacrer à Bethléem
celui des enfans d'Isaï qu'il lui
indiqueroit : ce fut David. Saül
est possédé du malin esprit. Il
fait venir David pour calmer ses
accès en jouant de la harpe ,
521.

CHAP. IX. Nouvel armement des
Philistins contre les Israélites.
Insultes de Goliath : David le
combat & lui coupe la tête ,
524.

CHAP. X. Saül prend ombrage con-
tre David , conçoit le dessein de
le faire mourir , & cherche à le
perdre , sous prétexte de lui
donner une de ses filles en ma-
riage , 527.

CHAP. XI. Jonathas avertit David
des mauvais desseins de Saül :
cependant il tâche de calmer ses
sentimens de jalousie. Saül paroît
vouloir se réconcilier avec David.
Il l'envoie contre les Philistins.
David en revient victorieux. La
jalousie du Roi augmente. David,
sur les avis de la Princesse son
épouse , se sauve. Entrevue de

Jonathas & de David. Saül irrité contre Jonathas, qui ne cesse de lui parler en faveur de David, veut le tuer lui-même, 530.

CHAP. XII. *David va trouver le Grand-Prêtre Achimélech à Nobé. Ce Grand-Prêtre lui donne l'épée de Goliath. David se retire à Geth, contrefait l'insensé devant le Roi de Geth. Saül, informé que le Grand-Prêtre Achimélech avoit reçu David, fait tuer ce Pontife & toute sa famille, 536.*

CHAP. XIII. *David défait les Philistins, qui attaquoient Ceïla. Saül l'apprend & le poursuit dans le désert de Maon. David, maître de se saisir de Saül, & de le tuer, respecte sa personne & lui conserve la vie. Mort de Samuel. Nabal refuse de faire quelque bien à David, qui l'en envoie solliciter. David marche contre lui. Abigaïl, femme de Nabal, appaise la colère de David,*

Mort de Nabal. David épouse Abigaïl. Saül marche contre David avec 3000. hommes. David se glisse dans le camp de Saül, enlève la lance du Roi, & un vase d'eau qui étoit auprès du lit où il dormoit, & respecte ses jours. Saül cesse de le poursuivre, 542.

CHAP. XIV. *Les Philistins recommencent la guerre contre les Israélites. Saül consulte la Pithonisse d'Endor. Samuel lui annonce qu'il perdra la bataille avec la vie. David se retire à Sicléeg : il marche à la suite du Roi de Geth. Ce Roi le renvoie avec ses gens : il retourne à Sicléeg. Les Amalécites brûlent cette ville. David marche contre les Amalécites & les défait. Victoire des Philistins sur les Israélites. Mort de Saül & de ses trois fils, Jonathas, Aminadab, & Melchisua, 552.*

TABLE DES REMARQUES,

*Qui se trouvent à la fin de chaque Livre
contenu dans ce Volume.*

A la suite de la Vie de Joseph, écrite par lui-même.

I. REMARQUE. *Sur ce qu'on fait dire à Joseph, qu'il appartient à la Famille Royale par sa mère, 59.*

II. *Joseph ne fit point le voyage de Rome pour procurer la liberté aux Prêtres que Quadratus y avoit envoyés. Il faut lire Festus, au lieu de Felix, pour le concilier avec lui-même, 60.*

III. *Des mots Ισὸν, Νεὸς & Ἀγνῶστος, 62.*

IV. *Les Copistes ont transcrit Gesti-
us, au lieu de Cestius, à la
fin du numero cinq, 62.*

V. *Joseph raconte souvent les choses d'une manière différente de celle dont il les rapporte dans son Histoire de la guerre des Juifs, Correction de πᾶσιν entre*

- ἐπιστολὰς & Ἀγρίππα, 63.
 VI. Du nom de la Ville des Juifs
 Babyloniens, 64.
 VII. Il ne paroît pas que l'ordre du
 Senat de Jérusalem fût de détrui-
 re, mais de purifier le Palais
 d'Hérode le Tétrarque, 65.
 VIII. Sur l'endroit où étoit Joseph,

lorsque Jésus fut pour l'assassiner ;

66.

- IX. Eclaircissement de ce que Joseph
 dit dans les numéros 35. & 37. des
 excès auxquels se portèrent les
 Galiléens & les Gamalites, 67.
 X. De l'état de la femme que Vef-
 pastien fit épouser à Joseph, 69.

A la suite du Livre I. des Antiquités Juives.

- I. REMARQUE. De l'engagement que
 Joseph prend avec le Public, lorf-
 qu'il dit : Τὰ μὲν οὐκ ἀρξέσθαι τῶν ἐν
 ταῖς ἀναγραφαῖς προὐκὼν ὁ λόγος κατὰ
 τὴν οἰκίαν τὰς ἐν σήμερον οὐδὲν
 προσδεῖς, οὐδ' αὖ παραλείπον. 133.
 II. Joseph ne dit pas que tous les
 animaux parlassent, 135.
 III. On ne voit rien qui oblige de
 traiter de fable ce que Joseph
 rapporte des colonnes des enfans
 de Seth, 136.
 IV. Du commencement de l'année
 des Juifs, pendant qu'ils furent
 en Egypte, 139.
 V. Sur la distance que Joseph met
 entre la Création & le Déluge, 140.
 VI. Motif de Nemrod, en bâttissant
 la Tour de Babel. De la confusion
 des Langues, 142.
 VII. Joseph, en donnant huit en-
 fans à Mesraïm, paroît contre-
 dire l'Ecriture. Ce qu'il entend,
 lorsqu'il dit que les Macédoniens
 ont donné le nom d'Epiphanie à
 Amathée, ἀπ' ἐνὸς τῶν ἀπογόνων, 143.
 VIII. Correction d'un endroit de
 Joseph. M. Wiston a voulu en
 faire une dans un autre endroit :
 on ne la croit pas nécessaire. La
 vocation d'Abraham paroît anté-
 rieure à la mort de Taré, 144.
 IX. On n'oseroit accuser Abraham
 d'avoir été Idolâtre, 147.

X. Rien de bien certain sur la ville
 dont Melchisedech étoit Roi. Jo-
 seph n'a point composé le mot de
 Jérusalem de deux mots, dont
 l'un est Grec & l'autre Hébreu.
 Explication d'un endroit du der-
 nier Chapitre du sixième Livre
 de la guerre des Juifs, 150.

XI. Les Egyptiens peuvent n'avoir
 pas pris des Israélites l'usage de
 se faire circoncire ; mais il est
 certain que les Israélites n'ont
 point reçu d'eux cette cérémonie
 religieuse, 154.

XII. De la Statuë de sel en laquelle
 la femme de Lot fut changée.
 Du nombre de villes qui périrent
 dans l'embrasement de Sodo-
 me, &c. 158.

XIII. Les enfans de Cétura n'é-
 toient point allés s'établir dans
 d'autres pays, lorsqu'Isaac épou-
 sa Rebecca, & ce ne fut point
 après la mort d'Abraham que
 Rebecca conçut. On rétablit un
 endroit de Joseph, 160.

XIV. D'Abimelech, Roi de Gera-
 re, du temps d'Isaac. Ce Prince
 ne lui permit pas de creuser le
 puits qu'il appella Rehoboth, 161.

XV. Joseph se contredit sur la fin
 du Chapitre dix-huitième. On
 propose une correction de cet en-
 droit, 162.

XVI.

XVI. On corrige le Texte de Joseph
sur la fin du numero 5. chap. 19,

& on fixe le sens d'un endroit
dans le numero suivant, 163.

A la suite du Livre II.

I. REMARQUE. Jacob & ses enfans
ne furent point la cause de la
sortie des Israélites, d'Egypte,
227.

II. Il y a quelque chose de dérangé
dans le récit que Joseph fait de
la manière dont Jacob apprit la
perte de son fils Joseph, 228.

III. Joseph ne se servoit point de
la coupe qu'il avoit fait mettre
dans le sac de Benjamin, pour
tirer des augures, 229.

IV. Lia ne fait point nombre avec
la famille de Jacob, qui alla de-
meurer en Egypte du temps de
Joseph; mais ce Patriarche est
compris dans celui des soixante
& dix Israélites que Joseph dit,
après l'Ecriture, y demeurer
alors, 231.

V. Etoit-il défendu aux Egyptiens
de garder des troupeaux? 232.

VI. Joseph ne contredit point ce
qu'on lit au verset trente-deuxi-
me du vingt-quatrième chapitre
du Livre de Josué, 233.

VII. Joseph n'a pu dire que ses
ancêtres furent opprimés pendant
quatre cents ans en Egypte,
234.

VIII. Sur ce que Joseph dit, qu'un
Prêtre Egyptien avoit prédit qu'il
alloit naître un enfant aux Hé-
breux, qui releveroit leur Na-
tion; & humilieroit les Eryp-
tiens, 235.

IX. Sur ce que dit Joseph de la
guerre d'Ethiopie, 236.

X. Joseph n'a point nié que le pas-
sage de la mer Rouge fût un
miracle, 238.

XI. Sur ce que Joseph dit que le
Cantique de Moïse étoit en vers
hexamètres, 247.

A la suite du Livre III.

I. REMARQUE. Ce ne fut point des
sauterelles que Dieu fit tomber
dans le camp des Israélites, 304.

II. Joseph ne dit point qu'on fût
en guerre lorsque la Manne
tomba dans le camp des Israéli-
tes, ni que le peuple crut qu'il
neigeoit. Etymologie de la Man-
ne, 307.

III. Quelques Eclaircissemens sur le
Tabernacle, & sur ce que Joseph
en dit, 309.

IV. Suite d'Eclaircissemens, par
rapport à ce que Joseph dit du
Tabernacle, 312.

V. Le toit du Tabernacle ne finissoit
point en angle, 315.

VI. De l'Arche & des Chérubins,
316.

VII. De la Table & des pains de
Proposition, 318.

VIII. Du Chandelier d'or, 319.

IX. De l'Autel des parfums, & de
celui des holocaustes, 322.

X. Des habits des Prêtres, de ceux
du souverain Pontife, 325.

XI. Correction d'un endroit de Jo-
seph, on le rapproche de l'Ecri-
ture, 330.

XII. Conjecture sur un endroit de

- Joseph. Ce qu'il dit du temps que l'Oracle cessa chez les Juifs, 331.
- XIII. Sur les arrosements que le Grand-Prêtre faisoit, selon Joseph, à la fête de l'Expiation, 333.
- XIV. De l'avis que, selon Joseph, Moïse donna aux Israélites de faire des tentes. Du motif, du temps de la fête des Tabernacles, 334.
- XV. Ce que Joseph dit du nom de la fête de la Pentecôte, n'est pas une preuve qu'il ignorât l'Hébreu, 335.
- XVI. Joseph ne paroît pas dire que le Nom de Dieu fût écrit sur un papier, & qu'on le délayoit dans l'eau qu'on faisoit boire à une femme soupçonnée d'infidélité par son mari. Du mariage des Prêtres, 337.
- XVII. Sur ce que Joseph dit, que des Gentils étant allés à Jerusalem pour sacrifier, ne purent τῶν ἱερῶν μεταλαβῆν. Explication de deux endroits de cet Auteur, 338.

A la suite du Livre IV.

- I. REMARQUE. La terre n'engloutit pas Coré : ce fut le feu qui le consuma, 397.
- II. De la manière dont Moïse fit écrire sur des baguettes le nom de ceux qui briguoient le Sacerdoce, 400.
- III. On tâche d'éclaircir ce que l'Ecriture & Joseph disent des Nazaréens, 401.
- IV. Rien n'oblige de ne pas entendre à la lettre la défense que Dieu fait de lui offrir le prix du chien. Ce que dit Joseph, qu'on ne doit pas blasphemer les Dieux des Nations, 403.
- V. Les Juifs payoient trois dîmes la troisième année, les deux ordinaires, & la troisième pour la veuve & l'orphelin, 405.
- VI. Sur ce que Joseph dit des mariages, dans le numero vingt-trois, chapitre huit, 407.
- VII. Ne doutoit-on plus, du temps de Philon & de Joseph, que le divorce ne se pût faire pour les moindres causes ? 408.
- VIII. En général, l'esclavage chez les Juifs, étoit de six ans, 409.
- IX. Sur ce que Joseph dit de la mort de Moïse, 411.

A la suite du Livre V.

- I. REMARQUE. Les termes de [zô-nâh] & de νόρν, dont l'Ecriture se sert pour signifier l'état de Rahab, ne signifient point toujours celui d'une femme débauchée, 475.
- II. De la manière dont Joseph raconte le passage du Jourdain, il n'en a point nié le miracle, 476.
- III. On éclaircit ce que l'Ecriture dit du partage de la Terre promise, 478.
- IV. Les sept cents Benjamites, ni Aod, n'étoient pas adroits également des deux mains. Joseph fait demeurer Eglon & Aod à Jericho, 479.
- V. Joseph ne contredit point l'Ecri-

- ture dans la manière dont il rap-
porte le choix des trois cents
hommes dont Dieu vouloit se
servir pour défaire les Madiani-
tes, 481.
- VI. Du Vœu de Jephthé. Immola-t-il
sa fille ? 482.
- VII. Il ne paroît pas que ç'ait été
d'une des alvéoles de la mâchoire
d'âne, dont Samson s'étoit servi
pour défaire les Philistins, que
Dieu ait fait sortir une fontaine
pour désaltérer sa soif. Croyoit-il
que sa force consistoit dans ses
cheveux ? 485.
- VIII. De l'Auteur du Livre de
Ruth, 487.
- IX. Joseph se trompe, lorsqu'il met
l'histoire de Ruth sous le Pon-
tificat d'Héli, 488.
- X. Correction d'une faute de Co-
piste, qui met Joseph en contra-
diction avec lui-même. 489.

A la suite du Livre V I.

- I. REMARQUE. Dieu fit-il mourir
cinquante mille soixante & dix
hommes à Bethsamès, pour avoir
vû l'Arche, que les Philistins
renvoyoient ? 562.
- II. Sur la menace que fait Saül à
tous ceux qui ne le suivroient
pas pour marcher contre les Am-
monites. Ne consistoit-elle qu'à
mettre en pièces leurs bœufs,
comme il avoit mis les siens ? 563.
- III. Du nombre des enfans d'Isaï, 564.
- IV. Joseph n'a pû dire que l'endroit
où Saül assémbra ses principaux
Officiers, s'appelloit Aroura,
Apoupa, 565.
- V. Joseph n'a point dit que Nabal
étoit de la secte des Cyniques, 566.
- VI. David, dans les courses qu'il
faisoit sur les Gessuris & les
Amalécites, n'égorgeoit point
ceux dont il enlevoit les bestiaux
& les autres effets, 567.
- VII. Sur une faute que M. le Clerc
reproche à Joseph, 569.

FAUTES A CORRIGER DANS CE VOLUME.

Dans la Préface, page j, ligne 3. du Pygmalion, lisez de Pygmalion. Page vi,
l. 10. de ce l'Historien, lisez de ce que l'Historien. Page vij, l. 22. son passage, lisez
un passage. Page xvij, l. dern. des Notes, fait tomber, lisez soit tombé. Page xxij,
l. 28. en d'autres endroits, lisez en quelques endroits.

Dans l'Ouvrage, Page 5, ligne pénult. Scitopolis, lisez Scythopolis, & ainsi par-tout.
Page 6, l. 32. Dore, lisez Dora, & ainsi par-tout. Pag. 8, l. 2. Jan, lisez Jean, &
ainsi par-tout. Ibid. l. 7. Gadare, Gabare, lisez Gadara, Gabara, & ainsi par-tout.
Page 12, dans les Notes, col. 1, l. 18. Vicary, lisez Vicarii. Page 24, à la fin de la
Note (b), δαυομεν, lisez δαυο μι, vsi. Ibid. ligne suiv. ατ ποτς, lisez ια ποτς: ajoutez à
la citation, chap. VI. numero 2. Pag. 28, Jonatas, lisez Jonathas, & ainsi par-tout
Page 35, l. 2. tous ce troubles, lisez ces troubles. Pag. 42, ligne pénult. du sentiment,
du Senat, ôtez la virgule & mettez-la après peuple. Page 48, l. 1. assiégt, lisez assiégtée.
Ibid. l. 14. Jetapat, lisez Jotapat. Pag. 54, l. 24. Sillas, lisez Syllas, & ainsi par-tout.
Pag. 57, l. 6. prit, lisez pris. Page 58, l. 4. porté, lisez portés. Pag. 60, l. 6. col. 1.

μῆτη, lisez μήτηρ. Pag. 62, dans le titre de la Remarque III. & ailleurs, Ἀρχαίου
 lisez Ἀρχαίου. Pag. 63, dans la Note marg. (a), chap. 91. lisez chap. 19. Ibid. ἀναπλη-
 ρῶναι, lisez ἀναπληρῶναι. Pag. 67, col. 1, l. 37. μο, lisez μοι. Ibid. Remarque IX.
 l. 6. σφραγῖς, lisez σφραγῖς, & ainsi par-tout. Pag. 70, col. 1, l. 21. ont crut, li-
 sez on crut. Ibid. ligne dernière, ἀλλ' οὐσαν, lisez ἀλουσαν. Pag. 78, Note (b), ἐξου-
 φράσεια, lisez ἐξ οὐ φράσεια. Pag. 83, l. 28. rent, lisez furent. Ibid. l. 30. furent, lisez me-
 nerent. Pag. 90, l. 6. Maneton, lisez Manethon, & ainsi par-tout. Pag. 95, l. 25. douze,
 lisez onze. Ibid. l. 27. Amatie, lisez Amath. Pag. 101, Chodorlaomort, lisez Chodollamor,
 & ainsi par-tout. Pag. 114, dans la Note marg. γήνησι, lisez γίνησι. Ibid. οἴασιν, li-
 sez ὄνησιν. Pag. 116, l. 28. met, lisez mettoit. Pag. 117, l. 16. Efeon, lisez Elcon. Pag. 125,
 Note (a), ἐκμακνημαῖος, lisez ἐκ μακνήμαῖος. Ibid. ευμακνημαῖος, lisez ευμαχάμαῖος.
 Ibid. ἀμνηκανῖος, lisez ἀμνηχάνῖος. Pag. 134, col. 2, l. 32. μοθημνησμενῖος, lisez μεθερ-
 μνησμενῖος. Ibid. Note (d), ἀρχαίοις, lisez ἀρχαίοις. Pag. 138. Note (a), col. 1, lign. dern.
 Ἀσφιδάγην, lisez Ἀσφίδα γην. Pag. 139, ου τῶ, lisez οὐτῶ. Pag. 152, l. 32. γλωσαν,
 lisez γλώσαν. Ibid. εἰνας φαλαῖα, lisez εἰς ἀσφαλαῖα. Pag. 155, l. 20. adulteres, lisez adul-
 tes. Pag. 158, l. 21. l'a, lisez la. Ibid. Note (b), ταμνησων, lisez τὰ μνησων. Pag. 159,
 Not. (a), σκιασπολεων, lisez σκιάς πολίων. Pag. 163, υμαίερων, lisez υμείερων. Ibid. 177,
 Note (b) col. 1. οφσον, lisez ὄφον. Ibid. col. 2, lign. dernière, οσλοσποίου, lisez ἔργον οσλο-
 ποίου. Pag. 193, Note (a), l. 3. & 7 ευοχία, lisez ευωχία. Pag. 200, Note (c), l. 6. συν τα,
 lisez σύν τῇ γενεᾷ. Pag. 205. Note (a), χειστρεμουσαι, lisez χειροί τρεμούσαι. Pag. 217,
 Note (a), l. 3. Josph, lisez Moïse. Page 229, col. 1, l. 29. οιον, lisez οἶον. Pag. 231,
 col. 1, l. 13. συγκαλα λεγῖος, lisez συγκαλαλέγῖος. Ibid. Note (c), συν αὐτῇ συναντι,
 lisez καὶ αὐτῇ συναντι. Pag. 239, l. 7. αὐτομῖοαν, lisez αὐτόμῖοαν. Ibid. ligne suivante,
 περι, lisez τοῖς περι. Ibid. ligne suivante, υπεχωρησεῖα, lisez υπεχώρησε τῷ. Ibid. l. 12.
 βελουανῖος, lisez βελούανῖος. Pag. 243. φημητην, lisez φῆμη τὴν. Page 253, l. 11. foisoient,
 lisez faisoient. Pag. 259, Note (a), col. 1, l. 13. εωφυλακη, lisez ἐπὶ φυλακῇ. Pag. 260,
 Note (a), col. 1. ligne 7. d'επισημον, lisez d'ἐπίσημον. Ibid. ligne suivante σκευ, lisez
 σκίου. Pag. 298, l. 19. Tabernacle Six Tribus, lisez Tabernacle Six Tribus. Page 305,
 Note (c), Yothhyologiz, lisez Ychthyologiz. Pag. 307, col. 2. l. 31. συν εβανς, lisez
 σινεβανς. Ibid. l. 35. οταν, lisez ὅταν. Ibid. Note (a), αργυροσιν επὶ χαλκου-
 μενος, lisez ἄργυρος ἐν ἰσχυροχαλκούμενος. Pag. 323, col. 1. l. 16. εμπερη, lisez ἑμπερῖς.
 Pag. 324, col. 1, l. 16. εφορη, lisez ἐφοχῖ. Ibid. Note (b), αρμοσιαν, lisez ἰσαρμοσίαν.
 Pag. 333, col. 2, l. 40. εις κομισαι εις, effacez ce premier εις. Pag. 339, Note (b), υπε-
 γων, lisez ὑψηλῖος. Pag. 340, Note (c), ου δε, lisez οὐδ'. Pag. 341, col. 2, l. 5. ιερειαν,
 lisez ἱερίων. Page 344, Note (a), col. 2. του χανειν, lisez του χανειν. Page 360, l. 2.
 avec aussi, effacez avec. Page. 370, l. 30. Bodor, lisez Bosor. Pag. 371, l. 8. dans celle
 d'une autre, lisez dans une autre. Pag. 381, ligne dernière, ficeles, lisez ficles. Pag. 388,
 Note (a), col. 1, l. 10. απερος, lisez ἄπερ ὦ. Pag. 401, col. 1, l. 4. lenlé, lisez censé.
 Pag. 424, l. 1. Ramoth, lisez Bétroth. Pag. 436, Note (a), col. 1, l. 2. δημοταλειον,
 lisez δημοτικωλίον. Ibid. col. 2, l. 2, δημοτικωταλῶν, lisez δημοτικωτάλῶν. Pag. 451, No-
 te (a), col. 1, l. 3. βοηθησανῖος, lisez βοηθησανῖος. Pag. 458, l. 17. c'étior, lisez c'étoit.
 Ibid. l. 32. zèle sa fille, lisez zèle de sa fille. Pag. 460, Note (c), col. 1. l. 2. δουαρ,
 lisez δοῦρα. Pag. 463, ligne dernière, maisson, lisez moisson. Pag. 493, Note (a), col. 1,
 l. 13. ανδριας, lisez ανδριάς. Page 522, ligne 3. Isai, fils d'Obed, lisez Jessé, &
 ainsi par-tout. Page 537, Note (c), ligne dernière, αωογια, lisez ἀωογῖα. Page 549,
 ligne 12. ointes, lisez jointes. Ibid. l. 15. Difus, lisez Lifus. Pag. 550, l. 25. roit, lisez
 aurait. Page 565, col. 1, l. 7. παλσους, lisez πάλας οὐ. Ibid. Note (a), επὶ δυν-
 ξα, lisez ἐπὶ δυνάμει. Pag. 566, col. 2, l. 32. & 33. εκ λοικῆς ασκηβας, lisez ἐκ κινικῆς
 ἀσκηβας. Ibid. l. 38. του, lisez τὸν. Dans toute cette Remarque, Cinique, lisez Cynique.
 Page 568, col. 1, l. 16. εισάγειν εις, lisez εισάγειν εἰς.

3884916 A
 777 7777